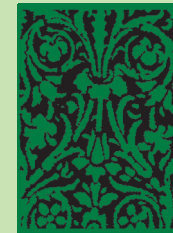


DIGLOSSIE ET INTERFÉRENCES LINGUISTIQUES : NÉOLOGISMES, EMPRUNTS, CALQUES



ACTES DE LA
CONFÉRENCE
ANNUELLE
SUR L'ACTIVITÉ
SCIENTIFIQUE

DU CENTRE D'ÉTUDES
FRANCOPROVENÇALES

**DIGLOSSIE ET
INTERFÉRENCES
LINGUISTIQUES :
NÉOLOGISMES,
EMPRUNTS,
CALQUES**

S A I N T - N I C O L A S
17-18 DÉCEMBRE 2005

RÉGION AUTONOME DE LA VALLÉE D'AOSTE
ASSESSORAT DE L'ÉDUCATION ET DE LA CULTURE
BUREAU RÉGIONAL POUR L'ETHNOLOGIE ET LA LINGUISTIQUE
CENTRE D'ÉTUDES FRANCOPROVENÇALES
" R E N É W I L L I E N "

Préparation de l'ouvrage :
Champrétavy Rosito

Révision des textes français :
Miron Brigitte

Photos :
Diego Pallu - Châtillon (Aoste)

Copie hors commerce.
Hommage de la Région Autonome Vallée d'Aoste
Assessorat de l'Éducation et de la Culture



ACTES DE LA
CONFÉRENCE
ANNUELLE
SUR L'ACTIVITÉ
SCIENTIFIQUE

DU CENTRE D'ÉTUDES
FRANCOPROVENÇALES

**DIGLOSSIE ET
INTERFÉRENCES
LINGUISTIQUES :
NÉOLOGISMES,
EMPRUNTS,
CALQUES**

S A I N T - N I C O L A S
17-18 DÉCEMBRE 2005

RÉGION AUTONOME DE LA VALLÉE D'AOSTE
ASSESSORAT DE L'ÉDUCATION ET DE LA CULTURE
BUREAU RÉGIONAL POUR L'ETHNOLOGIE ET LA LINGUISTIQUE
CENTRE D'ÉTUDES FRANCOPROVENÇALES
" R E N É W I L L I E N "

Allocution de bienvenue

Bruno Domaine

Syndic de la commune de Saint-Nicolas

Mme l'Assesseur à l'Éducation et à la Culture, M. le Président du Centre, Mesdames et Messieurs, bonjour à tous.

Une fois de plus, j'ai l'honneur d'introduire ces journées de travail mais, dirais-je, aussi de fête. J'aimerais vous souhaiter la bienvenue au sein de notre petite communauté.

C'est pour moi toujours un plaisir, d'accueillir cette manifestation culturelle qui, par tradition se déroule la veille de la Noël. Il s'agit d'une rencontre de savants, d'hommes de culture qui arrivent de tout l'arc alpin – et comme cette année – d'autres réalités encore d'Europe, en parcourant des distances considérables et en défiant même les mauvaises conditions climatiques. Ce n'est pas le cas de cette année, mais certains de nos amis qui sont des habitués à cette rencontre, nous ont rejoints même avec la neige ou d'autres conditions adverses. Je crois que la passion qui vous lie à ces journées est au-dessus de tout.

La vôtre est une contribution précieuse qui permet d'accroître les connaissances et le bagage culturel de notre Centre, et cela on peut le constater en



À partir de gauche : M. Bruno Domaine, syndic de la commune de Saint-Nicolas ; M. Alexis Bétemps, président du Centre d'Études Francoprovençales ; Mme Teresa Charles, assesseur à l'Éducation et à la Culture

lisant les Actes des années précédentes et en comprendre la richesse d'informations et la valeur. Le but de cette rencontre est sans doute de se donner des résultats, d'atteindre des buts... la qualité est assurée, mais l'aspect que je veux souligner est surtout celui de l'ambiance amicale qui la caractérise et la façon conviviale de travailler qui convient à une réalité telle que la nôtre : Saint-Nicolas est une petite commune et donc je crois qu'il s'agit de l'endroit idéal pour cette façon de travailler.

J'ai eu l'occasion de me rendre personnellement compte et prendre conscience – suite à mon expérience d'une dizaine d'années, en tant que spectateur comme mon rôle l'impose – de cette ambiance amicale et j'en suis très content. Un autre aspect que je voulais souligner, en conclusion, est celui d'un lien très important et chaleureux qui s'est créé entre Saint-Nicolas et cette "compagnie". J'espère que cette initiative, cette manifestation, puisse continuer le plus longtemps possible.

Je voudrais donc remercier tous ceux qui contribuent à sa réalisation mais surtout à la réussite de cette rencontre : l'Assessorat à l'Éducation et à la Culture, merci aussi à Mme l'assesseur qui a bien voulu nous rejoindre, le Centre d'Études francoprovençales, le BREL – sans l'appui duquel on ne pourrait pas réaliser cette manifestation – le public présent et surtout les conférenciers pour leur engagement. Merci à vous tous !

Je profite aussi pour vous adresser mes meilleurs vœux pour les festivités imminentes et je suis toujours content de vous faire don du calendrier que notre commune publie depuis quelques années et que vous trouverez à l'étage en-dessous.

Allocution de bienvenue

Teresa Charles

Assesseur à l'Éducation et à la Culture



Mes salutations cordiales à vous tous, en mon nom personnel et au nom du Gouvernement valdôtain. Moi aussi, je suis heureuse d'être là, comme le disait le syndic, pour ce rendez-vous annuel à la veille de la Noël, à la veille des fêtes. C'est un rendez-vous très agréable et très profitable pour les études et pour les approfondissements que vous faites.

Monsieur Saverio Favre m'a signalé un bel épisode, tant pour commencer et dire deux mots sur ce colloque dont le titre m'a paru d'abord en profane – je ne suis ni linguiste, ni dialectologue – un peu difficile : *Diglossie et interférences linguistiques* : néologismes, emprunts et calques.

Alors, pour introduire, Monsieur Saverio Favre m'a raconté un épisode qui rend bien la diglossie qui existe au Val d'Aoste et en particulier en Basse Vallée.

En 1911, l'abbé Petigat, se référant aux habitudes quadrilinguistiques de ses enfants de chœur, affirmait : « Les gamins qui me servent la messe se disputent entre eux en piémontais, me répondent en français, puis à l'école réciteront en italien et, en famille, causeront en patois ». Voilà un contexte idéal pour des spécialistes de bilinguisme et de diglossie et pour des études concernant l'interférence linguistique découlant du contact.

Le répertoire linguistique "historique" valdôtain a vu prévaloir tantôt une langue, tantôt l'autre et, chaque fois qu'un nouveau code se présentait à l'horizon, celui-ci était perçu comme une menace, comme un intrus risquant de perturber des équilibres séculaires. Le danger de colonisation linguistique représenté par le piémontais, par exemple, avait déjà été souligné par Cerlogne, par *l'Indépendant, Journal de la Vallée d'Aoste politique et littéraire*, où l'on peut lire : « ...notre langue nationale est absorbée par les piémontéismes... », souligné aussi par l'abbé Frutaz, rédacteur du journal clérical *Le Duché d'Aoste* qui, en 1897, écrivait, à propos du peuple valdôtain qui oublie le français et qui a honte

de parler le patois : « Tra cinquant'anni sarà seppellito, e sulla sua lapide campeggerà un'epigrafe in piemontese ».

Aujourd'hui c'est l'italien le dominateur incontesté de la scène, exerçant son influence sur les codes plus faibles, le francoprovençal et le walser notamment, avec la complicité d'un acquiescement répandu. Il devient de plus en plus la koinè, même entre patoisants, et la langue de référence en train de supplanter les autres, dans laquelle on puise largement en ce qui concerne les mots nouveaux.

Le problème des néologismes, de l'interférence linguistique et donc des italianismes touche, entre autres, les enseignants participant au *Concours Cerlogne* et surtout les enseignants de l'*École populaire de Patois* qui, tous les jours, doivent régler leurs comptes avec des casse-tête. C'est pour cette raison qu'on m'a proposé, à la demande des enseignants, la création d'un organisme scientifique à même de fournir des réponses à leurs doutes, de tracer des lignes directrices et d'établir des règles générales auxquelles se conformer pour un traitement uniforme des éléments critiques.

Le traitement d'une pathologie nécessite un diagnostic pour établir la thérapie : la solution d'un problème en comporte une connaissance approfondie. Voilà donc l'importance de ce colloque, regroupant différents spécialistes, et permettant une analyse d'une large envergure des systèmes linguistiques en contact ainsi que des problèmes liés à l'interférence dans des contextes diglossiques.

Ce colloque se déroule en plus dans la citadelle du francoprovençal, où cette langue arrive encore à manifester une bonne vitalité, malgré le moment de déclin qu'il partage avec les langues minoritaires en général. La Vallée d'Aoste représente un terrain fécond pour vos études et, en même temps, les résultats de vos recherches sont un atout important pour notre région, lui permettant de tirer profit des expériences du monde scientifique international.

Encore une fois donc, le Centre d'Études francoprovençales de Saint-Nicolas, grâce aux efforts conjoints de son Comité de direction et du BREL, que je remercie, et de l'Assessorat régional de l'Éducation et de la Culture, nous montre sa vocation de temple où les langues moins répandues peuvent jouir d'un intérêt, d'une considération et, j'espère aussi, d'un prestige renouvelés.

Avec cela, je souhaite deux bonnes journées de travail agréable et profitable. Naturellement je profite aussi pour vous présenter mes meilleurs vœux de bonnes fêtes et de Bon Noël. Merci et bon travail à tout le monde.

Dalla diglossia al bilinguismo generalizzato

Riflessi sulla metodologia e sulle procedure dell'indagine dialettologica

Corrado Grassi



1. Il termine “diglossia” presente nel tema fissato per questa *Conférence* richiede una preventiva precisazione in quanto, com'è noto, il corrispondente concetto formulato per la prima volta da Ferguson nell'ormai lontano 1959 è stato sottoposto a molteplici, ulteriori riconsiderazioni e riformulazioni a seconda delle situazioni alle quali doveva adattarsi. Si veda in proposito la breve sintesi critica in Berruto 1995, p. 147. Lo stesso è del resto avvenuto all'antonimo fergusoniano di “diglossia”, vale a dire “bilinguismo”, che, come ben sappiamo, è stato successivamente suddiviso in bilinguismo generalizzato e bilinguismo

con o senza diglossia all'interno di un insieme a sua volta differenziato dalla “dilalia”. Vedi ancora Berruto, *ibid.*

Per quel che ci riguarda in questa sede, propongo di partire dalle formulazioni più correnti dei due concetti che, anche se largamente generiche e valide solo in linea teorica, ci permetteranno almeno di trovare un consistente punto di partenza per le argomentazioni che faranno seguito. Per diglossia intendiamo dunque la presenza, in una stessa comunità, di due varietà linguistiche – lingue o dialetti – delle quali l'una viene usata in funzione di varietà alta scritta e parlata, l'altra come varietà bassa dell'uso parlato quotidiano. Di “bilinguismo” si potrà invece parlare quando in una comunità si ha una parziale, generica sovrapposizione di lingua e dialetto senza differenziazioni funzionali.

2. In prima istanza, è chiaro che, sotto questo aspetto, la formalizzazione dei nostri due concetti di diglossia e di bilinguismo non ha corrispondenze con quella che è la situazione più diffusa nelle valli dell'intero arco alpino, dove non si può parlare di bi-, ma di tri- e talvolta anche di quadrilinguismo, e dove le varietà in gioco si addensano e si intrecciano fra loro in un insieme complesso e variamente sfumato.

In secondo luogo, accanto alla semplice contrapposizione, all'interno di uno stesso repertorio, tra due varietà funzionalmente distinte, si dovrà tenere conto dei sempre più frequenti casi di mescolanza tra le varietà stesse secondo un ampio ventaglio di norme e condizionamenti, come per primo aveva segnalato e messo in evidenza Berruto 1985.

Terzo, la formalizzazione in questione si riferisce a una condizione virtuale e astratta delle varietà linguistiche in gioco, che vengono avulse dalla loro variabilità nello spazio, nel tempo, nella struttura sociale e nel concreto uso socio-contestuale riscontrabile negli atti concreti della comunicazione verbale.

Infine, sempre la stessa formalizzazione non tiene conto dei multiformi aspetti che assume il fenomeno più vistoso che sta davanti ai nostri occhi di dialettologi, vale a dire il rapido mutamento linguistico conseguente al graduale indebolimento dei dialetti fino al caso limite della loro scomparsa totale.

In sostanza, la messa in evidenza dei limiti e delle aporie proprie delle concezioni correnti di diglossia e di bilinguismo ci porta a riconsiderare da un diverso punto di vista la questione, sempre presente nelle indagini dialettologiche, della decadenza e della morte dei dialetti. Si tratta pertanto di sapere se esiste attualmente una già comprovata strumentazione metodologica in grado di far fronte a questa situazione.

3. Mi limiterò, a questo punto, a prendere in considerazione tre recenti esempi in tal senso. Il primo è costituito dal *Dizionario del dialetto di Montagne di Trento (Giudicarie Interiori)*, ormai in fase di redazione definitiva, al quale mi sto dedicando da almeno quindici anni a questa parte¹. Non si tratta, è ovvio, di un contributo di carattere metodologico allo studio delle diverse forme che può assumere il bilinguismo italiano / dialetto, ma di un repertorio molto ampio di dati da utilizzare eventualmente in future ricerche. Pur trattandosi di una minuscola comunità di parlanti (trecento abitanti in tutto, suddivisi in tre frazioni dello stesso comune) il dizionario contiene una percentuale altissima di oscillazioni soprattutto fonetiche, morfologiche e lessicali. Mi limito qui a ricordare, per quel che riguarda la fonetica e la morfofonetica, la scomparsa quasi totale della /e/ atona finale dei sostantivi e aggettivi femminili singolari (*mame* "mamma", *pape* "pappa", *maèstre* "maestra", ecc.), il forte indebolimento della /e/ tonica dei sostantivi maschili plurali (*prè* "prati", *soldè* "soldati", *marchè* "mercati", ecc.) e dei participi passati/aggettivi pure maschili plurali; la sorte della fricativa sorda interdentale (la cosiddetta *z* trentina), a favore della corrispondente affricata, e così via. Per quel che riguarda la sintassi, è diventato frequentissimo, nella comunicazione informale in dialetto, l'uso dei connettivi frasali assunti di peso dall'italiano, come *quindi*, *perciò*, *dunque*, *comunque*, ecc. Innumerevoli sono poi, come c'era da attendersi, gli italianismi lessicali sia in alternanza o in totale sostituzione dei corrispondenti in dialetto, sia come acquisizione intesa a colmare le lacune del dialetto stesso nella denominazione

di oggetti, strumenti, attrezzi, veicoli, mezzi d'informazione e comunicazione, usi e costumi sconosciuti nella vecchia cultura contadina.

Per contro, accanto a questi casi di sfaldamento irreversibile del dialetto, il nostro dizionario contiene anche esempi di ferma conservazione. Per esempio, l'indebolimento della fricativa sorda interdentale cui si è accennato prima riporta alcune significative eccezioni, come la serie dei numerali (cinque, cinquanta, cento, centocinquanta, cinquecento, ecc.), che non sono certo delle sorprese per noi allievi di Benvenuto Terracini, sempre sollecitati a considerare la sorte delle serie e delle serie analogiche nei processi di mutamento linguistico. Diverso, in questo senso, è il caso della conservazione del nesso consonantico /CL/ (come *clòcia* "chioccia", *clociada* "chiocciata", *clocìr* "chiocciare") che è rimasto solo nella memoria dei parlanti più anziani in seguito all'abbandono dell'allevamento domestico dei polli. Come unici relitti di questo nesso non rimarranno presto che i due toponimi locali *Clèmar* e *La Closura*.

Un'attenzione particolare meritano poi altre serie più strettamente legate al patrimonio collettivo di conoscenze empiriche proprie di quella comunità. Mi riferisco qui alla deissi spaziale locale, che impone di tenere costantemente conto sia della differenza di quota esistente tra il parlante e il suo interlocutore o l'oggetto al quale egli si riferisce, sia della posizione degli stessi rispetto alla valle sottostante. Così, i verbi di stato, di moto a, o di moto da luogo vengono di regola accompagnati dagli avverbi *su*, *giu*, *fò*, *dént*. Ebbene, questa norma viene applicata anche in relazione a termini assunti dall'italiano e parlando non solo in dialetto ma, spesso, anche in italiano regionale. Avremo quindi: *ti telefono su* o *giu* con riferimento alla differenza di quota e *ti telefono dentro* se l'interlocutore si trova in Val Rendena o al di là delle Alpi. Viceversa, si dirà *ti telefono fuori* se chi parla è in Val Rendena o al di là delle Alpi e l'interlocutore si trova in paese o se chi parla è in paese e l'interlocutore a valle lungo il Sarca o a Trento.

4. Fin qui, dunque, nulla di nuovo rispetto a quelle che sono le procedure che si adottano di consueto per individuare i fenomeni che accompagnano il progressivo regredire dei dialetti fino al loro totale dissolvimento sotto la pressione del sistema linguistico dominante. Ma il dialettologo sa pure che il contatto-contrasto non è mai a due elementi, come si potrebbe supporre partendo da una concezione rigida del bilinguismo contrapposto alla diglossia. Ogni dialetto, infatti, è anche in contatto-contrasto con altri dialetti di cui subisce, o ai quali impone, una sorta di predominio. Non solo, ma questo stesso dialettologo ha appreso dalla geografia linguistica che il punto d'osservazione privilegiato per individuare e interpretare i fenomeni di varia natura connessi con questo contatto-contrasto vanno cercati nelle fasce di confine tra i due sistemi.

Per restare al caso di cui ci stiamo occupando, nelle Giudicarie le ultime isoglosse occidentali del ladino dolomitico si stemperano nel lombardo alpino

della Valle del Chiese. Ricordo, a questo proposito, che proprio l'intento di determinare l'esatto confine tra le due famiglie linguistiche romanze fu l'obiettivo della pionieristica esplorazione condotta da Karl von Etmayer in questa regione all'inizio del Novecento². Ora, nella *Romanische Sprachgeographie* di Gerhard Rohlfs troviamo che, per le denominazioni dialettali della "testa", in questa zona vengono a contatto l'area lombarda di *cò* dal lt. CAPUT e quella del galloromanzo *tèsta*. Applicando il metodo della cronologia relativa inaugurata da Matteo Bartoli, la spiegazione potrebbe essere la seguente:

- I fase: CAPUT generalizzato;
- II fase: *tèsta* ovunque, tranne che a Milano e in parte dell'attuale Lombardia;
- III fase: espansione del tipo lessicale lombardo verso Est.

Che cosa può dunque essere avvenuto nelle Giudicarie, vale a dire nella stretta fascia di confine tra i due tipi lessicali? O, per meglio dire, come hanno reagito i parlanti locali a queste ondate innovative che si sono succedute nel tempo? La risposta la troviamo nel materiale raccolto nel nostro dizionario, dal quale risulta che in quest'areola *cò* indica esclusivamente la testa umana, mentre *tèsta* indica prevalentemente la testa degli animali. In questo caso, ci troviamo dunque in presenza di un caso di differenziazione semantica tra due tipi lessicali antagonisti. Una soluzione di compromesso, se si vuole, ma che corrisponde a quello che Gilliéron prima e Terracini dopo di lui hanno definito "la vitalità" di un dialetto, vale a dire la capacità di rielaborare la materia straniera per farne uno strumento atto ad affermare la propria individualità.

5. Per stringere più da presso il nostro tema, vorrei far notare che queste due voci del dizionario, evidentemente collocate a distanza nel testo, sono state redatte di proposito in parallelo, in modo tale da far risultare, mediante rinvii sistematici, le somiglianze e le diversità fra loro³. Ora, proprio questo metodo ha consentito di mettere in evidenza che mentre *cò* e *tèsta* rimangono ben distinti negli usi propri, negli usi traslati si trovano spesso in libera alternanza. A ben vedere, però, questa alternanza si attenua via via che l'uso traslato, che chiameremo *frasema*, è stato costruito sul corrispondente *frasema* italiano.

Questo significa che nelle attuali condizioni dei rapporti tra lingua e dialetto nel quadro del bilinguismo italiano / dialetto giudicariense la fraseologia, e la connessa testualità dei *frasemi*, costituiscono un'importante via di penetrazione dell'italiano.

Questa conclusione contiene tuttavia un corollario che riguarda la fraseologia in sé, materia che come si sa sta trovando un crescente interesse fra i linguisti. Ma le analisi che sono state finora svolte riguardano i *frasemi* di una sola lingua o di un solo dialetto. Oppure, si è fatto uso della fraseologia per mettere in evidenza, principalmente dal punto di vista storico-culturale e da quello cognitivo, le differenze diastratiche esistenti tra il patrimonio fraseologico

popolare e quello colto⁴. Non mi risulta, però, che la fraseologia sia stata considerata come un fattore attivo di mutamento linguistico nell'ambito di una situazione bilingue. Nel nostro caso si tratta, come s'è visto, di un risultato conseguito per via empirica, mediante l'analisi approfondita della documentazione raccolta per un dizionario dialettale, risultato che sarà opportuno confrontare con quelli ottenuti mediante indagini mirate.

6. Mi riferirò al volume pubblicato dall'Ufficio Bilinguismo e Lingue straniere dell'Assessorato alla Cultura Italiana della Provincia Autonoma di Bolzano che raccoglie le tre tesi di laurea o di dottorato vincitrici del VI Concorso per ricerche in materia di bilinguismo e di istruzione bilingue⁵.

Carla Willeit (Università di Verona), che ha conseguito il Secondo Premio al suddetto Concorso, si è posta l'obiettivo di dare una valutazione reciproca alle tre varietà linguistiche che compongono il repertorio della Val Badia: il ladino, il tedesco e l'italiano. Lo strumento adottato è stato quello dell'uso della commutazione di codice (*code switching*) colto nell'uso trilingue e in diversi ambiti, ciò che ha posto complessi problemi per quanto riguarda l'elicitazione dei dati. Secondo l'Autrice, « le tre varietà coesistono in ogni dominio in percentuali sostanzialmente equilibrate », mentre la commutazione nelle due lingue maggioritarie, l'italiano e il tedesco, è favorita dal « grado relativamente basso di elaborazione linguistica, soprattutto lessicale, del ladino ». Inoltre, se il ladino « si afferma come lingua motrice », l'italiano e il tedesco vengono comunemente impiegati come lingue inserite. La commutazione di codice, pertanto, si rivela « come fenomeno più di portata sociale che individuale ». Il metodo adottato dall'Autrice consente così di determinare una sorta di scala di valori tra le tre varietà in contatto, nel senso che le due lingue maggioritarie, l'italiano e il tedesco, risultano più prestigiose del ladino, sia pure con una leggera prevalenza del tedesco sull'italiano.

Silvia Dal Negro (Università di Pavia), che ha avuto il Primo Premio nel Concorso, ha preso come oggetto di studio il dialetto alemannico di Formazza (il *Pomattertitsch*) al fine di collegare « la variazione linguistica del parlato quotidiano alla situazione di abbandono del dialetto » mediante un corpus di parlato semispontaneo e l'osservazione diretta. Sarebbe impossibile, in questa sede, dar ragione dell'ampia strutturazione messa in opera dall'Autrice al fine di individuare « i movimenti caratteristici, a livello strutturale, delle situazioni di morte della lingua ». Per quel che più ci riguarda in questa sede, mi limiterò a sottolineare la conclusione alla quale si perviene in questo saggio, vale a dire che, in una situazione di bilinguismo, il contatto con la lingua non provoca soltanto il disfacimento del dialetto ma, in certi casi, ne favorisce addirittura il mantenimento. Più precisamente, la componente sociolinguistica avrebbe un'importanza sostanziale, mentre l'"età" dei parlanti non ha riflessi diretti. Le diverse tipologie di decadimento dei dialetti possono essere raggruppate, secondo l'Autrice, in tre diversi modelli, che sulla base delle loro caratteristiche vengono rispettivamente definiti come "uniforme", "continuo" e "discontinuo".

Per concludere: i tre casi qui presi in considerazione, pur diversi fra loro, dovrebbero essere sufficienti a dimostrare che la tematica del bilinguismo storicamente derivato da una situazione di diglossia deve venire affrontata con una strumentazione metodologica del tutto nuova. Sarà interessante notare, a questo proposito, che gli esempi dati qui sopra confermano quanto si sta affermando ad opera della più giovane generazione di dialettologi, vale a dire che, nella situazione attuale, l'attenzione deve essere principalmente portata ai margini del dialetto, vale a dire là dove si manifestano nel modo più evidente i fenomeni che accompagnano non solo la morte, ma anche le capacità reattive dei dialetti stessi. Mi limito qui a ricordare, tra i molti, gli esemplari volumi *Ai margini del dialetto* di Bruno Moretti e il recentissimo *La lingua degli anziani* di Franca Taddei Gheiler, ambedue ticinesi. Come dialettologo fra i più anziani, mi compiaccio di terminare questo mio intervento augurando a questi giovani colleghi buon lavoro e il più ampio successo.

N O T E

¹ La pubblicazione avverrà a cura del Museo degli Usi e Costumi della Gente Trentina di San Michele all'Adige, al quale si deve altresì la ricca documentazione etnografica contenuta nel volume. Vedi C. Grassi, *Implicazioni teoriche e di metodo di un rapporto simbiotico tra Museo etnografico e Lessicografia dialettale: l'esempio trentino*, in: F. Bruni e C. Marcato (a cura di), *Lessicografia dialettale. Ricordando Paolo Zolli*. Atti del Convegno di Studi (Venezia, 9-11 dicembre 2004), Roma-Padova, Editrice Antenore, 2006, Vol. I, pp.83-93.

² Vedi Ettmayer (von), 1902.

³ Vedi l'Appendice annessa al presente testo.

⁴ Si veda in proposito l'articolo di Elisabeth Piirainen nell'ultimo numero di "Dialectologia et Geolinguistica".

⁵ Vedi: Silvia Dal Negro, Carla Willeit, Alessandra Carpena (a cura di Augusto Carli), *Studi su fenomeni situazioni e forme del bilinguismo*, Franco Angeli, Milano, 1999.

RIFERIMENTI BIBLIOGRAFICI

- BERRUTO, G., *“l pulmann l-è nen ch-a cammina tanto forte”*. Su commutazione di codice e mescolanza dialetto-italiano, in: *“Vox Romanica”* 44, 59-76, 1985.
- BERRUTO, G., *Fondamenti di sociolinguistica*, Laterza, Roma-Bari, 1995.
- CORDIN, P., in stampa, *Spazio fisico e spazio figurato nelle collocazioni verbo più locativo in italiano e in alcune sue varietà*. Comunicazione presentata al *“Deutscher Italianistentag”* (Bochum, 22-25 marzo 2006) sul tema: *Orientierung im Raum*.
- ETTMAYER (VON), K., *Lombardisch-Ladinisches aus Südtirol. Ein Beitrag zum oberitalienischen Vokalismus. Die zugrundeliegenden Dialektmaterialien*, in: *“Romanische Forschungen”* 13, pp. 321-673 (Dissertation), 1902.

A P P E N D I C E

- / = separa due varianti ugualmente usate dello stesso termine;
 (anat) = parte anatomica di persone o animali;
 (all) = termine proprio dell'allevamento di animali;
 (segh) = termine tecnico della segheria;
 Tav. xx = rinvio alle tavole illustrative;
 App. = rinvio alle Appendici al testo

cò¹: sm. – **1.** (anat) parte del corpo umano, testa, capo → *gnuca* 2.; *tèsta¹*: *cò gròs*, *piciól* testa grossa, piccola; *cò bas* **a**) persona che ha il collo particolarmente corto **b**) testa tenuta bassa per timidezza o per senso di colpa: *nar col cò bas/cola tèsta basa* andare a testa bassa; *co ghèt sala tèsta?* / (raro) *co ghèt enta l cò?* che cos'hai in testa?, detto con riferimento a un copricapo; *scorlâr el cò / la tèsta* muovere la testa in senso orizzontale in segno di negazione o di disapprovazione, scrollare la testa; (fig) *arbasâr el cò / la tèsta* rassegnarsi, abbassare la testa; *me fâ mal la tèsta* / (meno frequente) *el cò ho mal di testa*; (raro) *el cò stórno* **a**) il capogiro, la vertigine **b**) (all) il capostorno, malattia che colpisce gli animali erbivori; *gò en cêrcol entörn al cò / ala tèsta* ho un cerchio alla testa, ho mal di capo **2.** testa, come sede delle facoltà mentali: *cò cernù* (lett.: capo scelto) persona dall'ingegno acuto, fine; (fig) *el gà la tèsta* / (raro) *el cò a pòsto* è assennato, ragionevole, ha la testa a posto; (fig) *cò quadro* (lett.: testa quadra) chi è ostinato e duro di comprendonio; (fig) *el gà en cò de róda* o *da bis* (lett.: ha una testa di ruota o da biscia) è testardo; (fig) *cò / tèsta de rava* persona sciocca e ignorante, testa di rapa; (fig) *l à pèrs el cò / la tèsta par na putèla* ha perduto la testa per una ragazza; (fig) *el gà sèmpro la tèsta / el cò en le nùgole* è distratto, ha sempre la testa fra le nuvole; *co ghèt par el cò / par la tèsta?* cos'hai per la testa?; *ga n'èt nò cò / tèsta?* non ne hai testa?; *te sé pròpi sènza cò* non hai cervello, sei proprio senza testa; *ma tì ndò ga l èt el cò?* ma tu dove hai la testa?; *ma che cò ghèt?* ma che testa hai?; *te fè sèmpro le ròbe cont el cò / con la tèsta enta l sach* fai sempre le cose alla cieca, con la testa nel sacco; (raro) *te fè sèmpro tut sènza cò* / (più frequente) *sènza tèsta* fai sempre tutto senza criterio, senza testa; *fisarse enta l cò / en tèsta* mettersi in testa, fissarsi: *el s' à fisà enta l cò / en tèsta che i l à embroia* si è fissato che lo hanno ingannato; *spacarse la tèsta* / (raro) *el cò*

a) fratturarsi, rompersi la testa: *só crodà e me só spacà la tèsta / el cò* sono caduto e mi sono rotto la testa **b)** (iperb) lambiccarsi il cervello, scervellarsi: *l é da řeri che me spaco el cò / la tèsta par capìr co ghé capità* è da ieri che mi scervello, mi rompo la testa per capire che cosa gli / le è successo; *tirarse via el cò / la tèsta* **a)** stare in ansia, preoccuparsi **b)** angosciarsi; (fig) *chi èl che ta l à mèss enta l cò / en la tèsta?* chi (è che) te l'ha messo in (lett.: nella) testa?; (fig) *tótal fò dal cò / dala tèsta* **a)** convinciti che non è vero, toglitelo dalla testa **b)** rinuncia a farlo, toglitelo dalla testa.

cò²: – (bot) (gen) *en cò de ai* una testa d'aglio.

cò³: – estremità iniziale o terminale di qualcosa: **1.** *a cò dal lèt* a capo del letto; (colt) *el cò dala baža* l'angolo del telo per trasportare il fieno → *bèch²* **2.** (fig) *en cò ala stemana* all'inizio della settimana; (rec) *en cò a tra*, in capo a: *en cò a dó óre* fra due ore, in capo a due ore; (fig) *vegnìr a cò* venire a suppurazione, detto di un foruncolo, di una piaga, ecc.: *la madurènza l'é vegnuda a cò* il foruncolo è venuto a suppurazione.

cò⁴: – bandolo della matassa, del gomitolino di spago, ecc.: *el cò dal'acia* il bandolo della matassa → *cav.*: *lana cobiaada a du, a tri cò* lana ritorta a due, a tre capi.

cò⁵: m. avv. – *darga de cò* farsi vivo: *l é óra che te daghe de cò* è ora che tu ti faccia vivo.

tèsta¹: sf – **1.** (anat) parte del corpo umano, testa → **cò¹**; *gnuca: tèsta gròsa, picciòla* testa grossa, piccola; *tèsta tónnda* testa rotonda; *tèsta a pir* testa a pera; *tèsta da mòrt* teschio; *na farfala tèsta da mòrt* una farfalla testa di morto; *arbasàr la tèsta / el cò* **a)** abbassare il capo: *stà atènto, arbasà la tèsta / el cò!* fa attenzione, abbassa la testa! **b)** (fig) rassegnarsi, abbassare la testa; *nar cola tèsta basa / col cò bas* andare a testa bassa per timidezza o per senso di colpa; *el tegnèva sèmpro el capèl sala tèsta* teneva sempre il cappello in (lett.: sulla) testa; *el se tegnèva la tèsta fra le man* si teneva la testa fra le mani; *l'à batù la tèsta e l'é restada lì tramortida* ha battuto la testa ed è rimasta lì tramortita; *taši, senò te riva en tèsta vargót / vargóta* taci, altrimenti ti arriva qualcosa in testa; *nar a tèsta n giu* **a)** cadere a testa in giù **b)** buttarsi a capofitto; *sènza gnènt sala tèsta* a testa nuda, senza nulla in (lett.: sulla) testa; *co ghèt sala tèsta / (raro) sal cò?* che cos'hai in (lett.: sulla) testa?, detto con riferimento a un copricapo; *òlta la tèsta!* volta la testa!; *scorlàr la tèsta / el cò* muovere la testa in senso orizzontale in segno di negazione o di disapprovazione, scrollare la testa; *el gà dat na tonada sala tèsta* gli (o le) ha dato una botta in (lett.: sulla) testa; *la ghéva mal de tèsta / (raro) de cò* aveva mal di testa; *gò en cèrcol entórn ala tèsta / al cò* ho un cerchio alla testa, ho mal di capo; *piòc dala tèsta* pidocchi del capo → *piòc* 1.; (fig) *el val n òc dala tèsta* vale, o costa moltissimo, un occhio della testa; (fig) *nar a tèsta alta* essere rispettati, andare a testa alta: *nualtri / noaltri sòm sèmpro nadi a tèsta alta* noi siamo sempre andati a testa alta; (fig) *el l'à giurada sala tèsta dai sò fiói* l'ha giurata sulla testa dei suoi figli **2.** testa di un animale: *la tèsta dala vaca, dal can, dala lipara, dal'ava* la testa della vacca, del cane, della vipera, dell'ape; (mac) taglio di carne bovina, ovina e suina, testa [→ TAV. XX, II, 1; III. 5]; *el tòr el gà la fòrza tuta en la tèsta* la forza del toro è tutta nella testa (lett.: il toro ha la forza tutta nella testa); (fig) *ò taià la tèsta al tòr e só nà* ho preso senza indugi una decisione definitiva, ho

tagliato la testa al toro e sono partito 3. testa, come sede delle facoltà mentali: *l é na tèsta fina* è intelligente, è una testa fine; *tante tète, tante idèe* tante teste, tante idee; (fig) *ancó gò la tèsta óda* oggi (ci) ho la testa vuota; *co ghèt par la tèsta / par el cò?* cosa (ci) hai per la testa?; *ga n'èt nò tèsta / cò?* non (ce) ne hai testa?; *mètarse / fisarse n tèsta / enta l cò* mettersi in testa, fissarsi: *el s'ù fisà n tèsta / enta l cò che i l à embrojà* si è (lett.: si ha) fissato in testa che lo hanno imbrogliato; *spacarse / rómparse la tèsta / el cò* a) fratturarsi, rompersi la testa: *só crodà e me só rôt la tèsta / (raro) el cò* sono caduto e mi sono rotto la testa b) (iperb) lambiccarsi il cervello, scervellarsi: *l é da iéri che me spaco la tèsta / el cò par capir co ghé capità* è da ieri che mi scervello, mi rompo la testa per capire che cosa gli / le è successo; *tirarse via la tèsta / el cò* a) stare in ansia, preoccuparsi b) angosciarsi; (fig) *mètar en la tèsta / enta l cò* mettere in testa: *chi èl che ta l à mès en la tèsta / enta l cò?* chi te lo ha messo in testa?; *nar fò de tèsta* (lett.: andar fuori di testa) a) dimenticarsi, non ricordarsi b) (fig) diventare pazzo; (fig) *l é stà en còlpo de tèsta* è stato un colpo di testa; *el l à fat de sò tèsta* l'ha fatto di testa sua; *l é sèmpro stà na tèsta calda* è sempre stato irrequieto, esagitato, una testa calda; (fig) *montàr la tèsta a un* illudere qualcuno di poter raggiungere obiettivi molto superiori alle sue capacità, montargli la testa: *sò sorèla la gà montà la tèsta* sua sorella gli ha montato la testa; (fig) *el s'ù montà la tèsta* si è (lett.: si ha) montato la testa; (fig) *el gà la tèsta / el cò a pòsto* è assennato, ragionevole, ha la testa a posto; (fig) *l à pèrs la tèsta / el cò par na putèla* ha perduto la testa per una ragazza; (fig) *el gà sèmpro la tèsta / el cò en le nùgole* è distratto, ha sempre la testa nelle nuvole; *te fè sèmpro tut sènza tèsta / (raro) sènza cò* fai sempre tutto senza riflettere, senza testa; (fig) *tèsta de lègn* persona poco intelligente e ostinata, testa di legno; (fig) *te gà la tèsta sbuśa* (lett.: hai la testa bucata) non ce la fai a capire, sei duro di comprendonio 4. facoltà di intendere, intelligenza, testa: *ga vól tèsta a far zèrti mistér* ci vuole testa a fare certi lavori 5. (meton) l'intero individuo, testa: *óm pagà deśmìla lire a tèsta* abbiamo pagato diecimila lire a testa 6. il lato diritto di una medaglia o di una moneta.

tèsta²: – (segh) la testata del carro della segheria (*car²*, v.) ♦ È alta quanto la fiancata (*spònda²* 2., v.) del carro e ha tre ripiani forati divisi da aperture. In base alla dimensione del tronco (*bóra¹*, v.) da segare, in una delle aperture si sistema una delle estremità della *stanga²* (v.) che viene trattenuta con una chiavarda di legno (*cavicia* 3., v.) passante nei fori (*bus¹*, v.). L'altra estremità della *stanga* è trattenuta da un blocco mobile forato (*ásenón³*, v.). In questo modo, la *stanga* tiene bloccato il tronco contro la fiancata del carro ♦ [→ TAV. XX] → **séga²*.

tèsta³: – (veic) *la tèsta dala róda* la parte centrale della ruota dalla quale si dipartono i raggi e che si accoppia con l'asse su cui la ruota è montata, mozzo.

tèsta⁴: – (bosc) (falegn) ciascuna delle due estremità del tronco d'albero abbattuto (*bóra¹*, v.).

tèsta e crós (a): m. avv. – gioco infantile [→ APP. IX, B 6].

Distanciation et rapprochements en contexte diglossique : calques, emprunts, interférences, alternances...

Philippe Blanchet¹



Je vais aborder ici la problématique qui nous est proposée, *Diglossie et interférences linguistiques : néologismes, emprunts, calques*, d'une façon bien sûr non exhaustive. Je voudrais me limiter à souligner, sans entrer dans des détails techniques, ce que je crois être des problèmes fondamentaux identifiés à partir du terrain provençal. C'est un terrain diglossique proche de celui du Val d'Aoste et que j'étudie assidûment depuis des années, tout en le comparant à d'autres terrains diglossiques notamment français (autres langues régionales et de l'immigration), et plus largement francophones (Algérie, Canada, etc.).

Je dois également préciser deux choses, pour que le point de vue duquel je développe mon analyse soit clair :

- d'une part mon cadre théorique et méthodologique est celui d'une sociolinguistique ethnographique inscrite dans la théorie de la complexité, qui cherche à comprendre non pas des structures linguistique internes supposées homogènes mais les pratiques sociales fluctuantes dans une pluralité linguistique observée comme une caractéristique primordiale et riche de ses contradictions (Blanchet, 2000) ;
- d'autre part, je suis moi-même locuteur du provençal, acquis en famille et dont j'ai développé plus tard l'usage auprès de locuteurs spontanés tout en apprenant par une démarche volontaire à le lire et à l'écrire, au point d'en faire un objet d'étude et un moyen privilégié d'expression littéraire.

1. Continuités et discontinuités dans les dynamiques linguistiques

En préalable, il me semble que la continuité globale des pratiques linguistiques, partiellement similaires et toujours hétérogènes, est marquée à tous

niveaux par l'absence de frontières objectives, décisives, étanches. Les discontinuités relatives et indispensables que les humains y font émerger pour des raisons socio-politiques bien connues, sont toujours subjectives, provisoires, poreuses. Elles n'empêchent jamais la dynamique de continuité de fonctionner à des degrés divers. Dans les cas où les pratiques linguistiques concernées sont perçues et fonctionnent comme des variétés distinctes, notamment ces variétés majeures appelées "langues", la dynamique de continuité, la circulation des formes linguistiques lors des relations sociales, s'y réalisent selon un continuum allant des contacts aux emprunts en passant par les mélanges dits de "langues". Ces phénomènes de convergence sont inévitables mais font l'objet d'évaluations sociolinguistiques contrastées puisqu'ils transgressent et font évoluer les divergences variables que, parallèlement, les humains reconstruisent en permanence. En théorie de la complexité, on analyse cela comme un "équilibre dynamique", porté par la tension entre continuité et discontinuité, ou, autrement dit, entre rapprochement et distanciation, entre convergence et divergence. Il faut comprendre cette tension comme une énergie sociolinguistique qui assure de façon primordiale le renouvellement des pratiques linguistiques, leurs adaptations aux évolutions des contextes sociaux et des besoins humains, faute de quoi les langues se sclérosent, sont progressivement abandonnées et "meurent" pour reprendre une métaphore biologique courante dont je ne suis pas certain, par ailleurs, qu'elle soit appropriée. Selon les théories linguistiques, d'ailleurs, cette question de la continuité / discontinuité dans les *pratiques* peut être prise en compte (par exemple en sociolinguistique) ou ignorée / écartée (par exemple en linguistique structurale ou générative) pour se concentrer sur la discontinuité d'*objets* "Langue" conçus comme homogènes et uniquement analysés en contextes supposés monolingues (Calvet, 2004).

Des débats et des actions glottopolitiques souvent vifs ont lieu dans de nombreuses situations, motivés par des désaccords sur la façon d'interpréter les dynamiques en cours, c'est-à-dire sur l'analyse du degré souhaitable de distanciation ou de rapprochement pour maintenir (ou pas) cet équilibre par rapport à d'autres langues (ou variétés) dans lesquelles tels ou tels acteurs glottopolitiques souhaitent fondre leurs pratiques à des degrés divers ou, à l'inverse, face auxquelles ils souhaitent maintenir ou développer une distanciation plus ou moins forte qui garantisse l'individuation et les fonctions de leur langue. Même les discours et les actions de type "puriste" ou "conservateur", qui prétendent refuser l'évolution même de la langue et donc a fortiori toute hétérogénéisation interne (contacts et dynamiques des variétés internes) ou externe (contacts et dynamiques avec d'autres langues), relèvent en fait, en le niant, d'un type d'analyse de cet équilibre, au moins explicitement en termes de variations diachroniques de la langue et, implicitement, en termes de rapports à telle ou telle autre langue attractive ou répulsive (par exemple respectivement le latin et l'anglais chez certains puristes du français).

De façon plus fine, même quand il y a, en gros, accord sur la nécessité d'agir dans le sens d'un rapprochement ou d'une distanciation, c'est sur les modalités

de cette action, notamment sur les types de formes linguistiques visées (lexique, morphologie, phonologie, graphie, phraséologie, style...), que les choix peuvent toutefois diverger. Ces désaccords sont notamment dus à des désaccords plus généraux concernant les fonctions sociolinguistiques visées pour la ou les langues en question, et donc sur le partage concurrentiel ou complémentaire de toutes ou parties des fonctions avec d'autres langues. Ce qui nous renvoie à la problématique diglossique.

Un dernier élément à ce propos : dans les situations diglossiques, où une langue dominante ou hégémonique est imposée par rapport à une langue (ou autre type de variété) affectée d'une moindre "valeur" sociale et à laquelle sont assignées des fonctions sociolinguistiques limitées, les effets de continuité allant de la langue "haute" vers la langue "basse" sont les plus visibles (importation de formes venant de la langue "haute" dans la langue "basse"), et c'est de cela que je vais parler par la suite. Il n'en demeure pas moins que ce phénomène se réalise également dans l'autre sens et parfois de façon massive, notamment en "imprégnant" la langue "haute" de formes issues de la langue "basse" lors de son adoption par la population concernée. Ainsi, le français parlé en Provence, cas emblématique plus marqué que la moyenne et évidemment varié selon divers paramètres sociaux, est un français nettement provençalisé à tous niveaux de ses sous-systèmes et de ses usages, au point d'assurer ostensiblement une continuité entre français et provençal, continuité exploitée par la population comme marqueur d'une double identité intermédiaire.

2. Ambitions vernaculaires vs. ambitions véhiculaires

Je crois qu'il n'existe pas de bi-plurilinguisme non diglossique et donc que la diglossie est un phénomène généralisé (puisque le plurilinguisme est universel), phénomène qui se réalise à des degrés divers, bien qu'il ne soit pas toujours perçu comme tel de façon claire. Si je prends ici comme exemple du phénomène de distanciation / rapprochement une situation clairement perçue comme diglossique, il n'en demeure pas moins que ces problèmes n'y sont pas spécifiques et se posent partout.

En revanche la spécificité à laquelle on doit porter beaucoup d'attention, c'est celle de la situation sociolinguistique complexe de chaque cas. En l'occurrence, celle du plurilinguisme provençal, du rapport diglossique entretenu entre les différentes variétés linguistiques et langues en co-présence (principalement le provençal et le français, mais aussi selon les époques des variétés italiennes et corses très présentes en Provence, ainsi que d'autres langues notamment issues de migrations comme l'espagnol ou l'arabe maghrébin). Et là comme ailleurs se pose le problème du découpage en variétés et "langues" distinctes du continuum linguistique. Je n'ai pas l'espace suffisant pour présenter ici l'ensemble de cette situation, ce que j'ai déjà fait ailleurs et à quoi on pourra se reporter (Blanchet 1992 ; 2002 et Blanchet *et alii* 2005).

Je rappellerai pourtant sommairement, car c'est indispensable pour la suite, que le provençal et le français présentent un cas de figure assez classique de relation diglossique bien connue au sein de l'état français, avec :

- d'une part une "valuation"² du provençal plus positive que pour d'autres langues régionales de France (due à son prestige littéraire et à l'attachement symbolique de la population),
- et d'autre part une interlangue jouant un rôle important, le français régional de Provence mentionné plus haut.

S'ajoutent à cela deux facteurs actifs :

- l'un est le rapport de proximité relative entretenu entre monde provençal et monde italien, dus à d'intenses échanges et à une forte migration italienne devenue provençalophone ;
- l'autre est un débat très vif entre une vision du provençal comme langue à part entière (largement majoritaire et effectivement fonctionnelle aujourd'hui) ou comme "dialecte" d'une langue plus vaste appelée *langue d'oc* ou *occitan* (portée par une militance minoritaire en Provence mais agissante notamment depuis les autres pays d'oc)³.

Une relation diglossique est une relation complexe à la fois de complémentarité et de conflit :

- de complémentarité parce qu'il y a répartition fonctionnelle de fonctions sociolinguistiques, de façon plus ou moins nette, et pour le provençal ces fonctions sont celles, symboliques, de marqueur de connivence et d'identité culturelle régionale, de lien social de proximité, et celles, communicatives, réservées à certaines situations familiales, festives ou d'activités essentiellement masculines (chasse, marché aux truffes, certains métiers, etc.) ;
- de conflit parce qu'il y a concurrence avec le français, à l'avantage massif de ce dernier, sur les fonctions sociales prestigieuses où le provençal ne persiste que ponctuellement et souvent uniquement comme appoint identitaire symbolique (discours politiques, mass-médias, affichages commercial et institutionnel, textes officiels, messes, littérature...), et concurrence y compris sur les fonctions symboliques identitaires et sur les relations sociales de proximité hors situations particulières via la variante régionale du français.

De fait, majoritairement aujourd'hui, le provençal est davantage perçu et pratiqué de façon complémentaire que conflictuelle par rapport au français, lequel est devenu la langue principale de la Provence et des Provençaux : les usagers symboliques du provençal (ceux qui y sont attachés) représentent environ 80% des habitants mais ses usagers actifs réguliers ne représentent probablement pas plus de 12% de la population globale.

Or, selon que l'on entre dans la question continuité / discontinuité (ou rapprochement / distanciation ou encore convergence / divergence), et donc dans

celle des interférences entre français et provençal, du point de vue de la complémentarité ou du point de vue du conflit, on n'analyse et on ne classe pas les phénomènes de la même façon. En effet, si l'on privilégie le point de vue de la complémentarité, qui est celui de la majorité de ses usagers symboliques, passifs ou actifs, on apercevra à peine les nombreux emprunts lexicaux au français dans de nombreux domaines de la vie quotidienne car on les comprendra comme des chevauchements normaux en situation de contact de langues, ne mettant pas en difficulté les fonctions sociolinguistiques affectées au provençal. Des mots comme *pèro, frèro, mouien, vouaturo* à la place de *paire, fraire, mejan, veituro* (« père, frère, moyen, voiture ») sont de longue date intégrés en provençal. Certains emprunts au français ont même provoqué des répartitions lexicosémantiques efficaces, comme *arbre* qui laisse à *aubre* sont sens « mât d'un bateau » ou *ilo* qui laisse à *isclo* le sens « îlot sur une rivière ».

Pour remplir ses fonctions, le provençal doit à l'inverse conserver des spécificités distinctives relevant surtout de sa syntaxe et de sa phraséologie (on ne dit pas les choses de la même façon en provençal et en français), de sa prononciation (qui constitue la matérialité symbolique de l'identité de la langue) et donc de sa graphie qui doit en rendre compte de façon directe, de ses règles culturelles d'usages (rituels de communication, etc.). Les jugements des usagers sont sans appel à ce sujet, lorsqu'ils portent notamment sur des productions militantes ou apparentées, tendant à employer le provençal "de façon forcée" dans des fonctions et sur des thèmes habituellement réservés au français. On rit ou on proteste devant ce "pseudo-provençal", souvent prononcé à la française, réalisant des emprunts au français pour des termes techniques et / ou abstraits, et fonctionnant surtout selon des calques phraséologiques et syntaxiques du français. J'ai appelé *néo-provençal* ce type de français (sur le modèle du terme *néo-breton* créé par J. Le Dû pour désigner le breton standardisé des militants), dont voici un exemple extrait d'une déclaration de mouvements militants provençaux publiée dans une revue en provençal :

*L'urgènci de crea uno estruturo permanènto de proupousicioun e d'acioun
pèr proumdure la lengo e la culturo regiounalo dins nosto regioun escapara
de segur en degun.*

Cela ne demande d'ailleurs pas de traduction : c'est transparent en français (un calque est transparent...). Si l'on tenait ces propos en provençal spontané on dirait plutôt :

*Se voulèn buta à la rodo de la lengo e de la culturo dins nosto regioun, es
clar coume l'aigo : fau que s'esquichen lèu-lèu pèr basti un biais d'oustau
soulide d'ounte mandaren d'idèio e se boulegaren.*

Ce qui se traduirait littéralement par :

« Si nous voulons pousser à la roue de la langue et de la culture dans notre région, c'est clair comme l'eau : il faut que nous nous pressions vite vite pour construire une sorte de maison solide d'où nous lancerons des idées et nous nous bougerons ».

Les ambitions militantes peuvent en effet être fondées sur une entrée conflictuelle et pensent donc “renverser la diglossie” en engageant la langue sur les terrains concurrentiels avec la langue dominante, ici le français. C’est peu fréquent concernant le provençal, car les activistes y ont majoritairement opté pour une approche polynomique, mais c’est très fréquent pour d’autres langues de France. Cela arrive quand même, on l’a vu ci-dessus, pour le provençal, et notamment chez les militants d’obédience occitaniste, qui ajoutent à ces calques et francismes lexicaux d’un certain type d’autres emprunts à d’autres variétés d’un supposé *occitan* (lexèmes et morphèmes languedociens, gascons...) à la fois pour unifier une langue standardisée et pour rechercher une distanciation maximale avec le français, y compris sur des lexèmes proches qui ne sont pas des francismes en provençal (par exemple *poble*, *vertat*, *meteis*, *popular*, etc. pour *pople*, *verita*, *mume*, *poupulàri*, respectivement « peuple, vérité, même, populaire »). Dès lors, ce public-là refuse les francismes lexicaux usuels que les locuteurs ordinaires ne remarquent même pas, quitte à employer à leur place des lexèmes inconnus et incompréhensibles (c’est le cas de *mume* issu du français *même* depuis le moyen-âge et remplacé par le gascon pyrénéen *meteis*). J’ai appelé cette variété le *néo-provencitan*.

Quant aux alternances de langues, dont j’ai peu parlé jusqu’ici, il est clair que les locuteurs spontanés les pratiquent avec fluidité et fréquemment, alors que certains militants cherchent à les éviter pour ne pas « laisser le français les envahir » (même si le français est souvent leur langue première et leur langue régionale le résultat secondaire d’un apprentissage volontariste). On retrouve ici les langues d’Italie et le rôle des provençalophones d’origine italienne : plusieurs études ont montré qu’ils alternent facilement entre français (de Provence), provençal local et variétés d’Italie sans même en être conscients si leurs interlocuteurs manifestent les mêmes ressources dans leur répertoire verbal (cf. Blanchet, 2003, pour une synthèse).

3. Pour élargir les perspectives...

La même divergence de point de vue concerne un autre secteur linguistique souvent négligé et pourtant porteur d’enjeux très vifs, la forme graphique, qu’il s’agisse du système graphique (voire d’alphabet, comme pour le kabyle, mais ce n’est pas le cas pour le provençal), de la place des variations locales à l’écrit, ou du style. En Provence, et l’influence italienne et corse n’y est pas étrangère, les usagers spontanés (qui écrivent peu en provençal) optent en général pour une graphie majoritairement phonétique utilisant les valeurs adaptées des graphèmes du français, notent les particularités locales et limitent leurs écrits à des fonctions ludiques et symboliques (noms de maisons et de commerces, petits messages intimes...). À l’autre bout du continuum, les militants occitanistes utilisent une graphie étymologisante et grammaticale, inspirée du français dans ses principes, notant peu les particularités locales, pour des écrits et un prestige concurrentiels comme on l’a vu. Au milieu, une attitude de compromis, large-

ment majoritaire dans les usages écrits, consiste à employer une graphie plutôt phonétique relativement facile d'accès pour les lecteurs tous alphabétisés en français ou presque, mais une graphie ayant des spécificités provençales avec quelques marques historiques et grammaticales et qui note les principales variations locales, employée à la fois pour des usages simples et pour des écrits littéraires de haut niveau : c'est la graphie dite "mistraliennne". On le voit, là encore, ce qui est "francisant" pour les uns ne l'est pas pour les autres, ce qui est "provençal" pour les uns ne l'est pas pour les autres...

Mais, dans tous les cas, il y a alternances, calques, emprunts, interférences, puisque cela est normal et inévitable. Cette problématique en contexte diglossique a d'ailleurs été étudiée dans des perspectives similaires pour d'autres langues régionales de France, comme par exemple pour le breton (Le Dù, 1990), le corse (Jaffe, 2005) ou le cauchois (Bulot, 2003 et 2004). Reste à en tirer les conséquences en termes d'actions glottopolitiques.

NOTES

¹ Photographie de propriété de Philippe Blanchet.

² Pour le concept de *valuation sociale* des pratiques linguistiques, qui intègre les divers phénomènes contradictoires de majoration / minoration, etc., voir Blanchet 2005b.

³ Voir pour cela par exemple le débat entre Jean Sibille et moi-même par compte-rendu et droits de réponses interposés dans les n° 7, 8 et 10 de *Marges Linguistiques (revue en ligne)*.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BLANCHET, Philippe, *Le provençal, essai de description sociolinguistique et différentielle*, Louvain, Peeters, 1992.
- BLANCHET, Philippe, *Linguistique de terrain, méthode et théorie (une approche ethno-sociolinguistique)*, Presses Universitaires de Rennes, 2000.
- BLANCHET, Philippe, *Langues, cultures et identités régionales en Provence. La Métaphore de l'aïoli*, Paris, L'Harmattan, 2002.
- BLANCHET, Philippe, « Contacts et dynamique des identités culturelles : les migrants italiens en Provence dans la première partie du xx^e siècle », dans *La France Latine - revue d'études d'oc* n° 137, Paris IV-Sorbonne, p. 141-166 ; article mis en ligne dans le n° 6 de la revue électronique <http://www.La-Science-Politique.com/>, 2003.
- BLANCHET, Philippe, « Minorations, minorisations, minorités : essai de théorisation d'un processus complexe » dans HUCK, Dominique et BLANCHET, Philippe (Dir.), *Minorations, minorisations, minorités. Études exploratoires = Cahiers de Sociolinguistique* n° 10, Rennes, PUR, 2005, p. 17-47, 2005.
- BLANCHET, Philippe, CALVET, Louis-Jean, HILLÉREAU, Damien et WILCZYK, Ewen, « Le volet linguistique du recensement français de 1999 résultats et analyse

- appliqués à la Provence plurilingue et au provençal » dans *Marges Linguistiques* n° 10 (revue en ligne), 2005, 23 p., <http://www.marges-linguistiques.com/>, 2005.
- BULOT, Thierry, « Pratiques langagières en Pays de Caux : faits de dominance et glottopolitique », dans *Moderne Sprachen* 48 / 2, Praesens Verlag, Vienne, 59-74, 2004.
- BULOT, Thierry, « Que parle-t-on en Pays de Caux ? Émergence et / ou continuité d'une communauté sociolinguistique régionale », dans *Marges Linguistiques* 10, <http://www.marges-linguistiques.com/>, 88-117, 2005.
- CALVET, Louis-Jean, *Essais de linguistique. La langue est-elle une invention des linguistes ?*, Paris, Plon, 2004.
- JAFFE, Alexandra, « Corse radiophonique élaboré et évaluation populaire : perspectives corses sur le purisme linguistique » dans *Langage et Société* n° 112, Paris, MSH, p. 79-98.
- LE DÛ, Jean, « La créativité lexicale en breton » in *Créativité Lexicale, Cahiers de l'E.R.L.A.* 2, Brest, pp. 71-89, 1990.

La dialettica lingue minoritarie / lingue dominanti: prospettive storiche di osservazione

Alessandro Vitale-Brovarone



Quando cerco di chiarirmi e di chiarire in cosa consistano, non tanto nella speculazione quanto nella concreta realtà delle cose, i rapporti tra lingue e specifici fatti di bilinguismo, mi trovo, nel passare del tempo e nell'accumularsi delle osservazioni, di fronte ad incertezze ben più di quanto mi senta rassicurato dal ritrovamento di una casistica che confermi quanto studiato teoricamente. Queste incertezze, queste esitazioni voglio comunicare in questa occasione, per vedere se un pubblico di indagatori dei fenomeni linguistici, che per scelta scientifica o per realtà biografica ha a lungo osservato i fenomeni di incontri di lingue,

sa darmi le risposte che non so darmi, o se invece le mie esitazioni troveranno conferma nell'esperienza altrui.

Il tema degli italianismi valdostani è un oggetto indagato, i cui effetti sono spesso talmente evidenti da rendere da un lato divertente e dall'altro scientificamente non molto produttivo lo studio. Alcune occasioni sono indubbiamente vistose: un negozio che porta l'insegna di *Maison du lampadaire* non può non colpire; ma del resto ogni città ha i suoi pregi di mescolanza linguistica. Torino ha cartelli di fioraio che portano in piemontese le grafie più varie: *fior*, *fiôr*, *fiur*, e persino *fiür*; ma anche un bar dal gusto "*quartier latin*", *Rive gauche*; peccato che si trovi vicino al Po, sulla riva destra. Credo che convenga, piuttosto che andare a cercare casi curiosi e divertenti per dimostrare il diversamente deplorable stato delle lingue, aprire la prospettiva storica e descrivere in atto alcune dinamiche delle lingue, cercando di collocare in una lunga esperienza i fatti che ci appaiono come momentanei.

Che il contatto fra parlanti sia un fattore di mutamento linguistico non è cosa di cui si possa dubitare né fare a meno: l'apporto di lingue esterne, confinanti o no, certamente influenza le parlate, e costituisce per esse un fattore di indebolimento o di rafforzamento, a seconda dell'agire di elementi non pro-

priamente linguistici. Non è sorprendente notare, nello studio storico della straordinaria crescita dell'inglese, il suo carattere onnivoro; o in prospettiva più lontana, di una pari disinvoltura nell'accogliere parole straniere da parte del latino. Oltre alla pressione da parte del greco, lingua certamente più prestigiosa, il latino ha incamerato parole d'ogni possibile provenienza: dall'etrusco, dalle lingue italiche, dal berbero, dalle lingue semitiche in genere. Per avere un esempio molto evidente, persino le parole che si usano per i paradigmi nominali di prima e seconda declinazione, *rosa* e *lupus*, non sono latine d'origine; in qualche grammatica invece di *rosa* si trova *alauda*, che è parola gallica.

Lingue prestigiose hanno subito l'influenza di altre lingue e ne sono morte, come l'etrusco; altre invece hanno subito l'influenza e ne sono state rafforzate, al punto che "subire l'influenza" sembra essere una espressione alquanto impropria.

Così come vedere il rapporto tra lingue in termini di "subire l'influenza" sembra un po' schematico e poco rispondente a ciò che in realtà è accaduto, forse anche l'abitudine di parlare di rapporti tra lingue può essere una semplificazione difficilmente sostenibile, e forse indebita. Le lingue in sé non sono soggetti storici se non in astratto e a costo di privarle di troppi elementi qualificanti: le varietà interne (sociali, circostanziali, ed anche temporali), il ruolo concreto dei parlanti, le modalità di ricezione e di riconoscimento dei ranghi, ad esempio.

Anche alcuni concetti usualmente impiegati sembrano essere inadeguati o troppo rigidi. Quando ad esempio si parla di lingue maggioritarie e minoritarie si danno spesso per scontati alcuni passaggi argomentativi che non necessariamente si verificano. La lingua di una persona può essere minoritaria mentre si trova sul lavoro, ed essere invece maggioritaria quando torna al luogo di residenza: la lingua può essere minoritaria dalle 9 alle 18, e maggioritaria nelle altre ore, senza che la sua natura cambi, e senza che cambi la natura del parlante. Questo vale sia a livello di varianti stilistiche della stessa lingua, sia a livello di lingue propriamente diverse: le ragioni che mi fanno cambiare modalità espressive, e di conseguenza anche la natura del fenomeno in esame, sono identiche; il mio *sermo cotidianus* in famiglia può consistere in una variante stilistica quando mi trovo in Italia, o in una diversa lingua quando sono all'estero. La lingua impiegata caso per caso può essere maggioritaria o minoritaria, con confini che non passano attraverso la forma linguistica, ma attraverso altre variabili.

Un caso molto classico potrebbe essere quello del bufalo e delle forbici. Partiamo però da una affermazione generalmente accolta come neppure bisognosa di prova, che la lingua delle città preme sulla lingua della campagna; osserviamo che nella lingua di Roma si hanno suoni *b* in posizioni nelle quali nelle lingue italiche circostanti si hanno suoni *f*, per la qual cosa abbiamo in lat. BUBALUS, ove invece nelle lingue "della campagna" si ha una forma con *f*; nelle

lingue neolatine prevale la forma non classica, dimostrando così che in determinate situazioni la lingua minoritaria “debole” si dimostra non essere sempre tale; una parte rilevante degli animali ha un nome che non corrisponde bene alla fonetica latina.¹

La forma non latina, e non accolta dalla lingua scritta, prevale, perché in questa occasione la lingua dei mandriani conta più di quella dei senatori. Ma a volte l'interazione dei diversi attori sociali pone problemi più complessi, e disegna geografie più articolate. In latino abbiamo *FORFICES*, con una *f* che mostra che la lingua dei pecorai tosatori ha prevalso, in questo caso addirittura nella lingua scritta, cancellando la forma legittima che doveva avere *b*. La quale forma ricompare nei volgari (non tutti: qualcosa è accaduto nella storia sociale dei parlanti latino): evidentemente la forma con *b* doveva essere usata in città da ceti che al momento della costituzione della lingua letteraria latina contavano ancor meno che i pecorai; penserei ai venditori di panni ed ai sarti. Nel correre del tempo gli artigiani dei tessuti devono aver ripreso importanza, e contribuito a marginalizzare le *forfici* e a diffondere le *forbici*: ma ormai da molte parti l'oggetto aveva ormai cambiato nome, approdando al tipo “cesoia”; la vittoria del tipo urbano, che riemerge dopo il temporaneo prevalere del tipo “forfice”, non è tuttavia totale. La casistica citata dal Battaglia è curiosamente confusa, figurando gli stessi esempi per testimoniare sia la forma con *f* sia quella con *b*², ma risulta chiarissimo che il tipo con *f* non scompare, ed anzi il Boccaccio usa due diminutivi, tutti e due con *f*, *forfecchina* e *forficetta*³.

In conclusione, attraverso le forme che abbiamo preso in considerazione non si evidenziano lingue astrattamente maggioritarie, ma circostanze, ceti, persone, che di caso in caso fanno prevalere, anche per periodi di tempo limitati, una forma linguistica. In ogni caso il dato linguistico è secondario rispetto al contesto storico-sociale, e questo fatto non è di marginale importanza quando passiamo a valutare i fenomeni linguistici di oggi.

Così come parlare di influenza di una lingua su di un'altra sembra essere un modo infelice di rappresentare le cose, e come l'opposizione tra maggioritario e minoritario può essere un po' troppo approssimativa, altre espressioni correntemente usate sembrano fondarsi su categorie soltanto apparentemente chiare. La distinzione di tradizione gramsciana tra cultura egemone e cultura subalterna, frequentemente trasposta anche sul piano della lingua, è in realtà più suggestiva nella sua rude chiarezza, che aderente alla realtà dei fatti. Le classi sociali si intersecano nelle diverse circostanze, così come anche i gruppi, senza necessariamente operare come gruppi separati. Possiamo fare una coppia di esempi presi da campi diversi.

Nel momento della scolarizzazione generalizzata in Italia, molto spesso le famiglie in vista nei centri minori, per ragioni di adesione profonda al processo

di unificazione nazionale, avviarono i figli alle scuole di Stato, le stesse cui andavano i bambini contadini, ed anche quelli del personale di servizio; le eccellenti maestre si applicarono con pari modalità e pari attenzione all'insegnamento della scrittura; si verificò che, poi, a distanza di decenni e di varietà di destini individuali, si constatassero scritture molto simili, e formule di saluto analoghe. Identità di linguaggio grafico ed espressivo in quei casi tagliavano in traverso le schematizzazioni troppo rigide. Posso dire con certezza che quando se ne ricevevano gli auguri per le feste, si riconosceva la scrittura sulle buste, ma si doveva aprire e leggere la firma per capire chi fosse il mittente.

L'altro esempio può risultare familiarissimo a chi faccia inchieste linguistiche o ad esse affini, in particolare quando si entra in contatto con persone che esercitano un mestiere con alta tecnica, e con pratiche non comunemente note. Il caso può essere quello dei pescatori: la divaricazione di esperienza tra chi vive in città e fa un mestiere intellettuale, e chi vive in mare, non è colmabile con letture e capacità di osservazione. È in quei casi del tutto evidente che l'opposizione egemone / subalterno non serve: lo scambio di ruoli è evidente ad ogni giro di frase.

L'esistenza di comunità linguistiche separate è piuttosto l'eccezione che la norma. Le generalizzazioni, che spesso si presentano come necessarie approssimazioni euristiche, nascondono false chiarezze al di sotto della forma perentoria. Vediamo un'altra coppia di dati interessanti. La schematizzazione storiografica ci abitua, nelle sue forme scolastiche ridotte, a semplificazioni apparentemente affidabili. Le diverse ondate delle migrazioni germaniche si susseguono con un ordine preciso di popoli: prima i Visigoti, poi gli Eruli, poi gli Ostrogoti; gli Unni in un'altra occasione. Ma poi, quando si tiene conto che Teodorico I, il grande re degli Ostrogoti, era di famiglia visigota, e il nome dell'unno Attila è un nome gotico, tutto quanto pareva ordinatamente classificato si confonde, e la complessità della realtà storica torna ad essere evidente. Ma gli esempi sono numerosissimi.

Nel momento in cui si esaminano le singole situazioni si afferrano dati che testimoniano la ricchezza delle situazioni. Ad esempio i Giuramenti di Strasburgo dell'842 vedono i due eserciti vicini, uno germanofono, l'altro romanofono; i principi che giurano hanno una pertinenza territoriale anche essa germanofona e romanofona; il romanofono Carlo il Calvo giura in lingua germanica, il germanofono Ludovico il Germanico giura in lingua romanza, ciascuno per farsi comprendere dalle truppe dell'altro. Ma non possono del pari sfuggire due fatti: che, ancorché di madri diverse, i due fratelli potessero aver parlato e avessero parlato fra di loro tutte e due le lingue; che anche i soldati dovessero avere una qualche capacità di controllo della esatta corrispondenza della doppia redazione linguistica delle formule di giuramento.

Quali potessero essere le circostanze concrete dell'esercizio dello scambio linguistico possiamo capire attraverso varie testimonianze. Citerei un caso

estremo, riferito da Procopio di Cesarea nella sua *Guerra gotica*⁴, a proposito di un episodio avvenuto nel 537, mentre Roma era assediata dai Goti; alla difesa di Roma era Peranio:

« Pochi giorni dopo, avendo Peranio menato alcuni Romani fuori della Porta Salaria contro i nemici, i Goti fuggiron via a tutta possa; ma verso il tramonto tornati subitamente ad affrontarsi, uno dei fanti romani nel grande tumulto cadde dentro una fossa profonda, come molte gli antichi ne avevano fatte colà, cred'io, per riporvi il frumento. Non osava gridare per la prossimità del campo nemico, né riusciva in alcun modo a trarsi fuori della fossa, per non esservi alcuna possibilità di salire; fu quindi costretto a passar colà la notte. Il giorno appresso volti di nuovo in fuga i barbari, uno dei Goti venne a cadere in quella stessa fossa. Ivi la necessità li strinse ambedue in vicendevole cordialità e benevolenza, e diedersi parola che l'uno prenderebbe cura della salvezza dell'altro; dopo di che tutti e due levarono alte grida.

I Goti, attirati a quella voce e sporto il capo d'in su la fossa, chiedevano chi mai così gridasse. Stando ai patti, il Romano si tenne in silenzio e l'altro nella sua lingua disse che era colà caduto testé, nella fuga, e chiese che gli fosse calata una fune per poter risalire. Coloro, prestamente gitato giù un capo delle corde, credevano di tirar su il Goto, ma il Romano, afferrata la fune, si fece tirare, dicendo che se egli saliva per primo, i Goti non avrebbero certamente lasciato là il loro collega; se invece avessero saputo che vi rimaneva soltanto un nemico, di lui non avrebber fatto nessun caso. E così dicendo salì su.

Quando i Goti lo videro, rimasero stupiti e perplessi. Udito però da lui tutto il fatto, tirarono su per secondo il loro collega, il quale espose loro l'avvenuto e la parola che s'eran data reciprocamente; e andatosene quegli coi suoi, lasciarono che il Romano incolume se ne tornasse in città ».

La situazione è linguisticamente complessa: il goto parla ostrogoto con i suoi, il romano parla coi Goti, che lo capiscono, ma hanno poi una conferma in lingua; nella fossa una scena interlinguistica che ci piacerebbe avere testimoniata. Più che mai, da questa situazione possiamo intuire che non si può in astratto parlare di rapporti tra lingue come rapporti di strutture compiute, dotate di una loro essenza che vive anche al di fuori delle circostanze reali. Si percepisce nettamente la principale funzione comunicativa, che tende a rompere i confini piuttosto che a consolidarli.

Queste rotture di confini, queste forme di comunicazione che tendono a stabilirsi anche nei momenti di più violento contrasto, passano attraverso varie circostanze, ma anche attraverso specifiche figure che regolano il flusso degli scambi, nella lingua così come negli altri momenti di scambio. Ci soffermeremo su tre figure, *interpre*, *biglossus*, *dragomannus*.

Nell'età che conosco meglio la funzione di tutori degli scambi linguistici erano designati da almeno tre termini, che esamineremo, e ne osserveremo non una funzione indifferenziata, ma una specifica modalità di intervento. Il nostro intento sarà di mostrare come i fenomeni di relazione tra lingue siano di natura storico-sociale, piuttosto che tipologica. La terminologia acquisita di sostrato, superstrato e adstrato è molto comoda, ma nasconde l'operato di specifiche personalità.

Il primo termine, il più corrente, è quello di *interpre*, di uso già classico. La parola, costituita da INTER+PRET- indica con chiarezza il contesto in cui si sviluppa la funzione, chiarendo che si tratta primariamente di colui che aiuta a fissare un PRETIUM di una merce⁵, un sensale, dunque, che fa sì che le intenzioni di chi vende vengano ad incontrare quelle di chi compra. Due linguaggi differenti, due interessi differenti che debbono incontrarsi. Potremmo dire che fungono da traduttori di intenzioni prima ancora che traduttori di lingua. Contemporaneamente al flusso di merci viene regolato il flusso delle parole, si stabilisce un accordo che supera il conflitto. L'accordo fra le parti è l'unica cosa che preme; analogamente nel rapporto fra soggetti che parlano lingue diverse lo scambio consensuale, l'accettazione di parole ed espressioni obbedisce soltanto ad una mutua convenienza e convenzione. Di questa mutua convenienza fa ovviamente parte anche il prestigio che ciascuna parte riconosce all'altra, che questo comporti un scambio quantitativamente pari o impari.

Talora possiamo anche sapere qualcosa di loro: quando osserviamo che il termine latino MALUM per la mela (o in genere per il frutto tondo) non trae dalla forma ionica *melon*, ma dalla forma non-ionica con vocale A, abbiamo una indicazione piuttosto chiara, così come è chiaro che la forma ionica sarà stata quella utilizzata nei mercati in cui comunicavano le popolazioni che ci hanno dato *mela*. In altri casi possiamo ipotizzare qualcosa sulla loro pronuncia, quando vediamo la diffusione in latino e in greco di una parola non indoeuropea, quella parola che doveva essere identica, ma che fu diversamente percepita, apparendo da un lato come FICUM, e dall'altra come *sykon*; qual saranno state le articolazioni della consonante iniziale e della prima vocale?

In qualche caso il parlante in questione è detto *biglossus*, persona versata nelle due lingue, che padroneggia con pari abilità. Ne cita un caso Pier Damiani, XI sec., nella *Vita Odilonis*:

« Sanctae ac venerandae memoriae Laurentius, Amalfitanae
sedis archiepiscopus, qui, potens in litteris ac biglossus,
Graece noverat et Latine⁶ »

Il personaggio in questione, non per niente arcivescovo di Amalfi, una sede attivissima negli scambi mediterranei, si mostra aperto verso i due sistemi linguistici, addirittura su di un piano di parità. I flussi linguistici in questo caso sono gestiti non da una classe di individui, ma da un singolo. La sua cultura è in una certa misura eccezionale, tanto che Pier Damiani, sprezzatore ma amante delle lettere, tiene a sottolineare la sua competenza. Comprendiamo che la ricca messe di grecismi di età bizantina non si ambienta necessariamente in maniera indistinta a bordo delle navi o nei fondaci, attraverso forze di natura anonimamente attive, ma attraverso chi mediava con specifica competenza: ovviamente non il vescovo, ma altri *biglossi*, che con diversa autorevolezza operavano, in una concretezza che risulta per noi anonima per il silenzio delle fonti, ma che non deve essere concepita come apersonale.

La terza figura che menzioniamo è quella dei “dragomanni”. La parola è molto frequente nell’italiano antico, per indicare “interprete”, anche in situazione commerciale, come nel caso di

Dragomanni siam, donne, levantini,
che qui dalla Velona,
della buttagra assai perfetta e buona
abbiam per voi portata, o fiorentini

vv. 166-169⁷

Il termine ha nel tempo anche mantenuto, o recuperato, il senso di “crieur public⁸”, mentre ha gradatamente lasciato il senso originario. Non seguiremo i singoli passi della storia del termine, già ampiamente discussi dalla bibliografia data dal FEW. Rileveremo che si tratta di un termine arabo, *tarğuman*, *turğuman*, di storia lunghissima, risalendo all’accadico *targumanu*; per ragioni facili ad intendersi esso fu assunto al momento delle Crociate. Ma anche questo non accadde senza partecipazione di altri attori linguistici.

Se da un lato abbiamo le forme con *t-*, come in francese *trucheman*, *trossiment* e il moderno *truchement*, ne abbiamo molte altre con *d-*, come le forme italiane, e molte forme provenzali (anche di vasta fortuna letteraria, come il famoso e stupendo *incipit* di Peire Vidal: *Drogoman senher, s’eu aques bon destrier / en fol plag foran intrat tuit mei guerrier*⁹). Le forme con *d-* suppongono una ulteriore mediazione attraverso il bizantino *dragoumanos*, che è stato persuasivamente ricondotto a forme dell’arabo di Egitto. L’intreccio delle forme ci rivela la complessità delle forme del contatto linguistico, che qui mostra con particolare evidenza che il contatto linguistico avviene attraverso i concreti attori storici, in un intreccio complesso cui si addicono particolarmente male i termini di maggioritario e minoritario, di egemone e di subalterno: i Greci subiscono il passare dei crociati e vengono anche francamente calpestati, l’Egitto sente fortemente il peso turco, e gli stessi crociati devastano tutto, e subiscono sconfitte che li lasciano smarriti: eppure tutte le componenti concorrono, ciascuna cercando di

far valere un suo ruolo, comprando, vendendo, mediando (ed anche mediando fra i mediatori).

I personaggi che operano sono i più diversi, e qui farò breve menzione di alcuni di essi, senza citare specificamente i testi: per l'antichità il diverso avanzamento delle scienze fa trapassare dalla Grecia a Roma una parte rilevante di terminologia botanica: ma con la terminologia passa anche la percezione dell'esigenza di conoscere e descrivere: a diverse riprese Plinio il Vecchio manifesta il suo spaesamento di fronte ad una terminologia tumultuosa determinata dall'incrociarsi di parole e di nozioni mai solidamente ancorate le une alle altre. E d'altra parte la stessa terminologia botanica greca era ricca di situazioni complesse, dovute all'assunzione di terminologia preindoeuropea o comunque non indoeuropea; oppure all'osservazione di qualche caratteristica comune a piante diverse. Sono rispettivamente il caso del latino *cupressus* e del greco *kuparissos*, che le due lingue traggono da contatti con popolazioni non indoeuropee (in questo caso, a differenza che nei casi visti sopra il contatto non è attraverso il commercio, ma attraverso la convivenza con popolazioni stanziali¹⁰); è il caso del greco *smilax*, che indicava piante confusamente rampicanti, come ad esempio il fagiolo, mentre in latino si riferisce a piante non alimentari, come appunto la smilace. Nel primo esempio greco e latino mostrano una analoga ricettività, e si trovano ad avere, indipendentemente, la stessa parola per lo stesso oggetto; nel secondo caso la parola passa da un gruppo all'altro, ma non si egualizza il modo di osservare l'oggetto.

È del tutto naturale che Plinio si trovasse in difficoltà, e discutesse infinite volte sulla denominazione di piante che non sempre poteva conoscere bene. E analogamente altre categorie di persone esercitavano le loro competenze in presenza di flussi di persone e di conoscenze. Citeremo ad esempio i veterinari, la cui terminologia presenta una continua serie di flussi da Bisanzio attraverso la trattatistica, un ritorno frequente alla trattatistica classica, ma anche un continuamento attraverso la prassi ordinaria. In questo senso il caso di maggior spicco è costituito da un fiorentino, Dino Dini (XIV sec.), che dichiara di essere il settimo della sua famiglia ad operare nell'arte, ed anche l'ultimo, di fronte al crescere del prestigio di praticoni ignoranti: è un momento di grande rimescolamento linguistico, in cui la modernità si manifesta anche attraverso il rivolgersi indietro. Così come le categorie di maggioritario e minoritario, di egemone e subalterno avevano dimostrato la loro rudezza ed imprecisione, anche le categorie temporali mostrano di avere un valore indicativo ma non cogente. Citeremo soltanto un passo per valutare la dimensione del problema partendo dalle parole, alquanto esplicite, dell'autore:

« Onde volendo il padre che apresso di sé uno di figlioli rimanesse all'arte chonvenne a me [...] venire all'arte onde dinanzi da me furono di mia gente l'uno presso all'altro cia-

scuno malischalcho feci io il settimo. E veggio molti, chi per millantarsi, chi per bugie, quale per improptitudine torre alcuna volta l'arte di mano a'ssimiglianti di me: onde per questo isdegno mi sono posto in quore d'essere l'ultimo di miei di questa arte¹¹ »

e poco più avanti, riferendosi alla necessità di conoscere il testo fondatore di Vegezio:

« io stetti diciotto mesi chon sufficientissimo maestro a schuola solamente a essermi dichiarato il testo della gramaticha del detto libro i nomi medicinali e sufficientissimi medici di fisica. [...] ma nientemeno gli artefici di quest'arte sonno dello studiare bene schusati, inperò che la maggior parte sonno figliuoli di lavoratori di terra levati dalla marra e da guardare le pecore, per la quale ragione non possono essere veri artefici : inperò che sonno senza lettere sì che non possono studiare, e però sonno sdegnati molti valenti huomini di questa arte, perché ànno veduto, per generale pecchato d'ignoranza, dare presgio a ssì fatta generatione d'artefici, per uno pocheno di lor praticha: ed essendo presi la maggior parte di loro da soperchi di vino, dicendo alchuno: – S'el tale non fosse ubriaco, de' chom' è buono maestro – ».

Abbiamo con questo voluto dare qualche esempio della varietà delle forze che agiscono all'interno del contatto fra lingue, varietà che da sé stessa basta scoraggiare schematismi e semplificazioni. Vorrei ora scendere ad alcuni esempi di applicazione alla nostra area; inutile premettere che vedremo che anche i limiti areali mostrano la loro incertezza.

Prenderemo in esame un gruppo di parole, connesse ad una situazione etimologicamente complessa, quella legata a due basi, l'una greca, l'altra latina, KATABOLÈ e CAPULUM¹². Da KATABOLÈ discende una serie di parole connesse con l'idea di gettare o trasportare lontano: da qui l'italiano *catapulta*, fr. *catapulte*, in antico *caable*, e, cosa che ci interessa di più, il tipo valdostano *tsablo* (presente con varie forme in tutta l'area francoprovenzale) con il senso di "canale lungo il quale si fanno scivolare a valle i tronchi"; il rouergate antico *cadaula* ha il senso di "puleggia"; l'idea è quella di "portare lontano", o se vogliamo parafrasare di più "spostare senza toccare direttamente con le mani", o quella di uno strumento atto a questo. La difficoltà di vedere una parola greca giungere sulle Alpi non per designare un oggetto di importazione rilevata dal FEW, p. 485, effettivamente c'è.

D'altro canto il latino *CAPULUM*, che diventa l'italiano *cappio*, che dà il francese *câble*, la cui prima attestazione data dal FEW ha la forma *chaable* « grosse corde à l'usage des marins employée dans une poulie »; in francese si hanno anche altri termini, quali il fr. moderno *chableau* « *câble très long dont on se sert pour tirer un bateau* », e mediofrancese *cablot* « *corde pour arbalète* ». Molti derivati assumono il senso di "corda, cavo", e di qui l'italiano "cablare", oggi d'uso frequentissimo. La fonetica non dà problemi, salvo forse le forme antiche con *aa*, che il FEW spiega con l'influsso di esiti di *KATABOLÈ*.

Il problema sembra risolto, e forse neppure esserci. Il punto però non sta nella fonetica. *CAPULUM* in latino è connesso, con una suffissazione d'uso ordinario, con la base *CAPERE* "tenere". Il senso può essere quello di "contenitore", anche "sarcofago", oppure quello di "impugnatura, manico". Soltanto tardivamente si ha il senso di "corda", in Isidoro da Siviglia (VII sec.); effettivamente il FEW cita Isidoro, ma sarebbe probabilmente stato più opportuno citare il passo intero: in effetti Isidoro dice "*Capulum funis*", ma la frase suona « *capulum funis a capiendo, quod eo indomita iumenta capiantur*¹³ ». L'affinità con l'italiano "cappio" è evidente, ma col francese *câble* è tenue: di fronte ad una forte verisimiglianza fonetica lo scarto semantico è piuttosto forte.



Incanalamento di tronchi in un tsablo a Chamois (archivio Centre d'Études, collezione Willien)

Va ripensato l'intero gruppo di parole, e propenderei per non vedere in *câble* l'esito di CAPULUM influenzato dagli esiti di KATABOLÈ, ma un esito di KATABOLÈ, con una differenziazione semantica che si esplica nelle modalità di trasporto, attraverso un cavo (teso), una puleggia, o attraverso lo scivolamento. Il passo semantico intermedio potrebbe essere quello di "cavo da teleferica" che compare in sostanza nella accezione rouergate.

Il cavo da trasporto d'uso anche marinaresco si spiega facilmente con i grecismi di area marsigliese, ma resta il problema, enunciato dal FEW, della sua diffusione in area alpina. Il problema è però forse di dimensione inferiore a quanto si crederebbe. Aiuta in questo senso un passo di Cesare, quando ci parla, *De Bello Gallico* I 29, di un censimento in caratteri greci trovato negli accampamenti degli Elvezi:

« In castris Helvetiorum tabulae repertae sunt litteris Graecis confectae et ad Caesarem relatae, quibus in tabulis nominatim ratio confecta erat, qui numerus domo exisset eorum qui arma ferre possent, et item separatim, quot pueri, senes mulieresque¹⁴ ».

L'uso dell'alfabeto greco da parte degli Elvezi, in un'area avarissima di documentazione scritta, non testimonia di per sé anche l'uso o la conoscenza della lingua, ma rende certamente molto meno improbabile la penetrazione di termini, come appunto il KATABOLÈ che ci interessa. Come sia entrato, se direttamente nel senso di "mezzo per portare lontano", oppure dapprima come "argano da barca", "puleggia per carico" (che dovremmo vedere in ambiente fluviale o lacustre), non è allo stato attuale possibile sapere. Tuttavia risulta piuttosto chiaro come il contatto tra lingue possa avvenire anche in circostanze che non si riducono alla banale contiguità, e debba far pensare ad intrecci complessi, non riconducibili alla dialettica, alquanto schematica, tra lingua dei dominatori e lingua dei dominati.

Vediamo un secondo caso, connesso con un uso linguistico molto tipicamente aostano. Si tratta di alcune parole, certamente tra loro apparentate, ma per vie poco chiare. Da una base BACA "bacca, frutticino rotondo" discendono le diverse forme francesi con significato affine¹⁵; meno evidente il senso di "anello", galloromanzo e catalano, che il FEW associa al precedente. La rotondità di un frutto e la circolarità di un anello o del cappello di un fungo sono abbastanza diverse per poter essere senz'altro trattate sotto un medesimo etimo. Una parentela con l'italiano *bagatella* è accennata, e ne è giustamente indicata la sicura direzione dall'italiano verso il francese, per via letteraria, ma l'aspetto letterario resta in ombra.

Dall'altro lato il FEW propone una base *BAGA, p. 204, legato al concetto dell'inglese *bag* "borsa, sacco" (di origine scandinava), che a sua volta è imparentato con forme che portano consonanti sorde, come l'antico nordico *pakki*, tedesco *Pack* e via via francese *paquet*, italiano *pacco*. Dalla serie con consonanti sonore vengono le forme francesi legate a *bagage*, it. *bagaglio*, ed una serie di concetti derivati, col senso di "impacchettare, legare con una cordicella". Dalla forma di base non suffissate si hanno parole che significano "vestiti" (ivi compreso il francese *hardes* di discendenza guascona, col passaggio di F- ad h-), ma anche l'aostano *baga* nel senso di "cosa". Simili accorpamenti di significato si trovano anche nei derivati dell'arabo FARDA (con D enfatica), col tipo italiano *fardello*, francese *fardeau*; ove il significato originario di "(grosso) pacco, involto" assume il significato di "fardello, assieme dei beni dotali", per lo più costituito di capi d'abbigliamento.

L'estensione dal senso di "vestito" a quello di "cosa" dell'aostano non è però privo di interrogativi, pur avendo una sua astratta plausibilità. Ci si può però chiedere se non entri in questo complesso gruppo di parole / concetti anche un altro termine, che avrebbe il vantaggio di non avere asterischi, almeno formalmente. Penso ad un gruppo che fece molto parlare di sé tra il III e il V secolo, i Bagaudi, o Bacaudi. La bibliografia è ampia, così come è ampia e diversa la lettura del fenomeno¹⁶. Ci accontenteremo della breve descrizione data dal Forcellini, che riassume in maniera estremamente sintetica ma efficace il senso dei testi che ci parlano dei Bagaudi:

« Bagaudae, vel Bacaudae, vox gallica agrestem vel latro-
nem significans. Huiusmodi enim hominum magna manus,
ducibus Eliano Amandoque, temporibus Diocletiani cepit in
Gallia rapinis et caedibus grassari, populatisque late agris,
plerasque etiam urbes tentare; quos Maximianus magna
clade fudit¹⁷ ».

Una classe di proprietari terrieri che si rivolta, con esiti anche militari di rilievo; la sconfitta con Massimiano (285) non pone fine al fenomeno, che giunge sino al V secolo. Il loro nome, in cui si distingue un suffisso -AUD- è fatto risalire a base celtica, ma senza precise indicazioni di senso. Si è fortemente tentati di vedere uno sviluppo analogo a quello dei termini che discendono dal germanico *RAUBA, "bottino", con i suoi composti e derivati che si estendono a "rubare" (si noti che nelle diverse lingue non sempre si ha la colorazione negativa che si ha in italiano: resta un che di guerriero nel "prendere con la forza"); ma anche con le sue estensioni concettuali "vestito tolto al nemico", "vestito", ed anche semplicemente "cosa".

Una analogia di storia semantica tra *RAUBA, di cui conosciamo bene il significato, e BAGA, il cui significato preciso ci sfugge, ci convince che i due etimi proposti dal FEW forse non esauriscono la questione posta da una serie di termini che tanto si assomigliano, ma la cui storia culturale è ancora da definire.

Attraverso alcune testimonianze ed alcuni esempi abbiamo visto come l'intricco di storie che intesse la struttura del lessico è di trama fine; la storia, come la lingua, ha attori definiti, il cui operato può essere anche ricondotto a classi o a categorie generali: ma le categorie generali non per questo ricevono una natura ed una vita loro propria. Così i concetti di maggioritario e minoritario sono talora utili semplificazioni, ma dietro di essi si hanno rapporti ben più complessi: vincitori e vinti sono volta a volta le legioni, i mandriani italici (coi bufali), i pan-nivendoli cittadini (colle forbici), i Goti o i Romani (caduti assieme in una sola cisterna), i Greci che passano una parola come *smilax* o i Latini che decidono che significato attribuirle, i Crociati o gli Arabi o ancora i Bizantini (i quali ultimi impongono il loro ruolo di mediatori e con esso la *d-* alla parola *targuman*: un debole tra due forti può trovare una sua strada), il dimissionario ed intelligente Dino Dini o l'animalesca maggioranza dei suoi colleghi (si noti che, per buona consolazione del grande Dino, i suoi metodi di doma dolce e affettuosa stanno oggi trionfando sui metodi coercitivi), il grecismo (antiromano?) degli Elvezi o la latinità pura, le bande dei Bagaudi o gli eserciti imperiali? Caso per caso le misurazioni vanno riprese, e vanno rigettate le formule riduttive, che possono sembrare utili punti di riferimento, ma si trasformano in *idola tribus*.

Questo accade anche quando le categorie creano a loro volta delle subcategorie. È il caso delle parole che noi classifichiamo come dotte o popolari, le une aderenti alla forma classica, le altre evolute secondo le normali linee di sviluppo. Fin qui il concetto è chiaro. Poi però sopraggiunge la categoria delle parole "semidotte", parzialmente evolute, ma in parte aderenti alla forma antica, come ad esempio nella parola francese *monastère* rispetto a *moutier*. Ma quando ci si pongono le domande di come quando e perché, allora il problema diventa pungente, e non basta pensare che una parola sia sottoposta nel corso del tempo ad un processo di *feedback* che la riallinei con la base originaria; tale procedimento non porterebbe ad una forma intermedia, ma riporterebbe comunque ad una forma antica. Dove ambientare le forme "semidotte", quali ambienti possono averle determinate? Si è spesso osservato che le prime testimonianze di volgare nelle diverse lingue, praticamente senza esclusione, sono forme di mediazione fra tendenze diverse, anche poco compatibili. Così come i fratelli che giurano a Strasburgo devono aver avuto momenti di comunicazione e di riallineamento reciproco all'interno di un ambiente bilingue, così nei monasteri renani i monaci di matrice romanza avranno avuto tendenza a dire *moutier*, e quelli di matrice germanica tendenza a dire qualcosa del tipo *münster*, nel loro parlare avranno trovato in forme del tipo *monastere* una base di comune intendere (ed egualmente in Italia con la forma *monastero* piuttosto che *munistero*) una desiderabile forma media, sufficientemente poco scomoda per tutti.

Piuttosto che parlare per estremi e per categorie assolute da sfumare e incrociare tra di loro, sembra il caso di riosservare la storia linguistica nella sua realtà: un interagire di forze, ciascuna delle quali agisce per quello che è, con la sua dignità e con la sua capacità di incidere, e con la sua disponibilità ad accogliere liberamente quanto altre forze propongono. Forze che agiscono con gli

individui e con i gruppi sociali, rispetto alle quali le strutture linguistiche in evoluzione continua sono forme strutturate ma temporanee, capaci di accelerare o rallentare i processi storici, ma pur sempre agendo come forze seconde rispetto agli equilibri che governano lo sviluppo delle cose.

NOTE

¹ Percorrendo A. ERNOUT, *Les éléments dialectaux du vocabulaire latin*, Paris, 1928, si ha modo di valutare il fenomeno.

² S. BATTAGLIA, *Grande dizionario della lingua italiana*, VI, Torino, 1970, pp. 150-152 e 167.

³ ID., p. 157.

⁴ Procopio di Cesarea, *La guerra gotica*, a c. di E. BARTOLINI, trad. D. COMPARETTI, Milano, 1994, pp. 224-225.

⁵ A. ERNOUT – A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique de la langue latine. Origine des mots*, Paris, 1967, p. 320; si noti che la prima attestazione, in Plauto, *Curculio*, v. 434, è proprio in contesto di compravendita.

⁶ « Lorenzo arcivescovo di Amalfi, di santa e veneranda memoria, versatissimo nelle lettere, sapeva esprimersi in Greco e Latino come se fosse stato padrone di due lingue ». *Patrologia latina* 144, 147-148.

⁷ *Nuovi canti carnascialeschi del Rinascimento*, a c. di C. S. SINGLETON, Modena, 1946, p. 166.

⁸ Cfr. W. VON WARTBURG, *Französisches Etymologisches Wörterbuch*, XXXI, Basel, 1967, p. 182 sottolinea che nel XVI secolo il termine è rimpiazzato sempre più da *interprète*, mentre si mantiene in usi particolari come quello indicato.

⁹ Peire Vidal, *Poesie*, a cura di D'A. S. AVALLE, Milano - Napoli, 1960 (Documenti di Filologia), pp. 219-229.

¹⁰ J. ANDRÉ, *Lexique des termes de botanique en latin*, Paris, 1956, p. 109. Si noti, in merito al cipresso, che Virgilio nelle *Georgiche*, I 20 riferisce l'introduzione del cipresso (pianta non utile che spicca tra le piante e le cose utili nel proemio virgiliano) a Silvano, dio antico e familiare, non appartenente alla serie grecolatina, ma propriamente locale. Per il complesso problema, si veda P. F. DORCEY, *The Cult of Sylvanus. A Study in Roman Folk Religion*, Leiden, 1992.

¹¹ FIRENZE, BN, II. VIII. 120, c. 73r

¹² FEW, II, Leipzig - Berlin, 1940, pp. 484-485 e 333-334 rispettivamente.

¹³ *Etymologiae*, ed. W. M. LINDSAY, Oxford, 1911, XX xvi 5.

¹⁴ « Nell' accampamento degli Elvezi furono trovate delle tavole redatte in caratteri greci, e furono portate a Cesare. In quelle tavole si trovava un elenco, nome per nome, degli uomini in grado di portare le armi che erano usciti dai territori; a parte si trovava il numero dei bambini, dei vecchi e delle donne ».

¹⁵ FEW I, p. 196.

¹⁶ Si veda J. C. SÁNCHEZ LEÓN, *Bagaudas, rebeldes y mártires*, Jaén, 1996. Non interessa qui il significato storico-politico del fenomeno; ne va però sottolineata la dimensione, che attraversa la Gallia quasi intera, per un periodo complesso, nel quale si disegna l'assetto territoriale e politico dell'intera area, con conseguenze molto forti sulla storia linguistica e culturale.

¹⁷ « Bagaudi, o Bacaudi, voce gallica che significa "contadino" o "ladrone". Un loro grande gruppo armato, guidato da Eliano e Amando, ai tempi di Diocleziano cominciò a devastare la Gallia con massacri e rapine, e ad attaccare quasi tutte le città dopo aver devastato i campi; Massimiano inferse loro una grave sconfitta ».

Francoprovenzalismi nei vocabolari piemontesi*

Anna Cornagliotti - Matteo Milani

1. Premessa: le fonti lessicografiche

Il presente contributo nasce dalla constatazione che nei dizionari piemontesi sono registrate numerose voci di area francoprovenzale¹. E la constatazione è scaturita dalla lunga fatica della stesura del *Repertorio Etimologico Piemontese* (REP), che dirigo e compilo con altri collaboratori per incarico della Regione Piemonte e del Centro Studi Piemontesi.

È opportuno in via preliminare citare in modo succinto i dizionari utilizzati per il REP in sequela cronologica:

- 1783 Il *Vocabolario piemontese* (P) del medico Maurizio Pipino, originario di Cuneo, dedicato a Maria Adelaide di Savoia, costituito da quattro parti: 1. *Vocabolario domestico*, termini concernenti la vita quotidiana della casa; 2. *Raccolta de' nomi derivati da dignità, gradi, uffizi, professioni ed arti*, rivolta soprattutto a registrare le voci della burocrazia sabauda; 3. *Raccolta di verbi*, ossia verbi dell'uso comune in piemontese; 4. *Supplemento*, vale a



dire elenco di voci diverse in precedenza non registrate. Per dichiarazione esplicita dell'autore, nel *Vocabolario* sono contenute voci definite «provinciali», cioè non torinesi, benché, come appare negli spogli, esse siano in numero assolutamente esiguo, essendo egemonica la varietà della capitale. Come alcuni dizionari successivi, Pipino adotta uno schema che vede spesso seguire al lemma piemontese il corrispondente latino, italiano e francese.

- 1814 Il *Dictionnaire portatif piémontais-français* (C) del conte Luigi Capello, diplomatico sabaudo, finalizzato a raccogliere in massima parte i lemmi concernenti le arti e i mestieri, di ambito torinese, con glossa in francese. Ne fanno parte, segno dei tempi, molti francesismi acquisiti sotto il dominio napoleonico, benché questi non mancassero neppure nel Pipino per la nota francomania del Piemonte.
- 1815 Il *Disionari piemontèis, italian, latin e français* (Z15) in tre volumi del sacerdote Casimiro Zalli, ripresa spesso pedissequa del *Dictionnaire* del
 1830 Capello, anche nella scelta dei lemmi che appartengono al cetto medio-alto della capitale. Ad essa lo Zalli scrisse una *Gionta al disionari piemontèis, italian, latin e français*.
 L'edizione dello Zalli del 1815 vide un rifacimento apparso nel 1830 (Z30), in due volumi, dovuto ad un amico che, morto l'autore, conoscendo il suo progetto di rimettere le mani all'opera antecedente, lo portò a termine con aggiunta di vocaboli e riordino dei medesimi. Per quanto riguarda l'area di provenienza dei lemmi la seconda edizione privilegiò oltre alla già indicata parlata "dominante" anche quella delle province contermini.
- 1830-
 1833 Il *Vocabolario piemontese-italiano* (P30) in tre volumi del sacerdote e professore Michele Ponza di Cavour, seguito da teorie grammaticali. Poiché il Ponza criticava i principi seguiti dallo Zalli, il suo risulta essere unicamente piemontese-italiano e con dichiarati intenti didattici. Infatti alla prima edizione altre seguirono fino alla sesta del 1860.
- 1859 Il *Gran dizionario piemontese italiano* (DSA) del conte Vittorio Di Sant'Albino, in cui si persegue lo stesso intento didattico del Ponza, con la differenza che mentre il Ponza si rivolgeva a un pubblico ideale di allievi, il Di Sant'Albino guardava a un pubblico più vasto, costituito anche da commercianti e bottegai, con lo scopo di insegnare loro la «Lingua nostra», cioè l'italiano, o meglio il toscano. Il piemontese utilizzato sarà ancora una volta la parlata torinese. Notevolmente ampliato rispetto all'opera del Ponza grazie alle numerose locuzioni verbali e proverbiali immesse nel lemmario, il *Gran dizionario* si presenta come il più completo edito fino a quella data, sebbene gran parte non sia che italiano artificialmente convertito al piemontese, senza che esista un'adeguata corrispondenza nell'uso quotidiano.

- 1891 Il *Vocabolario piemontese-italiano* (G) dell'ingegnere Giuseppe Gavuzzi. Più aperto alle parlate piemontesi non torinesi, conserva il carattere didattico del Ponza ed è completato da *Cenni di grammatica piemontese*. Lo scopo dell'autore è di non riferirsi unicamente alla varietà torinese, atteggiamento che egli critica così come critica il Di Sant'Albino per aver introdotto troppi italianismi, ma anche alle parlate al di fuori dell'influenza della capitale, considerando in fondo nocivo il parlare della corte cui il ceto borghese si rifaceva.
- 1927 Il *Dizionario etimologico del dialetto piemontese* (L) di Attilio Levi; sebbene diverso per scopi compilativi e per entità dei lemmi, Levi si dimostra abbastanza innovativo nell'accogliere voci non prettamente piemontesi, come quelle canavesane.
- 1982 Il *Vocabolario piemontese-italiano* (BR) di Camillo Brero, sempre di ambito torinese, ma accresciuto di neologismi.
- 1996 *Ël neuw Gribàud, dissionari piemontèis* (GR) di Giuseppe Gribaudo, giunto appunto nel 1996 alla sua terza edizione. Gribaudo depura il dizionario suo, come del resto già Brero, dalle voci considerate obsolete e aggiunge neologismi e voci gergali; vi si incontra inoltre un'abbondante terminologia botanica e faunistica proveniente da area ovviamente non legata alla città di Torino.

A latere dei dizionari citati, se ne devono aggiungere due altri, l'uno notevole per la sua antichità, l'altro egualmente per la data e soprattutto per la struttura:

- 1564 Il *Prontuarium* (V) di Michele Vopisco, gesuita napoletano insegnante di retorica al Collegio di Mondovì: l'opera, che è destinata alla conoscenza del termine latino corrispondente a quello volgare usato dagli studenti monregalesi, è di modesta estensione, ma tuttavia preziosissima per il tentativo che ha pochi esempi coevi nella penisola. Nel caso di voci non piemontesi l'utilità del *Prontuarium* risalta per l'occitano.
- ante 1796 Il *Disiunari Piemontèis* (B) del medico astigiano Nicolao Gioacchino Brovardi, contemporaneo e probabilmente rivale di Maurizio Pipino. L'opera, assai corposa, consta di dieci grandi quaderni manoscritti, di trecento pagine ciascuno, conservati inediti presso l'Accademia delle Scienze di Torino. Si potrebbe definire un Di Sant'Albino *ante litteram*, nel senso che piega il piemontese allo sforzo di adeguamento lessicale all'italiano. Quindi se il suo dizionario è ricchissimo grazie agli italianismi, resta comunque molto prezioso perché, essendo il *Vocabolario* del Pipino selettivo, è il più completo in assoluto prima del *Gran dizionario* del Di Sant'Albino. Incompiuto data la presenza di molte schede di definizione, probabilmente a causa della morte del suo ideatore avvenuta nel 1796, è certamente frutto di un lavoro *d'équipe* che necessitava a quella data di

una rigorosa, attenta e lunga revisione. Il valore dell'opera fu riconosciuto fin dal primo Ottocento: ad essa attinsero ampiamente sia lo Zalli che il Ponza per i rispettivi *Disionari piemontèis, italian, latin e français* e *Vocabolario piemontese-italiano*.

2. Classificazione

Per le voci dell'uso contemporaneo, specie se tecnicismi, può risultare sufficientemente agevole individuare fenomeni di prestito linguistico e chiarire le relative dinamiche di origine e diffusione; diversamente, lo stesso processo risulta complesso, se non intricato, per i termini introdotti in idiomi differenti in tempi a noi distanti e solitamente riconducibili ad ambiti d'uso popolare: anche laddove si giunga a una sicura definizione dell'etimologia e della trafila fonomorfologica e semantica della singola parola, resta talvolta arduo mettere in luce le direzioni della sua diffusione in aree geografiche diverse, ma limitrofe.

Nel caso specifico, per alcune forme attestate dai dizionari piemontesi non si può andare oltre il riferimento, inevitabilmente generico, all'area galloromanza quale alveo del vocabolo, senza poter distinguere con sicurezza se il prestito provenga direttamente dal francese, dall'occitano o dal francoprovenzale.

Una certa restrizione geografica può al contrario essere ravvisata per le voci assenti in francese, ma parimenti riscontrate per i tre idiomi confinanti dell'occitano, del francoprovenzale e, in posizione probabilmente di "lingua ricevente", del piemontese; per talune di esse del resto non si può escludere un uso comune all'intero arco alpino, che supera i processi di donazione e di ricezione linguistica a favore di una parallela diffusione lessicale strettamente legata agli usi, ai costumi, alle attività, alla flora e alla fauna dell'ambiente di montagna.

Diversamente, alcuni vocaboli paiono essere entrati nell'uso piemontese ed essere stati conseguentemente registrati nei relativi dizionari quali prestiti diretti dal francoprovenzale, senza escludere casi opposti di voci piemontesi filtrate poi negli idiomi francoprovenzali o galloromanzi in genere.

Inevitabile che in questa sede si proceda ad una selezione, basata su quattro tipologie di diffusione geografica:

1. Area galloromanza,
2. Area galloromanza ristretta,
3. Francoprovenzalismi in piemontese,
4. Piemontesismi in francoprovenzale (Valle d'Aosta).

3. Esempificazione

3.1. Area galloromanza

Un generico riferimento all'area galloromanza deve essere proposto per alcuni sostantivi e aggettivi volti a caratterizzare, invero negativamente, le persone, a partire da **manan** [manán] m. 'tanghero, zoticone', citato in P30, di remota origine francese, a sua volta dal participio presente del verbo *manoir* 'abitare' (< lat. MANĒRE). Attraverso sensibili mutamenti di significato, la voce passò a designare in francese 'chi abita', poi 'chi possiede', cioè 'ricco' (FEW, VI, 185 e n. 71); ma *manant* indicava anche 'chi abita nel contado' vale a dire 'contadino, uomo rustico, uomo grossolano', con un'evoluzione semantica analoga a quella dell'italiano *villano*. Da notare che lo stesso esito compare nel francoprovenzale *manan* 'tanghero, zoticone', per il quale si veda CD s.v., e forse proprio il tramite francoprovenzale potrebbe aver favorito la diffusione del termine francese al di qua delle Alpi.

Dalla base espressiva PAT(T)- 'colpo' derivano i composti **patamòl/-la** [pata-mól/-la] m. e f. 'persona fiacca', attestati in B s.g. [= *sine glossa*] e C, e legati a **pata** [páta] f. 'cencio' (in C 'benda'). Evidente l'analogia morfologica e semantica con il francoprovenzale *pâtã molliã* 'persona fiacca, senza energia', citato in CD s.v. *pâtã*. Si noti che *pata* 'cencio' è attestato ai pp. 121 (Rhêmes-Saint-Georges), 122 (Saint-Marcel) e 140 (Rochemolles) in AIS, 950, perciò in area valdostana e occitana. Su altro versante, per il piemontese si tenga presente che dalla medesima voce *pata* si sono sviluppati due derivati, *patarass* / *patarel*, con il significato di 'fiocco di neve', accostabile in questo caso a quello di una serie di voci ben diffuse nelle varietà italiane che presentano la stessa evoluzione semantica a partire da 'straccio'. Così anche nell'ALLY, 800 e in FEW, XVI, 609 sono registrati *pât* 'fiocchi di neve' con il medesimo trapasso semantico, il quale tuttavia, essendo presente in aree così distanti, sembra procedere da un ovvio e diffuso processo di trasposizione.

Interessante anche il caso di **pataflo/pato-/patoflon** [patáflu/patu-/patufún] m. 'persona malfatta' (P) o 'uomo obeso' (C), ma s.v. **patafia** [patáfya] f. anche 'boccaccia' (B s.g.), dalla stessa base onomatopeica PAT(T)-. Similmente al piemontese, risulta attestato nell'omofono francoprovenzale con il significato di 'persona rozza, poco di buono', registrato in CD s.v.; nello stesso solco semantico saranno da collocare l'italiano *patanflan-a* 'persona grassa e di modi grossolani' e il milanese e parmense *patanflon*, di eguale significato, che dimostrano, anche per i derivati, la concentrata attestazione della voce nella pianura padana.

Con **polisson** [polisón] m. 'farabutto, poco di buono', presente sia in DSA che in CV, 1347, siamo nuovamente di fronte a un francesismo, *polisson* (cfr. FEW, IX, 127b), in origine 'pezzente, vagabondo', poi 'bimbo irrequieto', a sua volta da collegarsi all'etimo remoto latino POLĪRE 'pulire', da cui proviene anche il francese *polisse* nell'accezione gergale di 'furto'. Manca in AIS e in ALLy.

Larga diffusione, tra i nomi di oggetti, per **banastra** [banástra] f. 'grosso cesto in vimini?', ma al pl., con trapasso semantico metonimico, 'masserizie, arnesi vecchi; oggetti inutili', come attestato in B. Forse in piemontese giunto dal fr. antico *banastre* 'cesto in vimini', con etimo remoto nella voce prelatina BENNA 'carro'. La vastissima area di estensione della voce – settore iberico (con catalano e spagnolo *banasta*), italoromanzo (Liguria, Lombardia, Emilia), galloromanzo fino in Bretagna, oltre che in regioni di parlata occitana e francoprovenzale –, potrebbe far pensare a un termine accolto in piemontese da regioni transalpine; a sostegno di tale ipotesi, cfr. l'occitano *banasta/banastro* e, soprattutto, il francoprovenzale valdostano *banastre* 'cose di scarso valore', che condivide con il piemontese anche l'uscita con *str* + vocale (con *r* improbabile residuo di KÁNASTRON, piuttosto di origine metatetica da *-aster* – come vorrebbe DEDI –, o con immissione di *-r-* come in it. *finestra*, *ginestra*, ecc.; cfr. DEI s.v. *banasto*; FEW, I, 328). In FEW, I, 329, n. 25 (e cfr. anche FEW, XXI, 1, 236) si considera la voce piemontese un francoprovenzalismo, ma gli atlanti linguistici offrono riscontro più ampio per l'area galloromanza (e italiana): cfr. ALF, 1529 'tino', p. 869 (Saint Firmin, Hautes-Alpes), 1792 'cesto', di area occitanica e oltre; AIS, VIII, 1492 'cestone', pp. 159 (Isola Sant'Antonio, AL), 169 (Gavi Ligure, AL), 179 (Rovegno, GE), 189 (Borghetto di Vana, SP), 249 (Bagotino, BS); AIS, VI, 1232 Cp 'casse da soma per il letame', pp. 160 (Pontechianale, CN), 179 (Rovegno, GE), 189 (Borghetto di Vana, SP); AIS, VI, 1233 Cp 'bisacce per trasportare la terra nel campo', p. 140 (Rochemolles, occit.); ALI, v. 4444 'bisaccia' per portare la soma sull'asino o mulo, pp. 46 (Ruà di Prigelato), 62 (Bertines di Castelfino), 72 (Villar Acceglio) 'sacchi per il letame', 55 (Serre d'Angrogna) 'cestone': tutti punti occitani; sempre ALI, a Cortemilia (Langhe) la foto n. 4868 riporta in didascalia *banastre* 'corbe a base quadrata'; ancora ALI, v. 6131 'corba', pp. 86 *manastre* (Borzonasca, GE), 421 *manastra* (Nonantola, MO), probabilmente da un incrocio *banastra* + *mano*, 'cestone con manici' per la vendemmia.

I nomi di animali e di piante offrono esempi di indubbio interesse. Per i primi si citeranno innanzitutto **përnis** [përniz] f. 'pernice', voce lemmatizzata in B (e per il francoprovenzale in CV, 1302), e i suoi derivati *përnigon-a*, *përnicon-a*, *përgnicon-a* con il significato di 'pernicone, sorta di susina, albero e frutto' (cfr. AIS, III, 510, e soprattutto AIS, VII, 1279), presenti in C, entrambi dal latino PERDĪCEM 'pernice' con influsso di COTURNĪCEM 'coturnice'. L'accostamento semantico tra la sfera vegetale e quella animale è da ricondursi probabilmente al colore rosso scuro che caratterizza tanto il frutto quanto il piumaggio dell'uccello. Il lemma, in questa accezione, è diffuso in vaste parti della Francia che esulano anche dall'area occitana e francoprovenzale. Al medesimo volatile si deve del resto far risalire il verbo **përnisé** [përnizə] intr. 'stagionare; attendere; tremare di freddo' in C, 'battere la diana' in P30 e B s.g.: per il significato particolare di 'tremare di freddo' si veda il commento di DEDI s.v. *përnisé*, che accoglie la spiegazione di Levi, il quale a sua volta collega tale accezione semantica alla locuzione *pijé la përnis*, che, parallelamente a *pijé le grive*, vale 'soffrire il freddo'; cfr. ALF, 1002; ALL, 516*; AIS, III, 510.

Anche l'ornitonimo **pia** [pía] f. 'gazza', dal latino PĪCAM 'gazza', ha conosciuto un'estensione semantica basata sul colore del piumaggio del volatile, sino al significato di 'cavallo pezzato bianco e nero'; per il francoprovenzale si rimanda a *pia* di CV, 1317; inoltre, cfr. FEW, VIII, 421b; ALL, 517.

Per i fitonimi, si citi almeno **malèzzo**, **marèzzo** e **mlezzo-** [malázu/mar-/mlá-] m. 'larice', in B s.g. e in Z15, anch'esso di etimologia incerta: il REW, 5841a e il DEI s.v. *melese* suppongono un incrocio fra LARIX e MEL che avrebbe prodotto la forma *MELIX, -ĪCIS. Per il FEW invece bisogna rifarsi ad una base prelatina *MEL- 'larice', da cui il francese *mélèze* e le parallele forme alpine. Come intuibile la voce è particolarmente diffusa in area francoprovenzale, nella forma *měléžǎ* (cfr. CD s.v.), nonché in quella occitanica; cfr. ALF, 1850, in tutta l'area centro e sud orientale; AIS, III, 570, pp. 143 (Ala di Stura), 144 (Corio) e relativa nota. Cfr. anche *měléžě* in DE VINCENZ 1974: 67.

Al mondo vegetale riconduce indirettamente **bigion** [bigúŋ] m. 'impiastro' (G, L), dal preromanzo *BEIŌNE 'resina': la voce, diffusa in modo capillare nell'area galloromanza, compare nel francese antico *bijon* 'pece liquida', nell'occitano *bijoun* 'resina' (per il quale cfr. MISTRAL s.v.), nel francoprovenzale *bedzón* (citato in FEW s.v. *BEJONE) e nel francoprovenzale della Valle d'Aosta *bedzon* 'resina del pino argenteo' (citato in CV s.v. e LEI, V, 835). Cfr. ALF, 1693, pp. 869, 891, 892, 898, 924, 942, 982; AIS, III, 568, p. 133 (Vico Canavese).

3.2. Area galloromanza ristretta

Appartengono a un'Area galloromanza ristretta taluni zoonimi e fitonimi:

alabèrna/-rabron/erabron [alabérna/-rabrúŋ/erabrúŋ] f. 'salamandra', attestato in B, dovuto ad alterazione del latino SALAMANDRAM 'salamandra', di origine greca. La forma piemontese, in questa veste fonetica, potrebbe provenire dalle valli francoprovenzali, come supportato in primo luogo dall'esito lionese *albranda* segnalato in ALLy, 561, oppure dalle valli occitane transalpine (cfr. ALF, 1706); in Piemonte è attestato in località di parlata occitana ai punti 170, 181, 182 come *labreno* (AIS, III, 456; FEW, XI, 85-87);

dergna/-nia [dèrña/-nia] f. '(ornit.) pica, gazza' in C, 'falcinello, averla' in Z15, presente in CV, 90 come *dergna*, *derna* e 456 *dargna* 'pica'. La denominazione trae origine dal latino volgare *DARNEA, proveniente dal germanico *DARN 'stupito, allocchito'. Dalla stessa radice sono derivati i paralleli francoprovenzali *dergno*, *derna*, *derne* 'gazza' (per i quali cfr. FEW, III, 16; REW, 2478; PUITSPÉLU 1970: 123), e numerose forme occitane mediterranee; cfr. ALFSuppl., 855 (Nyons, Drôme), ALL, 518 'pica greca' in zona meridionale e centrale del lionese;

ampula [ampúla] f. 'lampone, *Vaccinium myrtilla* L.' segnalato in FEW, XXI, 93 e LEI, II, 919, per il quale cfr. AIS, III, 611 *ampouia*, p. 121 (Rhêmes-Saint-

Georges, TO > AO) e ALF *ampo* ‘lampone’, pp. 985, 986, 987 (Valle d’Aosta e Savoie); **ambrune** corrispondente ad *ambrenno* ‘tanaceto volgare’ citato in CV e CD, per il quale cfr. AIS, III, 613 *ambrüne* ‘mirtilli’, pp. 142 (Bruzolo, TO), 153 (Giaveno, TO), 182 (Limone Piemonte, CN). Concordiamo con il complesso commento del LEI, che scrive che «l’Italia è per eccellenza territorio di *AMP [base preromana] con le sue varie determinazioni», ma gli esiti liguri e piemontesi sono strettamente connesse sia con le forme occitane che con quelle franco-provenzali. Si veda anche DE VINCENZ 1974: 68 che registra *ābrūnĕ*.

Si aggiunga ancora **ravanele** [ravanĕle] f. ‘varicella’ in B, ma anche ‘(bot.) senapa dei campi, *Sinapis arvensis* L.’ in Z30 e ‘(bot.) rafanistro, *Raphanus raphanistrum* L.’ in G, accanto ai suoi derivati **ravanastre** [ravanástre] f. ‘(bot.) bunia-de, cascèllore, *Bunias erucago* L.’ in Z15, **ravanet** [ravanĕt] m. ‘(bot.) ravanello, rafano, *Raphanus sativus* L.’ in B e Z15 e ‘(bot.) raponzolo, coda di volpe, *Phiteuma talleri* Allioni’ in G e **ravanin** [ravanin] m. ‘ravanello’ in Z15, ma anche ‘(ornit.) cardellino, *Carduelis c. carduelis* L.’ in G. Incerta l’etimologia: mentre nel REW, 7050 si ipotizza una derivazione dal latino tardo *RAPHANĒLLA / *RAPANĒLLA ‘rafano selvatico’, in FEW, X, 64 si ritiene che l’etimo di *ravanele* sia il lat. RĀPHANUM ‘rafano’ + ĒLLĀE (si veda anche FLECHIA 1876: 373). Il particolare significato di ‘varicella, morbillo’ sarà evidentemente da accostare all’italiano *ravanello* nel senso di ‘bitorzolo’, al francoprovenzale *ravanella* ‘varicella’, all’occitano *rabanello* ‘piccola tigna dei bambini’ e al limosino *rabanela* ‘crosta da latte’; tale accezione è probabilmente dovuta all’analogia degli esantemi con i ravanelli per la forma e per il colore. Da notare infine in AIS, IV, 691, p. 135 (Pianapettinengo) ‘rosolia’.

3.3. Francoprovenzalismi in piemontese

Per altre voci si può ragionevolmente ipotizzare un processo di prestito linguistico dal francoprovenzale (“lingua fonte”) al piemontese (“lingua ricevente”).

Significativamente numerosi i veri e propri francoprovenzalismi tra gli ornitoniimi, a partire da **arbĕn-a** [arbĕŋa] f. ‘pernice bianca’, citata in C; la voce si presta a differenti ipotesi etimologiche: secondo BOLELLI 1941: 137, sarebbe legata al celtico latinizzato ARBENAM ‘pernice bianca’, ma forse non è da escludere una derivazione diretta dall’aggettivo latino ALBĪNAM ‘albina, bianchissima’, supponendo una forma intermedia *ALBĪNAM, data la quasi generalizzata assenza nel piemontese del passaggio Ī > ĕ di fronte a nasale; d’altra parte, Levi suppone un ALBANAM, derivato dal lat. ALBAMz ‘bianca’, ma senza ragione, così come non è accettabile la proposta di BERTOLDI 1935: 180-88 di una base prelatina iberica *ALBENAM ‘uccello delle vette alpine’. La matrice francoprovenzale, che trova parziale riscontro in *arbegne* citato in CV, 90, viene confermata da FEW, XXIV, 300a e da LEI, I, 1493, cui aggiungere AIS, III, pp. 131 (Noasca), 133 (Vico Canavese), 143 (Ala di Stura).

Analogamente, **arpan** [arpán] m. ‘passero di montagna’ in C, ‘fringuello alpino’ in L, è voce di origine francoprovenzale, attestata da DSA per il Moncenisio, derivata da ALPĀNUM ‘che vive sulle Alpi’.

Ancora, **lerda** [lérda] f. ‘cinciallegra’ (G s.v. **lard** m. ‘lardo; botta’), dal. lat. LARĪDUM ‘lardo’ attraverso la forma LĀRDUM; il significato di *lardé* ‘picchiare’ e di *lard* ‘botta’ dipende dal valore semantico del verbo, non solo ‘lardellare’, ma anche ‘riempire’, in questo caso di botte. L’ornitologo, che trova una chiara corrispondenza nel francoprovenzale *lârderă* in CD di identico significato, si lega alla cinciallegra sia a causa del suo grido lacerante e fastidioso che colpisce le orecchie, sia per la sua abitudine di crivellare a colpi di becco la corteccia degli alberi per farne uscire gli insetti; cfr. ALL, 508 (vasta area meridionale), ALF, 844 (Savoie, Isère, Ardèche, Drôme, ecc.). Il Gavuzzi attribuisce alla voce origine francoprovenzale.

Infine, il termine **òja** [òya] f. ‘averla maggiore’ registrato in BR è penetrato in piemontese dal francoprovenzale, probabilmente per via vocabolaristica; il suo etimo riconduce probabilmente ad AQUILA. La voce, in forme sostanzialmente analoghe, è ampiamente attestata in area francoprovenzale piemontese e valdostana, per la quale cfr. ALI, v. 4861 (di cui si adotta la grafia): *òji* (Valprato Soana, TO), *uul’e* (Valpelline, AO), *òl’a* (Leverogne d’Arvier, AO), *ul’e* (Cogne, AO), *ol’o* (Valtournenche, AO), *ul’a* (Ayas), *ul’a* (Fénis) e *al’a* (nel resto della Valle d’Aosta, compreso il capoluogo); per ulteriori riscontri francoprovenzali d’Oltralpe (Hérémence in Val d’Hérens, nel Vallese francoprovenzale, al confine con la Vallée) cfr. REWS, 582; cfr. anche GPSR, s.v. *aigle*.

Tra i fitonimi, da menzionare **tumel** [tümél] m. ‘(bot.) sorbo degli uccellatori, *Sorbus Aucuparia* L.’, segnalato in G e derivato dal latino volgare *TEMELLUM ‘sorbo’. Il termine, che designa una pianta con numerosi fiori bianchi molto ricercati dagli uccelli, presenta ampia diffusione nell’Italia settentrionale, fino al Veneto (cfr. AIS, III, 587, pp. 101, 107, 131, 132, 133 (Giaveno), 143, 144 e l’isolato Lanslebourg in ALF, 1713); per l’area francoprovenzale, FEW, XIII, I, 166b lo registra a Noasca, Ronco, Bruzolo, e ALI, v. 4853 conduce egualmente a Meana (Susa), Ayas, Locana (TO), Rueglio (TO); e si aggiunga il microtoponimo Thumel della Val di Rhêmes; l’estensione all’intera area alpina si riscontra con radice *tim-*; cfr. anche FEW, XXI, 1, 68-69; SERRA 1927-1928: 455; COLLA 1837: 88.

Si pensi inoltre ad **asiola/aiso/-sìgo/-sìvo/-cido/-arsivo/-gìdo/-sìvo/anzulia** [azýula/áyzu/-zýv/-zýv/-cídu-/arzýv/-gídu/-zýv/-anz] f. ‘bietola’ in C, ‘acetosa; acetosella, *Rumex acetosa* L.; *Oxalis acetosella* L.’ in Z30, con numerose varianti fonetiche ad indicare una serie di piante della famiglia delle Romici, che include più di cento specie. L’etimo che sta alla base di tutte le denominazioni è l’aggettivo latino (HĒRBAM) ACIDŪLAM ‘alquanto acida’, passato poi ad indicare in modo specifico l’*acetosella*. Per le diverse attestazioni lessicografiche si rinvia qui alla ripartizione effettuata in LEI, I, 428-32, che si basa sulla supposizione di tre varianti in latino volgare: ACĪDULAM, ACĪDULAM e

*ACITULAM (quest'ultima con influsso di ACĒTUM 'aceto'); l'ultima variante *anzulia*, presente in GR, è da collegarsi al francoprovenzale *anzyle*, attestato nell'AIS, 627, al punto 153 (Giaveno, TO); cfr. anche ALLIONI: 2041; PFISTER 1979.

Con **darmagion** [darmaǵúŋ] f. '(bot.) brunella', attestata in G, siamo di fronte a un chiaro adattamento della voce francoprovenzale *dáme zóně* (DE VINCENZ 1974: 69 e FEW III, 10, 11) parallelo al francese *dames jaunes* 'giunchiglie' con influsso nel piemontese di *darmagi* / *darmage* (da DAMNATICUM). Da notare che nello stesso francoprovenzale è attestata una coniazione simile per le giunchiglie: si tratta di *dáme blāsě* (DE VINCENZ 1974: 69).

Assai probabilmente prestito dal francoprovenzale dell'Alta Savoia *darse* 'ortica' (cfr. CD, s.v. *darse*) il piemontese **darsie** [dársie] f. '(bot.) garofanata, ambretta selvatica' ricordato in G, per il quale si confronti ALI, v. 4159 *garsa* 'ortica' per Locana (francoprovenzale). Come pure a una derivazione dal francoprovenzale fa pensare **vërchegnon/-einon** [vərkeñúŋ] m. '(bot.) spinacio fragifero, *Chenopodium bonus Henricus* L.' segnalato in L, dall'analogo *vercouino* 'spinacio selvatico' citato in CV, 1820 e FEW, XXI, 1, 123.

3.4. Piemontesismi in francoprovenzale (Valle d'Aosta)

Un percorso inverso, dal piemontese al francoprovenzale, può essere ipotizzato per i seguenti termini.

Riferito a persone, **maròca** [maróka] f. 'sgualdrina' in Z15, 'parte peggiore di una cosa' in Z30; il DEI cita *marocca*, attestato anche in CV, 1663 con il significato di 'mauvaise marchandise'. L'etimo viene da Levi ricondotto a base celtica, da cui deriverebbe anche il piem. *marèla* 'matassa', pensando forse a MARR- 'pietra', come suggerisce anche il DEI (cfr. inoltre FEW, VI, I); ma se pensiamo al significato della base prelatina 'pietra, ciottolo, oggetto infimo' pare che l'accostamento al tipo *marèla* 'matassa' non sia opportuno.

Nella sfera semantica degli oggetti, il verbo **brochètté** [brukətɛ́] tr. 'mettere i chiodi agli scarponi o agli zoccoli; il formarsi delle gemme sui rami' secondo DSA, con l'espressione *batter le broquette* 'battere i denti' segnalata in CV, 277 (s.v. **bròca** [bróka] f. 'chiodino' e in B e P 'bersaglio'), diffusissima nell'Italia settentrionale; la base è il prelatino *BROK(K)- 'ciò che spunta o punge; dente sporgente' (LEI, VII, 595-643).

Tra i fitonimi ricordiamo **erbion** [ərbyúŋ] 'piselli', dal latino ERVILLÆ, morfologicamente e semanticamente analogo al francoprovenzale *arveilla* citato in CV (cfr. AIS, VII, 1376, dove risulta esteso fino all'Emilia e alla Toscana, oltre che nella pianura padana; per la Valle d'Aosta ci interessa la forma del p. 123 (Brusson), possibile risalita dalla pianura alla montagna); cfr. anche COLLA 1837: 772, ove si attesta la voce per Casale, Lanche, Asti, Biella, Lomellina e Novara.

La **biarava** [byaráva] f. 'barbabetola, bietola rapa', deriva dal lat. BĒTAM 'bietola' + RĀPAM 'rapa', come chiarito in DEDI s.v. *biedaràva* e soprattutto in LEI, V, 1347-1348; e si vedano forme dialettali diffuse in regioni in prevalenza settentrionali giunte probabilmente a generare il valdostano *bearava* e *biadarava* che, almeno nella prima forma, condivide con il piemontese la lenizione sino al grado zero della dentale intervocalica; cfr. AIS, VII, 1362 con attestazioni sparse in Piemonte e Liguria. Già in LEI (n. 51), cui si rinvia per la ricca bibliografia sulla voce, si presuppone la penetrazione del prodotto dall'Italia alla Francia, fatto che rende assai probabile l'ingresso nel francoprovenzale dalla regione contermina. Si confronti pure COLLA 1837: 193 e 197.

Altri due fitonimi lasciano pensare a una matrice piemontese: **lovaton/-cion** [luvatún/-cúŋ] m. 'id.; torsolo della pannocchia', per il quale cfr. AIS, III, 1465, pp. 146 (Montanaro, TO), 156 (Castelnuovo d'Asti, AL); e si veda anche **lova** f. 'pannocchia', per la quale cfr. AIS, III, 1464 con attestazioni plurime nell'area di confine tra Piemonte e Lombardia; dal lat. *LÖBAM 'guscio, baccello' di origine greca; cfr. lombardo, bergamasco, milanese *löva*; *lovaton* è documentato anche per il francoprovenzale, segnalato in FEW, s.v. (e cfr. anche CV, *lovaton* 'spiga di mais'). E **martinsech** [martiŋsɛk] m. 'qualità di pera tardiva' segnalato in DSA e per il francoprovenzale in CV, 1066.

N O T E

* I paragrafi 1 e 2 sono di Anna Cornagliotti, il paragrafo 3 di Matteo Milani.

¹ Per un primo sondaggio in questa direzione si veda l'articolo di S.FAVRE, *Le francoprovençal valdôtain et l'influence du piémontais*, in: *XIV e XV rëscontr antèrnassional dë studi an sla lenga e la literatura piemontèisa*, La Sloira, Ivrea 2002, che dedica la sua attenzione ai tratti lessicali distintivi tra Alta e Bassa e Valle e morfo-sintattici.

² Il significato secondario di 'mestruo', assente nel LEI s.v. *benna*, non risulta testimoniato dai lessici presi in considerazione.

BIBLIOGRAFIA DEI TESTI CITATI

- AIS *Sprach- und Sachatlas Italiens und der Südschweiz*, von K. JABERG und J. JUD, 8 voll., Zofingen, Ringier & Co., 1928-1940.
- ALF *Atlas Linguistique de la France*, par J. GILLIÉRON et E. EDMONT, 2 voll., Paris, Champion, 1902-1912.
- ALF Suppl. *Atlas Linguistique de la France : suppléments*, par J. GILLIÉRON et E. EDMONT, Paris, Champion, 1920.
- ALI Istituto dell'Atlante Linguistico Italiano, Centro di ricerca dell'Università degli Studi di Torino, *Atlante Linguistico Italiano*, opera promossa dalla Società Filologica Friulana G.I. Ascoli, diretta da M.G. Bartoli et al., I-..., Roma, Istituto poligrafico e Zecca dello Stato, Libreria dello Stato, 1995-...
- ALL / ALLy *Atlas linguistique et ethnographique du Lyonnais*, par P. GARDETTE, I-..., Lyon, Institut de linguistique romane des Facultés catholiques, Paris, Centre national de la recherche scientifique, 1950-...
- DEDI CORTELAZZO M., MARCATO, C., *Dizionario etimologico dei dialetti italiani*, Torino, UTET, 1992.
- DEI BATTISTI C., ALESSIO, G., *Dizionario etimologico italiano*, 5 voll., Firenze, Barbera, 1950-1957.
- DELI CORTELAZZO M., ZOLLI, P., *Dizionario etimologico della lingua italiana*, Bologna, Zanichelli, 1999.
- FEW VON WARTBURG, W., *Französisches Etymologisches Wörterbuch*, I-XXV, Bonn – Berlin – Leipzig – Basel, Klopp – Teubner – Zbinden, Helbing & Lichtenhan, 1928-2000.
- GPSR *Glossaire des patois de la Suisse romande*, rédigé par L. GAUCHAT, J. JEANJAQUET, E. TAPPOLET avec la collaboration de E. MURET, 6 voll., Neuchâtel-Paris, Attinger, 1924-...
- LEI *Lessico Etimologico Italiano*, edito per incarico della Commissione per la filologia romanza da Max Pfister, I-..., Wiesbaden, L. Reichert, 1984-...
- REW MEYER-LÜBKE, W., *Romanisches etymologisches Wörterbuch*, Winter, Heidelberg, 1935.
- REWS FARÈ, P. A., *Postille italiane al REW di W. Meyer-Lübke comprendenti le «Postille italiane e ladine» di Carlo Salvioni*, Milano, Istituto Lombardo di Scienze e Lettere, 1972.
- ALLIONI ALLIONI, C., *Flora pedemontana*, Firenze, Olschki, 2003 (rist. anast. di Torino, Brioli, 1785).
- B BROVARDI, N.G., *Disiunari Piemontèis*, 10 voll., manoscritto presso la Biblioteca dell'Accademia delle Scienze di Torino.
- BERTOLDI 1936 BERTOLDI, V., *Problemi di etimologia*, in « Zeitschrift für romanische Philologie », LVI, 1936, pp. 179-88.
- BOLELLI 1941 BOLELLI, T., *Le voci di origine gallica del REW di W. Meyer-Lübke*, in « L'Italia Dialettale », XVII, 1941, pp. 133-94.

- BR BRERO, C., *Vocabolario piemontese italiano*, Torino, Editrice Piemonte in Bancarella, 1982.
- C CAPELLO, C., *Dictionnaire portatif piémontais-français*, 2 voll., Torino, De l'Imprimerie de Vincent Bianco, 1814.
- CD *Dictionnaire Savoyard*, publié sous les auspices de la Société Florimontane par A. CONSTANTIN et J. DESORMAUX, Genève, Slatkine Reprints, 1977.
- COLLA 1837 COLLA, A., *Herbarium pedemontanum juxta methodum naturalem dispositum*, Augusta Taurinorum, Ex typis regiis, 1837.
- CV CHENAL, A., VAUTHERIN, R., *Nouveau Dictionnaire de patois valdôtain*, Quart (AO), Musumeci éditeur, 1997.
- DE VINCENZ 1974 DE VINCENZ, A., *Disparition et Survivances du Franco-Provençal*, Tübingen, Niermeyer, 1974.
- DSA DI SANT'ALBINO, *Gran dizionario piemontese italiano*, Torino, UTET, 1859; rist. anast. con introduzione a c. di G. GASCA QUEIRAZZA, Savigliano (CN), L'Artistica di Savigliano, 1993.
- FLECHIA 1876 FLECHIA, G., *Postille etimologiche*, in « Archivio Glottologico Italiano », II, 1876, pp. 1-58, 313-83.
- G GAVUZZI, G., *Vocabolario piemontese-italiano*, Torino-Roma, Roux, 1891; rist. Torino, Tip. Fratelli Canonica, 1896.
- GR GRIBAUDO, G., *Ël neuw Gribàud, dissionari piemontèis*, Torino, Piazza, 1996.
- L LEVI, A., *Dizionario etimologico del dialetto piemontese*, Torino, Paravia, 1927.
- MISTRAL MISTRAL, F., *Lou Tresor dóu Felibrige*, La Calade, Edisud, 1966 (rist. anast. di Aix-en-Provence, s.e., s.d.)
- P PIPINO, M., *Vocabolario piemontese. Vocabolario domestico. Raccolta de' nomi derivati da dignità, gradi, uffizi, professioni ed arti. Raccolta di verbi. Supplemento*, Torino, Stamperia Reale, 1783.
- P 30 PONZA, M., *Vocabolario piemontese-italiano*, 3 voll., Torino, Stamperia Reale, 1830-1833.
- PFISTER 1979 PFISTER, M., *Bezeichnungen von «Sauerampfer» (Rumex acetosa L.) und «Sauerkee» (Oxalis acetosella L.) im Italienischen*, in « Festschrift Kurt Baldinger zum 60. Geburtstag », a c. di M. HÖFLER, H. VERNAY e L. WOLF, Tübingen, Niemeyer, pp. 478-502.
- PUITSPELU 1970 DU PUISSPELU, N., *Dictionnaire étimologique du Patois Lyonnais*, Genève, Slatkine Reprints, 1970.
- SERRA 1927-1928 SERRA, G. D., *Ceneri e faville*, in « Dacoromania », V, 1927-1928, pp. 426-67.
- V *Il Promptuarium di Michele Vopisco, vocabolario volgare-latino*, Montis Regalis, Apud Leonardum Torrentinum, 1564; rist. anast. con introduzione a c. di G. Gasca Queirazza, Torino, La Bottega di Erasmo, 1972.

- Z 15 ZALLI, C., *Disionari piemontèis, italian, latin e fransèis*, 3 voll., Carmagnola (TO), Tip. Pietro Barbié, 1815.
- Z 30 ZALLI, C., *Dizionario piemontese, italiano, latino e francese*, 2 voll., Carmagnola (TO), Tip. Pietro Barbié, 1830.

Degré de compétence des locuteurs et types d'interférences linguistiques dans une zone frontière entre le francoprovençal et l'occitan (le Pilat, Loire, France)

Michel Bert



Dans une situation de contact de langues, quand la langue locale est en passe de disparaître, le taux d'interférences linguistiques est généralement d'autant plus important que la maîtrise de la langue minorée est faible. Or on observe des faits paradoxaux qui ne peuvent s'expliquer que si l'on prend en compte la situation sociolinguistique, l'histoire linguistique des locuteurs et le type de compétences qu'ils possèdent.

Les exemples présentés ici pour illustrer l'importance de ces facteurs sont tirés des données issues d'enquêtes sur les parlers francoprovençaux ou occitans de la région du Pilat.

Présentation du terrain, des enquêtes et du panel des locuteurs

La région du Pilat est située au sud-est de Saint-Étienne (carte 1).

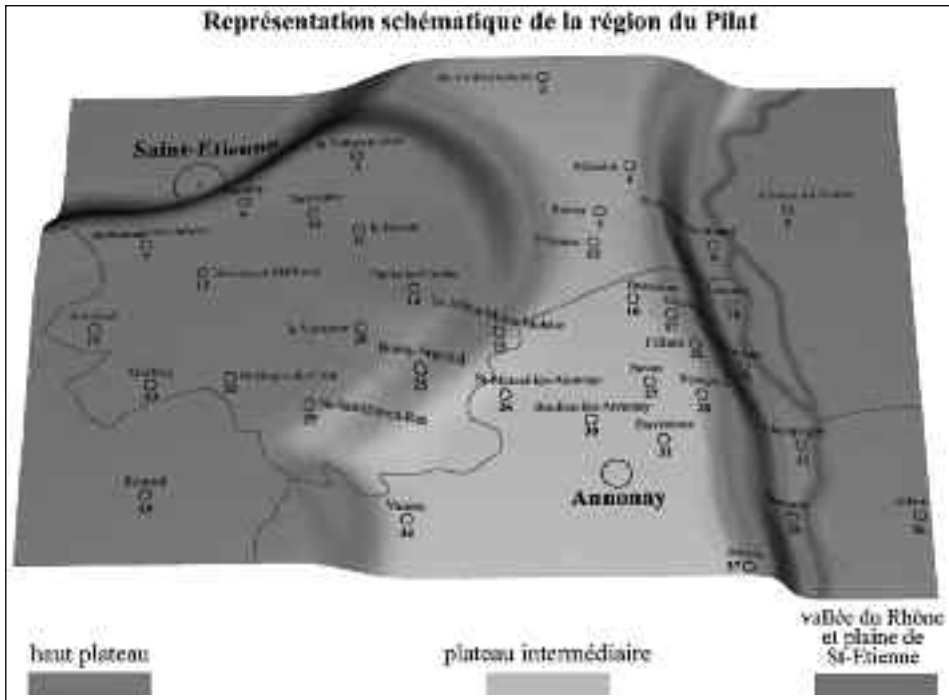
Dans le cadre de travaux successifs (Bert 1991, 1994, 2001), cette aire, traversée par la limite entre le francoprovençal et l'occitan qui coupe le domaine selon un axe nord-ouest / sud-est (Martin 1979), fait l'objet d'enquêtes linguistiques et sociolinguistiques depuis plus de quinze ans dans une trentaine de villages.

Le domaine est constitué d'un massif montagneux que l'on pourrait décrire comme un escalier (carte 2) : la vallée du Rhône, de basse altitude, les plateaux intermédiaires, représentés en gris-clair, et les hauts plateaux, qui culminent à plus de 1000 m, en gris-foncé.

Le domaine francoprovençal



Carte 1



Carte 2

Cette configuration géographique est importante car elle explique la vitalité des parlers francoprovençaux et occitans : les régions les plus éloignées de la vallée du Rhône, important axe de communication depuis très longtemps, sont celles où le patois s'est maintenu le plus longtemps (carte 3).

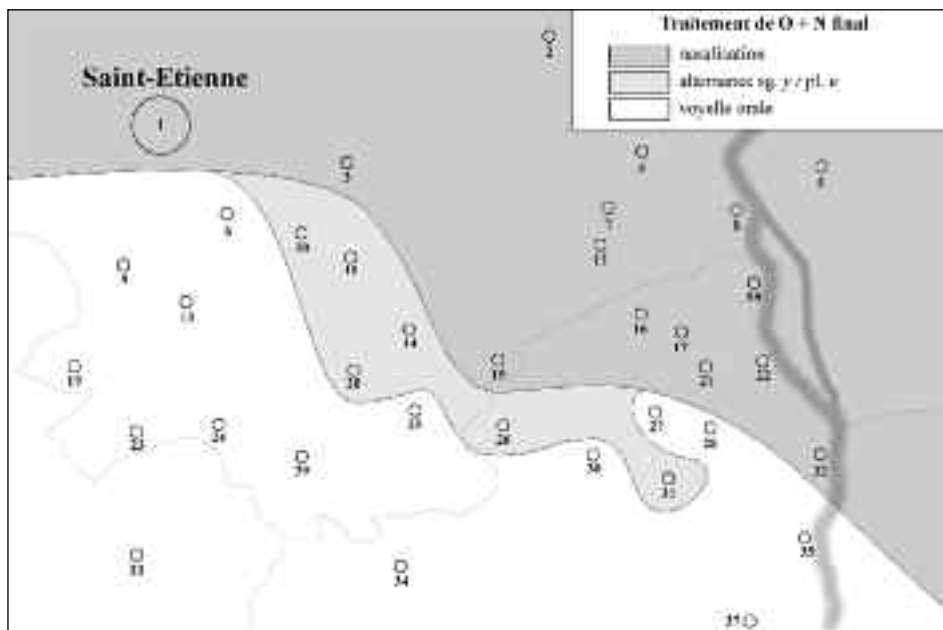


Carte 3

Ces évaluations, qui révèlent le degré de déclin des parlers locaux, s'appuient sur des enquêtes auprès de plusieurs centaines de témoins : les *locuteurs traditionnels* bien sûr, ceux qui ont pratiqué le patois toute leur vie, mais aussi des dialectophones moins compétents, comme les *semi-locuteurs* par exemple, qui, dans le Pilat, se décrivent généralement comme des personnes qui "comprennent le patois mais qui ne savent pas le parler" ¹. Les enquêtes auprès des dialectophones se déroulent soit au domicile de l'un d'eux, soit dans des lieux publics (café, salle de mairie...). Dans la région du Pilat, les phénomènes de contact de langues sont nombreux car, à la rencontre ancienne entre l'occitan et le francoprovençal s'ajoute, depuis plus ou moins longtemps selon les parlers étudiés, le français, qui est sur le point de les supplanter totalement.

Emprunts et types de locuteurs

Parmi les phénomènes liés au contact ancien entre l'occitan et le francoprovençal, on peut citer ce qui se produit dans quelques villages situés à la lisière entre l'aire de nasalisation du O suivi de N devenu final et l'aire où la voyelle reste orale. Dans quelques villages (points 10, 11, 14, 20, 26 et 31) situés le long de la limite – qui suit de près celle du traitement de A précédé de consonne palatale – on observe une alternance entre singulier en *y* et pl. en *u* : ex. *ĩ kajy / du kajy* "un cochon / deux cochons", *ĩ muty / du mutu* "un mouton / deux moutons" (carte 4).



Carte 4

Gardette a rencontré des cas similaires en Forez. Il explique l'alternance inverse (sg. *u* / pl *y*) par la date « plus ou moins ancienne de l'amuissement du N. Devant *s* de flexion, N est tombé de très bonne heure [...] -*os* a dû évoluer différemment de -*o(n)*. Il est assez normal que *s* ait entraîné une palatalisation de *u* (< *o*) en *ü* ». L'alternance inverse, celle que l'on trouve dans le Pilat, lui « paraît plus difficile à expliquer » (Gardette 1941, p. 138).

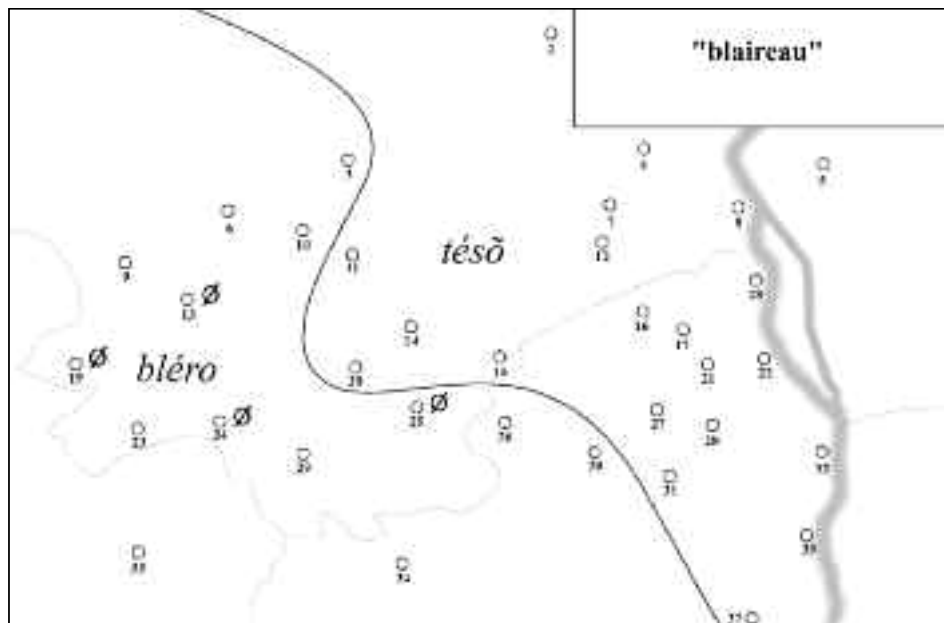
Dans le Pilat, les enquêtes ont montré que les dialectophones ne sont pas conscients de cette alternance, qui connaît d'ailleurs, dans chacun des villages concernés, des exceptions. De plus, durant les entretiens collectifs, les moins bons locuteurs commettaient des "erreurs" que les bons locuteurs ne reprenaient pas.

Dans les villages 27 et 28, cette alternance a certainement existé, car on observe des mots en *y* et d'autres en *u*, que ce soit au singulier ou au pluriel. Cette érosion du système ancien peut s'expliquer par la perte de vitalité de la communauté linguistique, qui s'est disloquée, délitée, effilochée en une multitude de sous-réseaux d'interlocuteurs, sous-réseaux sans contacts entre eux. En effet, les relations en patois tendent à se raréfier, à cause des décès, mais aussi parce que même entre certains interlocuteurs habitués au patois, le français tend à s'imposer. Dans le même temps, il est très rare que se créent de nouvelles relations en patois (même dans les maisons de retraite par exemple, ou grâce aux contacts créés lors des enquêtes). La fonction de standardisation, de normalisation qu'exerce normalement une communauté linguistique unie ne joue plus aujourd'hui.

Évidemment les *locuteurs traditionnels*, les plus habiles, emploient globalement moins d'emprunts au français que les dialectophones moins compétents, mais on observe toutefois chez eux des emprunts dus au contact prolongé avec le français.

Ainsi, les *anciens locuteurs*², qui ont cessé tôt de parler patois, par exemple parce qu'ils ont émigré vers d'autres régions durant le temps de leur vie professionnelle, sont parfois les seuls à se souvenir des types lexicaux anciens.

Les termes pour désigner le blaireau dans la région du Pilat en sont une illustration particulièrement intéressante. En effet, la zone de francisation dessine une aire atypique (carte 5) : le mot d'origine française est implanté à l'ouest, où l'influence du français est en général plus faible. Cette répartition s'explique par celle de l'animal lui-même : sensible aux rigueurs et aux disettes hivernales car il n'hiberne pas, il est rare dans la région montagneuse du Pilat. Dans la partie est du domaine, il a été difficile d'obtenir des témoins le terme traditionnel, d'autant plus qu'il relève d'un vocabulaire spécialisé rarement employé dans les conversations ordinaires. Lors des enquêtes, ce sont souvent d'anciens locuteurs qui ont permis de tracer l'extension maximale du mot *tesō*.



Carte 5

Les expériences de ce type montrent qu'il peut être très utile de consulter d'anciens locuteurs lors d'enquêtes, même s'ils apparaissent à première vue comme peu compétents.

Les emprunts au français ne supplantent pas forcément totalement le terme traditionnel, mais la cohabitation peut être plus ou moins stable.

Si l'emprunt est ancien, la spécialisation sémantique peut parvenir à s'imposer. Ainsi, sur les hauts plateaux du Pilat, les fraises étaient désignées par le mot [mayus]. Mais, depuis qu'on les cultive dans les jardins (à partir de la 2^e guerre mondiale), *mayus* ne désigne plus que la fraise des bois, *frézo* étant employé pour "fraise cultivée, des jardins".

En cas de conflit synonymique, le terme traditionnel est souvent réservé à un emploi dévalorisé. Ex :

Chez les anciens locuteurs les plus "rouillés", le type lexical peut être le

	"vaisselle"	"vieille vaisselle en terre, ébréchée"
locuteurs traditionnels	<i>vesɛlo</i>	<i>tarayo</i>
anciens locuteurs	<i>tarayo</i>	_____

mot traditionnel, mais élicité dans la phonétique française (*la taraille*).

Reflet du rapport de prestige entre les langues en présence, le terme ancien

prend souvent une connotation péjorative. Cette évolution est fréquente dans le domaine des parties du corps ou des activités physiologiques. Ex :

L'emploi de *fɛdzo* ou *detriya* pour un humain est considéré comme vulgaire,

	animaux	humains
"foie"	<i>fɛdzo</i>	<i>fwa</i>
"sevrer"	<i>detriya</i>	<i>sevra</i>

à moins qu'il ne s'agisse d'un usage humoristique.

Parfois, la spécialisation sémantique n'est qu'amorcée, et la communauté linguistique n'est plus assez forte pour parvenir à figer les emplois respectifs des doublons.

Ainsi pour le chêne, à la lisière entre l'aire du mot traditionnel et l'aire du mot emprunté, limite qui correspond à l'altitude maximale à laquelle pousse le chêne dans la région, il existe un flottement entre *rur* et *tsen*. Les deux mots coexistent et ils sont censés désigner des sous-espèces différentes. Mais lors des rencontres collectives, l'identification de ces espèces donnait lieu à de longues confrontations infructueuses.

De même, sur la zone de rencontre entre *darbōet* *taopo* (la diphtongue indique un emprunt bien adapté à la phonétique locale), les deux termes sont censés désigner des sous-espèces différentes. Cette distinction est ancienne puisqu'elle existait déjà aux points 61 et 67 lors des enquêtes de l'ALLY. Mais elle a paru suspecte à l'enquêteur, qui nota alors : « ...on nous a parlé d'une taupe grise appelée *topa* au *taupa* plus grosse que le *darbu* et qui ne s'enfoncerait pas aussi profondément dans la terre » (ALLY 4, carte : 551). De nos jours, comme pour le chêne, il n'y a pas de consensus entre locuteurs sur les sous-espèces en question.

La tentative de spécialisation sémantique peut n'être qu'amorcée : à Savas (point 27), je n'ai relevé la distinction entre *éplytsyÿra* "épluchure" et *plümay* "épluchure cuite" que chez un seul locuteur du village.

Pour combler ses lacunes, un locuteur partiellement compétent peut faire appel à des ressources exogènes, sans pour autant recourir au français.

Dans le village de Marlhes (point 23), j'en ai relevé un exemple caractéristique auprès d'un *jeune locuteur tardif*³ (40 ans) dont le père est le seul interlocuteur. Il parle assez bien le patois, qu'il a appris à l'adolescence, mais en imitant son père. Sa langue présente des lacunes lexicales, en particulier dans les domaines qui ne sont jamais l'objet de conversations entre son père et lui (cuisine, couture...).

Au cours d'entretiens avec lui, je me suis aperçu qu'il utilisait le mot *bəlīna* pour brebis. Or le terme employé normalement dans cette région est *fyo / fəyo*. En fait, l'élevage des brebis n'est pas très répandu dans cette région, et il semble qu'il n'avait jamais eu l'occasion d'employer ce terme avec son père. Il m'a dit que *belīna* était un mot employé dans une chanson en patois, et il avait pris ce mot pour le terme traditionnel. La chanson dont il parlait provenait peut-être de régions au nord du Pilat : le type figure dans l'*ALLY*, mais seulement aux sens "agnelle" (*ALLY* 314*) ou "chevrette" (*ALLY* 318). Au sens "brebis", il ne se trouve ni dans l'*ALMC* ni dans l'*ALF*.

Toutefois, *bəlīna* est utilisé dans les régions proches pour appeler les brebis (*té bəlīna bəlīna*) et il est possible que ce soit cet appel qui figurait dans la chanson. Mais on relève surtout des formes *bəlu*, *bəlun*, *bəru*, *bəri* (*ALLY* 316, *ALMC* 501).

Une autre hypothèse peut encore être mentionnée. Comme toute langue, le patois de ce village possédait plusieurs registres. Dans le langage enfantin, le nom de la brebis était peut-être *bəlīna*. Mais, comme souvent dans les langues en déclin, qui connaissent un appauvrissement stylistique progressif, la mémoire du vocabulaire enfantin s'est peu à peu perdue : la transmission parent-enfant a cessé au plus tard après la 2^e guerre mondiale.

Quelle que soit l'origine géographique de cet emprunt, il est symptomatique d'une langue en déclin. Or, si ce locuteur avait été un des derniers témoins susceptibles de répondre à des enquêtes, son emprunt aurait pu être pris à tort pour une butte-témoin d'une aire autrefois plus large.

L'influence des interférences linguistiques dans l'usage spontané des locuteurs

La langue des *semi-locuteurs* présente naturellement de nombreux emprunts, inconscients, adaptés à la phonétique du parler local. Ex. : *le nyqdze* "les nuages" pour *le bure*.

Mais on observe aussi une forme particulière d'hyperdialectalisation : certains types lexicaux communs au français et au patois leur paraissent soudain suspects et ils cherchent le "vrai mot patois". L'insécurité linguistique qui explique ce comportement entrave la communication :

- les hésitations récurrentes des semi-locuteurs poussent les locuteurs traditionnels à passer au français,
- dans les conversations entre semi-locuteurs, quand ils s'amuse à parler patois entre eux, ou en situation d'enquêtes, les questions linguistiques deviennent vite un sujet récurrent de l'interaction : la conversation tourne à des échanges, en patois ou en français, du type : « Et ce mot, comment on disait en patois ? ».

L'extrait de l'enregistrement 1, issu du corpus *Semi-locuteurs Marlhes*, illustre un exemple caractéristique des hésitations d'un semi-locuteur et des interférences qu'elles entraînent dans la situation de communication. L'enregistrement s'est déroulé au domicile de F2, une semi-locutrice qui avait quitté la région du Pilat après son adolescence. Elle pratique le patois occasionnellement avec F1 (sa sœur), H1 (époux de F1), et avec H2 (frère de F1 et F2). F3, (épouse de H), est peu visible sur l'enregistrement et elle intervient rarement, comme à son habitude : elle prétend ne pas savoir parler patois. Des tests ont montré qu'elle possède pourtant des compétences plus importantes que certains usagers réguliers du patois. F1 est une bonne locutrice, capable de parler couramment. Son mari, H1 est un très bon locuteur, mais un mauvais témoin : les situations de tests le stressent et les questions sur la langue lui font perdre ses moyens, comme va le montrer l'extrait. H2 n'a pas un très bon niveau de patois, mais, contrairement à F1, il souffre peu d'insécurité linguistique : confronté à une difficulté, il prend des chemins détournés, recourt au français, sans être contraint de s'interrompre ou de demander l'aide d'un interlocuteur.

Transcription de l'extrait "l'escargot", l'enregistrement 1, corpus *Semi-locuteurs Marlhes*, durée 1 minute.

La convention de transcription et l'extrait vidéo sont consultables sur le site de la base de données CLAPI (Corpus de langue parlée en interaction – UMR 5191 ICAR) : <http://clapi.univ-lyon2.fr/>.

- | | | |
|----|----|--|
| 1 | F2 | e le bajavō o pule
<i>et ils les donnaient aux poules</i> |
| 2 | H1 | ((inaudible)) |
| 3 | F1 | o:::
<i>oh</i> |
| 4 | F2 | wa wa ʃi ::/ lé bajavō o
<i>oui oui si ils les donnaient aux</i> |
| 5 | F1 | e ʃi
<i>et si</i> |
| 6 | H1 | ah ma la: [:::
<i>ah mais la</i> |
| 7 | F2 | [e le vōtre pule lamū pa ləz eskargo\
<i>et les vos poules elles n'aiment pas les escargots</i> |
| 8 | H1 | la: a ʃi
<i>la ah si</i> |
| 9 | F1 | o [ʃi
<i>ho si</i> |
| 10 | H2 | [o ʃi:::
<i>ho si</i> |
| 11 | F2 | e le limase\
<i>et les limaces</i> |

- 12 H1 no
non
- 13 F1 no
non
- 14 F2 nō le lima-
non les lima-
- 15 F1 nō
non
- 16 H1 ((inaudible)) [((inaudible))]
- 17 F2 [pakø ji- ø: jɛr jɛr \ kumo lã di jɛr
parce que hi- euh hier hier comment on dit hier
- 18 H1 a: la pu^la [kã mindzav lu anøtu [la pa dju
ah la poule quand elle mangeait les hannetons elle n'a pas d'oeufs
- 19 F2 [jɛr
hier
- 20 H1 [((inaudible))]
- 21 F1 [e vwa
et oui
- 22 F2 jɛr komã lã di jɛr
hier comment on dit hier
- 23 H1 kwɛr pa bũ par lu ziu
c'était pas bon pour les oeufs
- 24 H2 jɛr jɛr=
hier hier
- 25 F2 =dajœr
d'ailleurs
- 26 H1 la pu^la kã mindzav dœz anøtu
la poule quand elle mangeait des hannetons
- 27 H2 &((s'adresse à H1))<((se tourne vers H1 et lui touche le bras))
komã õ dize jɛr > komã dizyũ jɛr
comment on disait hier comment ils disaient hier
(0.4)
- 28 F2 jɛr\
hier
(0.5)
- 29 H1 jɛr/((ton interrogatif))
hier
(0.5)
- 30 F1 o jɛr
oh hier
- 31 H2 yœ diz[jũ
ils disaient
- 32 H1 [jɛr œ djimar djimœkr djidzœ
hier euh mardi mercredi jeudi
- 33 F3 wa me
oui mais

34	F1	djivādr djosādr djom[ādz <i>vendredi samedi dimanche</i>
35	F2	[djijy <i>lundi</i>
36	F1	dəmwo <i>demain</i>
37	F2	djijy laju truvo yn eskargo pœ də limase nā <i>lundi j'avais trouvé un escargot et puis des limaces ?</i>
38	H1	jer (0.2) <i>hier</i>
39	F2	dœz u tr- <i>deux ou tr-</i>
40	H1	ʃε pa <i>chais pas</i>
41	H2	[la i ave œ mo purtā ((inaudible))& <i>là y avait un mot pourtant</i>
42	F2	[dœz u trε:& <i>deux ou trois</i>
43	H2	[&sa mœ vjē pa <i>ça me vient pas</i>
44	F2	[&e lœ bajāvũ a tũ dzε me [: : tũ dzε kœ nā& <i>et je les donnais à ton coq mais ton coq qui en</i>
45	H1	[jer <i>hier</i>
46	F2	&pikav yno <i>piquait une</i>
47	H2	ākœ <i>aujourd'hui</i>
48	F2	nā pa vudjy <i>il n' en a pas voulu</i>
49	H1	ākœ <i>aujourd'hui</i>
50	F3	a: <i>ah</i>
51	F1	a bē le limas (((inaudible)) <i>ah ben les limaces</i>
52	H2	[dəmwo <i>demain</i>
53	F2	[kā ((inaudible)) [a sɛrʒɛr layā də pulé& <i>quand à Serrières nous avions des poules</i>
54	H1	[dəmwo apre dəmwo <i>demain après-demain</i>
55	F2	&e [layā (0.5) lu dzardji (avœk/lajœ) boku& <i>et nous avions le jardin (avec/avait) beaucoup</i>
56	H2	[kũmo lā di jer <i>comment on dit hier</i>

- 57 F2 & dɛskargo <((se tourne vers H2 en tendant le bras droit))
d'escargots
 [kumo lã dʒi ləz ɛskargo >
comment on dit les escargots
- 58 H1 [avã jer
avant-hier
- 59 H2 ẽ /
hein
- 60 H1 ʃɛ pa\
chais pas

Comme elle le fait fréquemment, au début de cet extrait F1 interrompt la conversation par une question portant sur le lexique “*comment on dit hier*”. Dans un premier temps, H1 tente de l’ignorer et de poursuivre, mais elle revient à la charge. Sa question est d’autant plus gênante que ses interrogations portent sur un mot identique en français et en patois. Ses interlocuteurs finissent donc par se plier au choix du thème de conversation qu’elle propose, ce qui les amène, pour parvenir à retrouver l’hypothétique terme ancien, à énumérer des mots évoquant la temporalité : *demain, lundi, mardi... aujourd’hui...* En se demandant comment “*ils disaient*”, H2 montre d’ailleurs qu’il s’exclut de la communauté des dialectophones. F1, les laissant à leurs interrogations, reprend le cours de son récit. Mais, si F2 la suit, les hommes continuent sur le premier thème. H2 s’interroge en français : *là y avait un mot pourtant*. Il en est encore à se demander “*comment on dit hier*” que F2 réitère par une nouvelle question : “*comment on dit les escargots*” (elle a pourtant employé *eskargo* auparavant sans se poser la question). Mais, H1, dans une tentative désespérée pour se remémorer le “vrai mot patois” essaie toujours la stratégie de l’association d’idée (“*avant-hier ?*”) pour finir par répondre, à la première question “*chais pas*” : le thème de la conversation va ensuite tourner autour de la seconde...

Les faits mentionnés ci-dessus montrent la nécessité, lors des enquêtes, du recueil d’informations sociolinguistiques nombreuses et la prise en compte du type de locuteur interrogé, de son profil : ces informations permettront ultérieurement d’éclaircir des faits a priori étonnants. Ces données sont particulièrement importantes dans les situations où les parlers locaux sont en train de disparaître, comme c’est le cas dans le Pilat.

Il est également urgent de documenter les usages linguistiques quotidiens, la langue en situation, car la phase actuelle est la dernière qui permet encore de recueillir ce type de données peu représentées, puisque l’on possède presque uniquement des données écrites ou des enregistrements en situation d’interviews.

Mais la phase de disparition de langues est également intéressante en soi car on y observe de nombreuses évolutions linguistiques à des stades d’évolution plus ou moins avancés.

NOTES

¹ Les locuteurs traditionnels du Pilat correspondent aux *native speakers / fluent speakers* et les semi-locuteurs aux *semi speakers* selon la typologie et la terminologie employées dans les travaux sur les langues en danger (cf. Dorian 1977, 1982, 1989... ; Grinevald 1997, 1981, 2003... ; Bert 2001).

² Généralement nommés *rememberers* dans les travaux sur les langues en danger.

³ Dans les travaux sur la mort des langues : *young fluent speakers*.

BIBLIOGRAPHIE

BERT, Michel, *Le patois de Marllhes*, mémoire de maîtrise, 2 vol., Lyon, Université Lumière Lyon 2, 1991.

BERT, Michel, *Les limites linguistiques entre occitan et francoprovençal dans la région du Pilat*, 2 vol., mémoire de DEA, Lyon, Université Lumière Lyon 2, 1994.

BERT, Michel, *Rencontre de langues et francisation: l'exemple du Pilat*, thèse de doctorat, Lyon, Université Lyon 2, 2001.

DORIAN, N., "The Problem of the Semi-Speaker in Language Death", *International Journal of the Sociology of Language* 12, 23-32, 1977.

DORIAN, N., *Language Death: The Life Cycle of a Scottish Gaelic Dialect*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1981.

DORIAN, N., "Defining the Speech Community to Include its Working Margins", in Romaine, S. ed., *Sociolinguistic Variation in Speech Communities*, London, Edward Arnold, 25-33, 1982.

DORIAN, N., *Investigating Obsolescence. Studies in Language Contraction and Death*, Cambridge, Cambridge University Press, 1989.

GARDETTE, Pierre, *Géographie phonétique du Forez*, Mâcon, Protat, 1941a.

GARDETTE, Pierre, *Atlas linguistique et ethnographique du Lyonnais*, 5 vol., Paris, CNRS (abréviation : ALLy), 1956-1976.

GRINEVALD CRAIG, C., "Language Contact and Language Degeneration", in Florian Coulmas ed., *Handbook of Sociolinguistics*, Oxford, Blackwell, 257-270, 1997.

GRINEVALD CRAIG, C., "Encounters at the Brink: Linguistic Fieldwork among Speakers of Endangered Languages", in *Lectures on Endangered Languages 2*, Kyoto, ELPR, 285313, 2001.

GRINEVALD CRAIG, C., "Speakers and Documentation of Endangered Languages", in P. Austin ed., *Language Documentation and Description*, Londres, ELDP SOAS, 2003.

MARTIN, Jean-Baptiste, "La limite entre l'occitan et le francoprovençal dans le Pilat" in *Études foréziennes*, 10, Saint-Étienne, Centre d'études foréziennes, p. 75-88, 1979.

NAUTON, Pierre, *Atlas linguistique et ethnographique du Massif-Central*, 4 vol., Paris, CNRS (abréviation : ALMC), 1987-1963.

Trois exemples d'interférence linguistique sur la zone de rencontre entre le francoprovençal et l'occitan (Loire, Rhône, Isère et Haute-Loire, Ardèche, Drôme notamment)

Claudine Frechet



Je me propose d'étudier trois exemples d'interférence entre le français et le dialecte dans la zone de rencontre entre le francoprovençal et l'occitan, plus précisément dans l'aire comprenant les départements de la Loire, du Rhône et de l'Isère pour la partie francoprovençale, la Haute-Loire, l'Ardèche et la Drôme pour la partie occitane. Un exemple relève de la phonétique, les deux autres du lexique.

Je commencerai avec les terminaisons *-on* et *-ou*, à travers deux exemples : *darbon / darbou* "taupe" et *cayon / cayou* "cochon". Ces types lexicaux sont bien

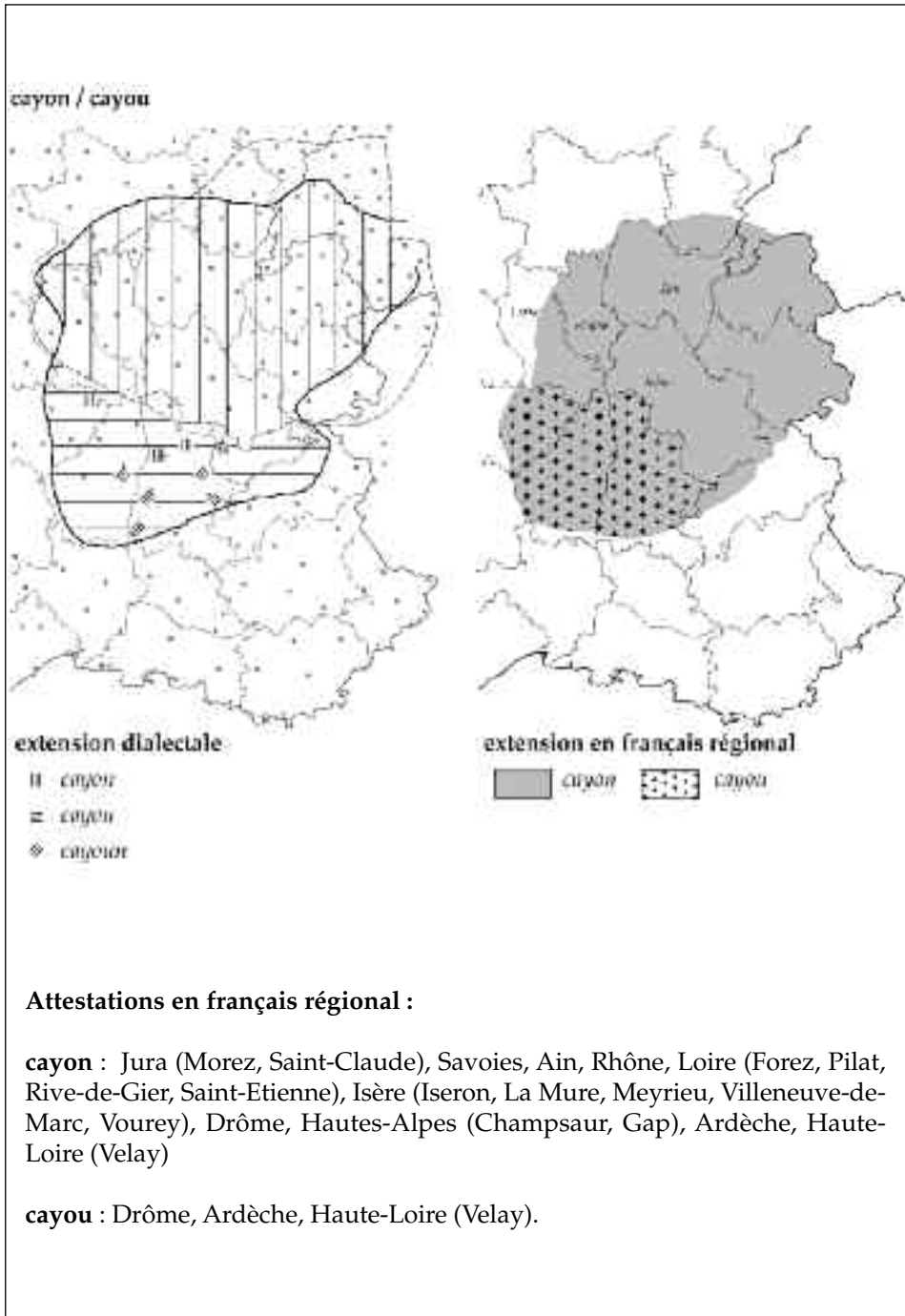
attestés en dialecte et sont passés en français régional.

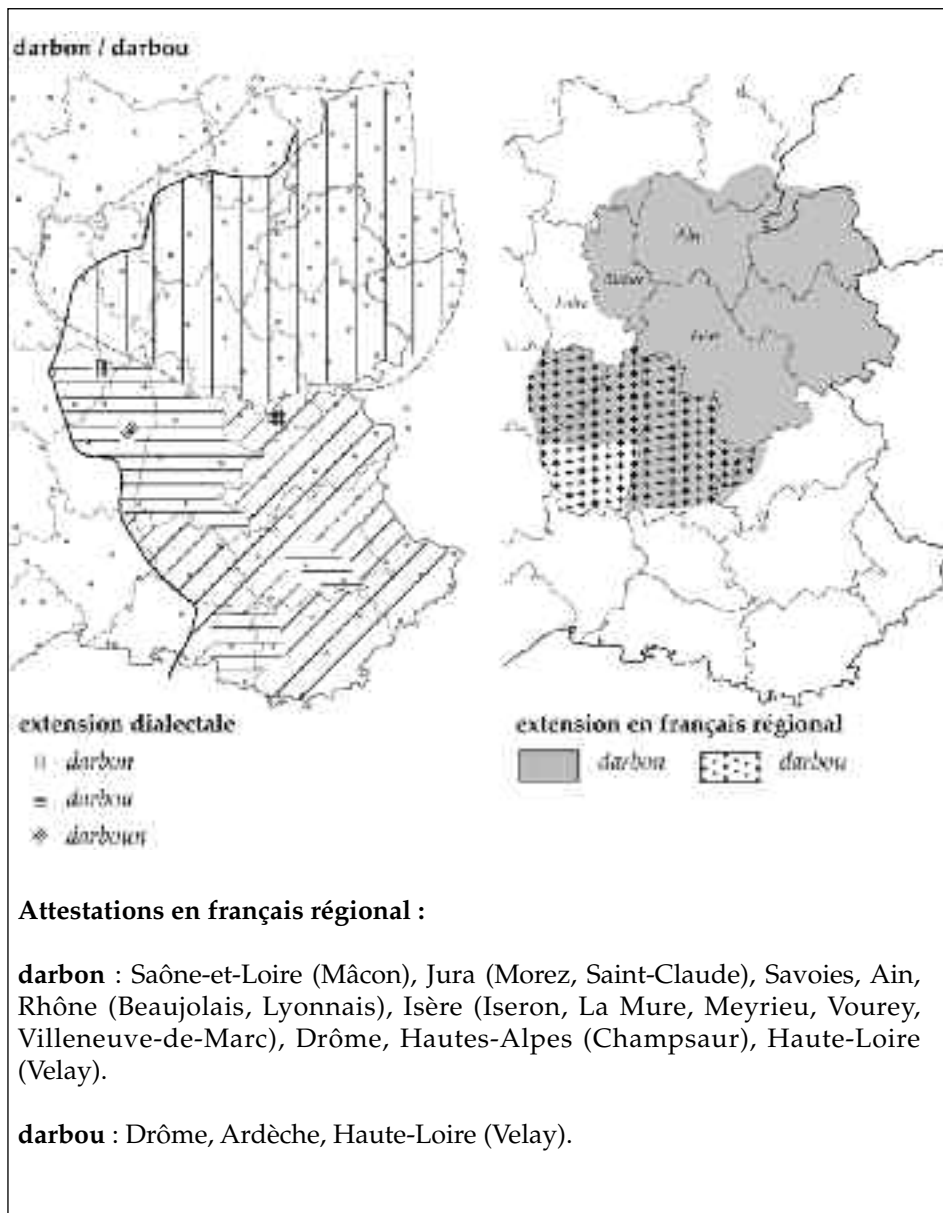
Ensuite, je présenterai les verbes du français régional *burler* et *sibérer*, qui signifient "faire du blizzard" et qui sont bien attestés en dialecte, et pour finir, j'étudierai *crique* et *râpée* qui sont les dénominations de la "galette de pommes de terre cuite à la poêle" qui sont très vivantes en français régional mais peu ou pas attestées en dialecte.



Le domaine francoprovençal

1. Les terminaisons en -ou / -on (exemples cayon / cayou "cochon" et darbon / darbou "taupe")





En dialecte, l'espace occupé par *cayon* et *cayou* recouvre à peu près le domaine francoprovençal et s'étend jusqu'à la Haute-Loire, l'Ardèche et une partie des Hautes-Alpes, selon les données relevées dans les différents atlas linguistiques (*Atlas Linguistique de la France* [A.L.F.] c. 1061, le *Sprach- und sachatlas italiens und der südschweiz* [A.I.S.] c. 1088, l'*Atlas linguistique et ethnographique du Jura et des Alpes du Nord* [A.L.J.A.] c. 731, l'*Atlas linguistique du Lyonnais* [A.L.Ly.] c. 321, l'*Atlas Linguistique de Provence* [A.L.P.] c. 771).

Darbon / darbou, selon les données fournies par l'A.L.F. (c. 1286), l'A.L.Ly. (c. 551), l'A.L.J.A. (c. 165), l'*Atlas Linguistique et ethnographique du Massif Central* [A.L.M.C.] (c. 363) et le *Glossaire des Patois de Suisse Romande* (5, 419), recouvre un espace plus vaste qui comprend à peu près le domaine francoprovençal et déborde sensiblement au Sud jusqu'à la Méditerranée. Ce type est également présent dans l'est de la Haute-Loire et en Ardèche.

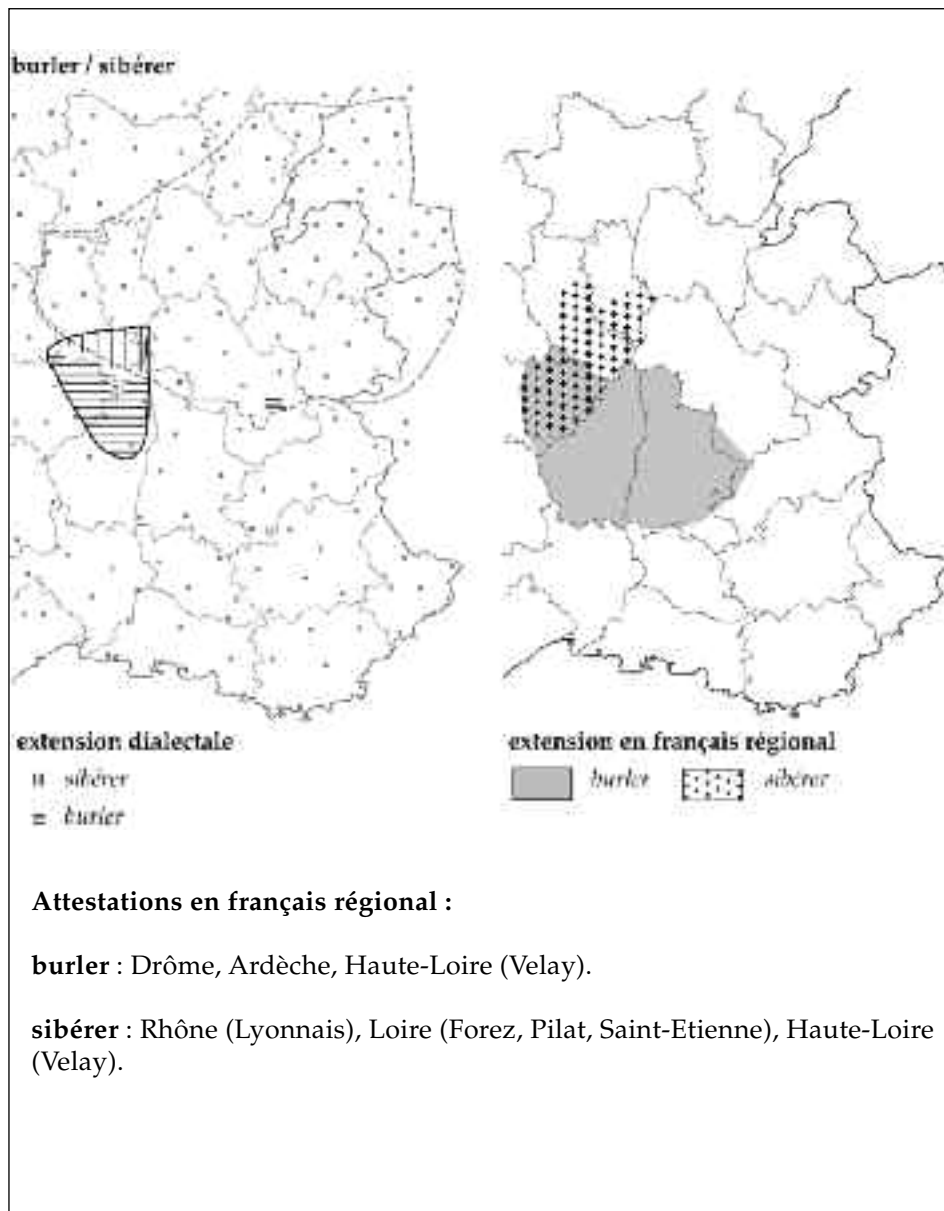
Que ce soit pour *darbon / darbou* ou *cayon / cayou*, la répartition des formes en *-on / -ou* sur l'aire dialectale correspond assez bien à la limite francoprovençal / occitan. Pour *darbon / darbou*, les formes en *-on* sont présentes en domaine francoprovençal, les formes en *-ou* en domaine occitan central ; et l'on trouve les formes en *-oun*, dans le domaine occitan oriental. Pour *darbon / darbou* et *cayon / cayou*, des attestations marginales en *-on* dans la Haute-Loire ont été recueillies par l'enquêteur de l'A.L.F. mais ne figurent pas dans les enquêtes postérieures effectuées pour l'A.L.M.C. ; cela semble indiquer que les formes de l'A.L.F. sont francisées.

En français régional, *cayou* et *cayon* sont présents sur une aire à peu près identique à l'aire dialectale du type correspondant. Par contre l'extension de *darbou* et *darbon*, en français régional, est plus réduite qu'en dialecte.

On peut noter, toujours en français régional, que les formes en *-on* gagnent du terrain au sud de l'aire des formes dialectales correspondantes ; *cayon* et *darbon* sont en effet bien présents dans tout l'est de la Haute-Loire, l'Ardèche et la Drôme. Par contre, il faut souligner que les formes en *-ou*, du français régional, ne remontent pas vers le Nord et sont donc absentes en domaine francoprovençal. Ainsi, alors qu'on ne trouve qu'exceptionnellement des formes en *-on* en dialecte dans le domaine occitan (deux ou trois points pour *darbon* et *cayon* qui ne sont pas repris dans tous les relevés), il est fréquent qu'en français régional dans ce même domaine, des formes en *-on* et en *-ou* cohabitent dans le discours d'un même locuteur. Selon une enquête que j'avais pu faire en un point précis dans le nord de l'Ardèche (Annonay), il semble que le suffixe *-ou* comporte une valeur affective – il est largement utilisé pour la formation de diminutifs hypocoristiques – alors que le suffixe *-on* est moins connoté, et plus neutre. La diffusion des formes en *-on* est donc probablement due à une double influence : celle des dialectes francoprovençaux voisins mais aussi, et peut-être surtout, à celle du français, puisque, dans les deux langues, la forme du suffixe est *-on*. L'influence prépondérante du Nord se vérifie ; elle apparaît déterminante, en particulier, dans la région soumise à Saint-Étienne, pour la Haute-Loire, ainsi que dans celle soumise à Lyon pour la Vallée du Rhône.

2. *burler / sibérer* "faire une violente tempête de neige"

L'extension dialectale de *burler* (qui vient du latin *BRAGULLARE "crier") est assez compacte, si l'on met à part l'attestation isolée du sud de l'Isère fournie



par le *Glossaire des Patois Francoprovençaux*. Le type *burlier* occupe l'est de la Haute-Loire et la moitié nord de l'Ardèche. Les formes correspondant à *sibérer* sont majoritairement situées dans le domaine francoprovençal alors que celles correspondant à *burlier* se trouvent presque exclusivement en domaine occitan. Deux attestations du type *sibérer* ont cependant été relevées en occitan dans l'extrémité nord de l'Ardèche par l'enquêteur de l'A.L.Ly. (c. 801). Mais on ne retrouve pas ce type dans l'A.L.M.C. (c. 49) qui fait la jonction avec l'A.L.Ly.

En français régional, *sibérer*, qui est le mot de la région stéphanoise, s'est étendu au Forez d'une part et, d'autre part, à la région vellave où le type dialectal est *burler*. Le lien, pouvant être fait avec le froid sibérien, rapprochait ce mot du français. On voit là l'influence que la région stéphanoise a exercée sur la région limitrophe de la Haute-Loire.

Le type *burler* existe bien en français régional sur tout le plateau ardéchois et il est même actuellement connu dans la Drôme où il n'existe pourtant pas en dialecte. On peut expliquer cette résistance, et même ce développement, par la forte charge identitaire dont ce phénomène météorologique, particulièrement fort sur les hauteurs ardéchoises, est actuellement porteur. En témoigne par exemple, le grand succès du livre de Paul Perrève, intitulé *La Burle* (1981), qui relate la vie sur les hauts-plateaux ardéchois en période hivernale et qui a sans doute fortement contribué à son développement ; des restaurants ont pour enseigne "La Burle" et sur le web on peut même consulter le site de la *burle.com*.

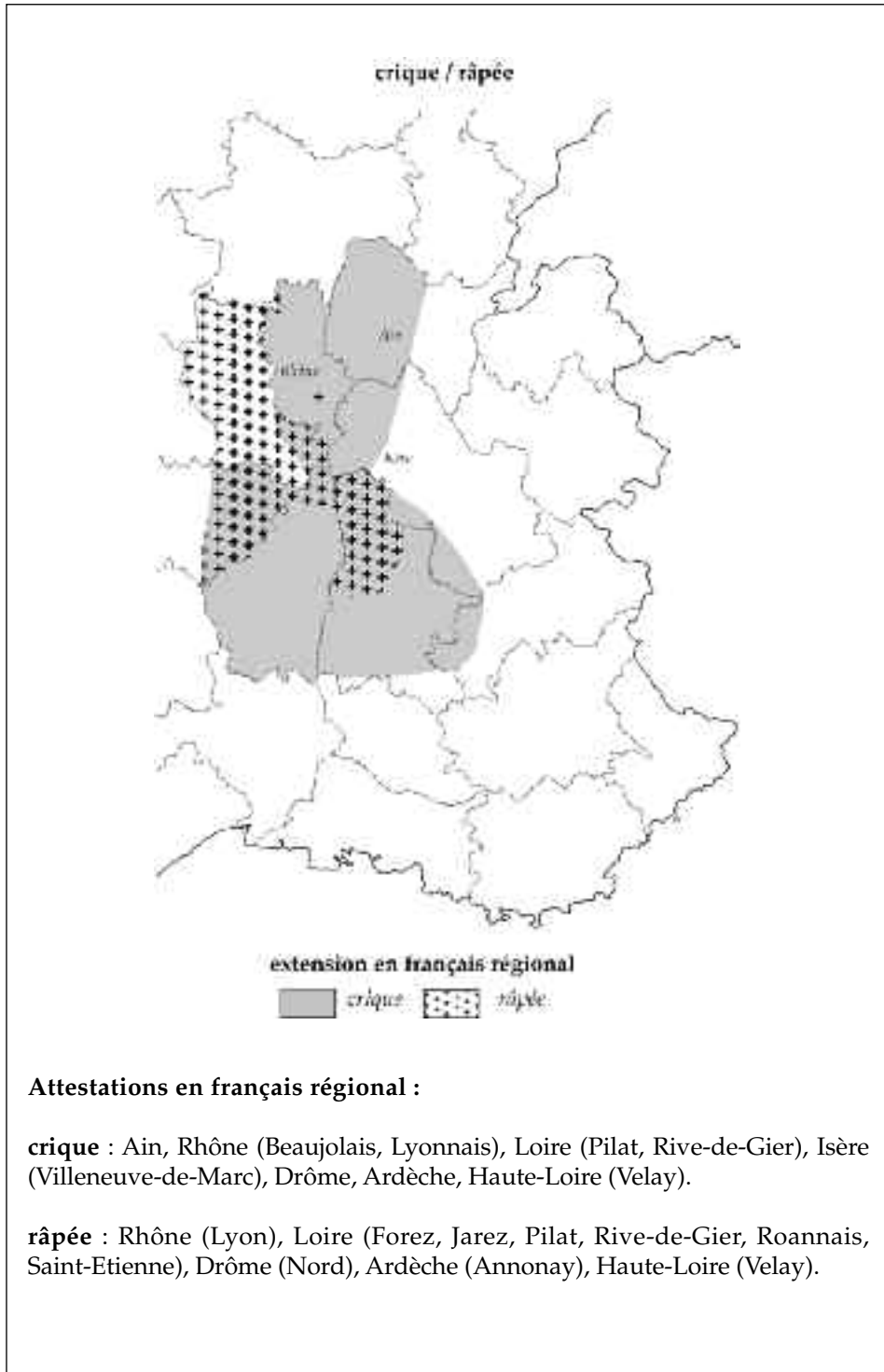
3. Crique / Râpée "galette de pommes de terre râpées cuite à la poêle"

La *crique* et la *râpée* comblent un trou lexical. L'origine de ces deux dénominations, *crique* et *râpée*, est liée à la préparation du plat. La *crique* grésille lorsqu'on la fait frire et présente une surface craquante si elle est consommée fraîche. Ce plat est fait avec des pommes de terre râpées à l'aide d'une râpe ménagère. Il faut cependant signaler que la réalité est connue aussi en Lorraine sous le nom de *râpé*¹ (masculin) et en Suisse où nous avons l'équivalent *rösti* qui est un mot d'origine suisse alémanique.

Pour la *crique*, je n'ai trouvé que quatre attestations dialectales assez récentes : au Chambon-sur-Lignon (Haute-Loire)², aux Sagnes, un point voisin (A.L.M.C. c. 1164), à La Louvesc (Ardèche)³ et dans les Boutières (Ardèche)⁴. En français, une première attestation qui remonterait à 1897 est localisée dans le Vivarais⁵.

Pour la *râpée*, je n'ai pas trouvé d'attestation dialectale. Une première attestation, en français régional, est localisée dans l'Ouest en 1924, puis, en 1927, en Bourbonnais et, en 1928, en Dauphiné⁶ selon des informations recueillies dans le *Dictionnaire des régionalismes de France*.

L'aire de la *crique* est assez compacte (ouest de l'Ain, Rhône, Sud de la Loire, est de la Haute-Loire, Ardèche, Drôme). L'extension de ce mot a pu être favorisée par Lyon qui a joué le rôle de centre directeur. Cependant, si Lyon a effectivement contribué à la diffusion de ce mot, il ne semble pas que cette ville en soit le lieu d'origine. En effet, selon Olivier de Serres, la pomme de terre arrive en Vivarais dès 1600. Il est donc plus probable que la *crique* ait d'abord été préparée en Vivarais et ait été, ensuite, connue jusque dans la région lyonnaise.



Cette dernière a alors assuré la promotion de cette préparation et de son appellation qui ont été diffusées le long du couloir rhodanien. Cette réalité a d'ailleurs, aujourd'hui, complètement dépassé l'usage domestique puisqu'elle est largement commercialisée.

La *râpée* a sans doute bénéficié d'une certaine vitalité puisqu'on la retrouve depuis le nord de la Loire et l'est de la Haute-Loire jusque dans le nord de la Drôme, mais elle a été ensuite supplantée par la dénomination qui avait une plus forte connotation locale : la *crique*, en particulier dans le couloir rhodanien.

Le mot *crique* paraît se répandre loin de son aire d'origine puisqu'il est attesté par la jeune génération à Nantes et à Marseille, selon des tests que j'ai pu effectuer auprès de mes étudiants, et qu'il figure dans le *Nouveau Petit Robert* sans mention restrictive. Nous avons donc ici l'exemple d'un régionalisme du français qui relève maintenant du français standard.

Ces deux mots semblent des créations françaises plutôt que dialectales. Les quelques attestations de la *crique*, relevées en dialecte, sont peut-être des emprunts au français. Mais il s'agit d'un emprunt au français régional et non au français standard.

Conclusion

Ces quelques exemples ont permis de :

- présenter des extensions différentes sur le plan dialectal et sur le plan français avec un décalage important.
- montrer que, en ce qui concerne les formes en *-on* et *-ou*, le polymorphisme est plus fréquent en français régional qu'en dialecte ; toutes les cartes que j'ai présentées comportent des zones de chevauchement importantes en français régional. Le plus souvent, là où il y a polymorphisme, les formes régionales disparaissent pour laisser place à la forme du français standard.
- vérifier que l'influence vient surtout du Nord ; si l'on compare l'extension du type dialectal avec celle du régionalisme, cette dernière peut s'étendre vers le Sud (ex. : *-ou / -on*, *burler / sibérer*).

Enfin, nous avons pu observer que la limite occitan / francoprovençal est à peu près maintenue en français régional lorsqu'elle est présente en dialecte (ex. : formes à terminaison en *-ou*, *sibérer*, *burler*). Mais, lorsque les mots ne sont pas issus du dialecte, leur extension semble dépendre surtout du rayonnement des centres directeurs (Lyon ou Saint-Étienne) comme nous avons pu le voir pour *crique* et *râpée* que des aires linguistiques dans lesquelles ils se trouvent.

NOTES

- ¹ Pierre RÉZEAU (sous la direction de), *Dictionnaire des régionalismes de France*, Bruxelles, De Boeck Duculot, 2001, pp. 860-862.
- ² Théodore de FÉLICE, *Le Patois de la zone d'implantation protestante du nord-est de la Haute-Loire*, Paris-Genève, Champion-Slatkine, 1983.
- ³ Joannès DUFAUD, *L'Occitan Nord-Vivarais, région de La Louvesc*, Davézieux, J. Dufaud, 1986.
- ⁴ Étienne GAMONNET, *Glossaire du Parler des Boutières, Noté à Saint-Julien-du-Gua*, Ardèche, Guilhaud-Granges, Gamonnet, 2001.
- ⁵ Manfred HÖFLER et Pierre RÉZEAU, *L'Art culinaire*, Paris, Klincksieck, 1997, (coll. *Matériaux pour l'étude des régionalismes du français*, 11).
- ⁶ Pierre RÉZEAU (sous la direction de), *Dictionnaire des régionalismes de France*, Bruxelles, De Boeck Duculot, 2001.

SOMMAIRE

- BLANC-ROUAT, Aimée, *Mots d'hier, mot d'aujourd'hui. Régionalismes du Nord-Dauphiné recueillis à Villeneuve-de-Marc, Isère*, Lyon, Mario Melle, 1992.
- BLANCHET, Philippe, *Dictionnaire du français régional de Provence*, Paris, éd. Bonneton, 1991.
- DORNA, Louis, LYOTARD, Étienne, *Le Parler gaga*, Saint-Étienne, Paris, Dumas, 1953.
- DUC, Alain, *Les régionalismes du canton de La Mûre (Isère)*, Paris, Klincksieck, 1990 (« *Matériaux pour l'Étude des Régionalismes du Français* » n° 5).
- FRÉCHET, Claudine, MARTIN, Jean-Baptiste, *Dictionnaire du français régional du Velay*, Paris, Bonneton, P.P.S.H., 1993.
- FRÉCHET, Claudine, *Le Français parlé à Annonay (Ardèche)*, Paris, Klincksieck, 1995 (coll. *Matériaux pour l'étude des régionalismes du français*, n° 9).
- FRÉCHET, Claudine, *Dictionnaire du parler de la Drôme*, Valence, E & R, 1997.
- FRÉCHET, Claudine - MARTIN, Jean-Baptiste, *Dictionnaire du français régional de l'Ain. Bresse, Bugey, Dombes*, Paris, Bonneton, 1998.
- GAGNY, Anita, *Dictionnaire du français régional de Savoie*, Paris, Bonneton, 1993.
- GARDETTE, Pierre, *Atlas linguistique et ethnographique du Lyonnais*, 4 vol., Paris, CNRS, 1950 Æ 1968.
- GARDETTE, Pierre, DURDILLY, Paulette, *Atlas Linguistique et ethnographique du Lyonnais, V, Commentaires et index*, Paris, CNRS, 1976. Abréviation : ALLy V. *Géolinguistique*, Grenoble, Université des Langues et Lettres, 1986 (Bulletin du Centre de dialectologie, vol. II).
- GERMI, Claudette, LUCCI, Vincent, *Mots de Gap. Les régionalismes du français parlé dans le gapençais*, Grenoble, éd. ELLUG, 1985.
- GERMI, Claudette, *Mots du Champsaur, Hautes-Alpes*, Grenoble, ELLUG, 1996.
- GUICHONNET, Paul, *Le parler savoyard. Mot et expressions du terroir*, Paris, Rivages, 1986.

- MANTE, Armand, *Le patois d'Iseron (Isère). Un parler du Bas-Dauphiné*, thèse de doctorat sous la dir. de G. Tuillon, Grenoble, Université des Langues et Lettres, 1982.
- MARTIN, Jean-Baptiste, PELLET, Jean, *Les richesses du français régional, Mots du Nord-Dauphiné recueillis à Meyrieu-les-Étangs*, Paris, CNRS, 1987.
- MARTIN, Jean-Baptiste, *Dictionnaire du français régional du Pilat*, Paris, Bonneton & Visages de notre Pilat, 1989.
- MAZA-PUSHAM, Françoise, *Les Régionalismes de Mariac. Regard sur le français parlé à Pont-de-Fromentières, Ardèche*, Grenoble, Centre de dialectologie, Université Sthendal-Grenoble III, 1992.
- MÉDELICE, Jeanne-Elisa, *Le Français régional de Privas (Ardèche)*, thèse de 3^e cycle présenté devant l'Université des Langues et Lettres de Grenoble, oct. 1981, dactylographié.
- MEUNIER, Gérard, *Le Forézien... comme il cause... comme il vit*, Mizérieux, Claude Bussy Promotions, 1987.
- MICHEL, Claude, *Le parler de Roanne et du Roannais*, Saint Julien-Molin-Molette, Huguet, 1998.
- NAUTON, Pierre, *Atlas linguistique et ethnographique du Massif Central*, 4 vol. et un index, Paris, C.N.R.S., 1957-1963. Abréviation : ALMC.
- PLAINE, Jacques, EPALLE, Jean-Luc, *Les trésors de Toutengagas*, Saint-Étienne, Actes Graphiques, 1998.
- PRAJOUX, J., *Dictionnaire du langage roannais*, 1934.
- REZEAU, Pierre, *Dictionnaire des régionalismes de France*, Bruxelles, De Boeck Duculot, 2001.
- ROBEZ-FERRARIS, Jacqueline, *Particularités du français parlé dans la région de Morez, Haut-Jura*, Grenoble, ELLUG, 1995.
- TUAILLON, Gaston, *Les régionalismes du français parlé à Vourey, village dauphinois*, Paris, Klincksieck, 1983 (« Matériaux pour l'Études des Régionalismes du Français » n° 1).
- VURPAS, Anne-Marie, MICHEL, Claude, *Dictionnaire du français régional du Beaujolais*, Paris, Bonneton, 1992.
- VURPAS, Anne-Marie, *Le parler lyonnais*, Paris, Rivages, 1993.
- WARTBURG, Walther von, *Französisches Etymologisches wörterbuch*, Bonn-Bâle, 1922
Æ. Abréviation : FEW.

Scánumal sül mè ardisch

Casi di interferenza nei dialetti della Svizzera italiana

Franco Lurà



Scánumal sül mè ardisch ‘scannerizzalo sul mio disco rigido’: quando il tecnico che allora si occupava delle questioni informatiche del nostro Centro, si rivolse a me con questa richiesta, la prima reazione fu ovviamente di divertita sorpresa: l’anfibologia sottesa al verbo **scaná** (che si ritrova d’altronde pure nel corrispondente lessicale italiano ‘scannare’) poneva il verbo pericolosamente in bilico fra tecnologia elettronica e truculente operazioni di macellaio, dischiudendomi associazioni di idee inaspettate e curiose.

Nel contempo però trovavo in questa frase la conferma a due fatti: il primo, la possibilità, nella Svizzera italiana, di trattare qualsiasi argomento usando il dialetto; il secondo, la grande capacità ricettiva dei dialetti di quest’area, che si rivelano in continuazione duttili e aperti all’innovazione¹.

È su questo secondo aspetto, visto il tema del nostro incontro, che concentreremo la nostra attenzione.

La capacità di una lingua di subire influssi, di accogliere prestiti o calchi, di aderire a modelli di altri codici, è cosa nota e diffusa. Quello che sorprende nei dialetti della Svizzera italiana è l’eterogeneità e la frequenza dei contatti. Non solo allo stato attuale, ma anche in prospettiva diacronica. Per ragioni essenzialmente pratiche, mi soffermerò essenzialmente sul versante lessicale, settore in cui d’altronde la possibilità di influsso è nettamente più marcata. La presenza nei dialetti in questione di termini genericamente definiti forestierismi è già stata più volte rilevata e assume dimensioni ragguardevoli². Basterà qui dare uno sguardo sommario, una panoramica rapida, limitandoci a pochi esempi.

Il fattore scatenante all’origine di questi prestiti è quasi sempre la pratica migratoria verso diversi paesi: troviamo così francesismi, penetrati grazie ai contatti avuti in Francia o nella Svizzera francese (**gamèn** ‘ragazzo’, **grimassa**

'smorfia, faccia', **salopería** 'schifezza, raggio', **signatūra** 'firma', **puciambra** 'pitale, vaso da notte', **aproschè** 'avvicinare', che a testimonianza del suo inserimento nel tessuto linguistico locale, compare anche nel proverbio **a nõzza e a fòssa i parént s'apròscia**, in occasione di nozze e di funerali i parenti si avvicinano; e via dicendo); tedeschismi (**flèscia** 'carne', **paufír** 'capocantiere', **taglata** 'trave del tetto', **trurig** 'triste', ecc.); anglicismi (**bèbi** 'bambino', **gècch** 'giovannotto', **blacái** 'pugno, scappellotto', **blecbidul** 'scarafaggi', **sanababic** 'mascalzone, individuo stravagante', ma anche interiezione che esprime rabbia, **vaterpluff** 'indumento logoro usato per proteggersi dalla pioggia', ...); prestiti dall'area italiana, in particolare toscana e lombarda orientale (**caff** 'dispari', **bilicón** 'tipo di bicchiere', **birlingacc** 'giovedì grasso', **penád** 'pennato, tipo di roncola a doppio taglio', ecc.), ma anche, per lo meno in un caso, ligure, regione verso cui pure si muovevano in passato i ticinesi: il caso è quello di un termine che è quasi una bandiera linguistica, **carugio**, che in un piccolo villaggio della valle di Blenio indica un vicolo stretto e in disordine³.

Questa piccola rassegna basta per mostrare l'ampiezza del fenomeno, che chiama in gioco più realtà linguistiche, non di rado anche in modo notevole. Un fatto questo non comune: per lo più difatti si hanno influssi da una lingua singola e non da più codici.

Detto di questo aspetto, passiamo a vederne un altro che mostra pure l'inserimento di elementi esterni nel tessuto lessicale dialettale. In questo caso si tratta di prestiti dall'italiano⁴, che compaiono nei dialetti, per lo meno al giorno d'oggi, in modo assolutamente spontaneo, senza che la presenza di tali elementi sia sentita come estranea, non appartenente cioè al tessuto linguistico indigeno.

Anche qui gli esempi potrebbero essere numerosi, ma pochi saranno sufficienti per rendere l'idea. Abbiamo casi come l'intercalare **pace**, che esprime rassegnazione: **ormái, pace**, l'è **naia inscí**, ormai, pace, è andata così⁵, o come le esclamazioni **buona notte suonatori**, di significato analogo al precedente, **a fu sta ròba e pö buona notte suonatori**, faccio questa cosa e poi è finita, o **chiuso Milano: sa la vör mía basta, chiuso Milano, a sa n parla piü**, se non vuole, basta, non se ne parla più. Abbiamo poi **i fratelli Corti**, denominazione riferita a situazione con poca disponibilità di denaro, **a gh'è i fratelli Corti**⁶, o **i fratelli Zácata**, nome scherzoso, fonosimbolico o onomatopeico, per i barbieri. Ma si trova anche il termine italiano senza ulteriore specificazione: **i fratèli**, termine scherzoso con cui si indicano i pidocchi. Che a loro volta, con altro italianismo penetrato tale e quale nel dialetto, possono essere detti pure **scribi e farisèi**, etichetta utilizzata anche per designare persone ostili, malvagie.

In certi casi un sintagma italiano viene assorbito come termine unico, come parola composta o come sintagma nominale. Troviamo quindi espressioni quali **quèll lì al gh'a dént dal tumiami**⁷, quello ha le caratteristiche di un effeminato, è persona frivola; oppure: **fa mía ul baciami subito**, non fare il superbo, il borioso. Altro esempio è dato dal sintagma **farà da sè**, che designa un individuo

scontroso, testardo, che non accetta consigli, ma che compare come formula di commento a tale realtà anche in versione più completa, **l'Italia farà da sè**: il riferimento è alla frase pronunciata nel 1848 da Carlo Alberto re di Sardegna, quando nonostante il mancato appoggio di Francia e Inghilterra, diede avvio contro l'Austria alla prima, sfortunata guerra per l'indipendenza nazionale.

E si potrebbe continuare con molti altri esempi, ma, dati i limiti di questo intervento, è opportuno passare ad altro, tralasciando anche un settore che pure si sarebbe rivelato assai fecondo, che è quello del dialetto parlato con i bambini, in una situazione conosciuta come *baby talk*, su cui d'altronde si è già soffermato in modo approfondito Bruno Moretti⁸. Riprendo qui solo il commento dell'autore, secondo cui con questo comportamento gli adulti non sarebbero coscienti di operare un cambio di codice ma sarebbero convinti di usare varianti particolari di parole dialettali: un giudizio che si può estendere, mi sembra, anche agli esempi visti in precedenza. Che hanno in comune pure un altro tratto, quello di godere della comune accettazione: essi rientrano cioè in una norma linguistica condivisa e come tale ritenuta corretta⁹.

Diverso è per contro il caso di interferenze che denotano un'insicurezza o una scarsa padronanza del codice linguistico, a livello di singoli individui. Pure per questo aspetto le attestazioni sarebbero numerose e già esplorate in appositi studi¹⁰. Ricordo quindi solo pochi casi, per richiamare alla mente la situazione: **Da l'Italia in ditatūra scapavan passando fra i tanti böcc da la ramina, ogni categoria da person¹¹; al mé pà l'era [...] formazion politica conservatrice, rispettivament aderent al partit conservator¹²**: è facilmente individuabile in questi due brani la forte presenza di italianismi che condizionano in modo netto il loro, a questo punto oserei dire presunto, carattere dialettale.

A queste due citazioni, paradigmatiche, aggiungerei unicamente altri due casi: uno sentito pochi giorni fa, da un bambino dialettofono, che, rivolto alla nonna, ha affermato con orgoglio: **sum vegnüü da per solo** (con immistione dell'italiano 'da solo', sul dialettale *da par mi*), l'altro colto nella conversazione spontanea con un parlante adulto: **al m'a dii che gh'u una tendinitt**, mi ha detto (sott. il dottore) che ho una tendinite, con la semplice caduta della vocale finale diversa da **-a** (la soluzione tradizionale sarebbe stata quella di sostituire la vocale d'uscita con una **-a**: **tendinita**, sul modello, ad esempio, di **artrita** 'artrite'): potremmo qui anche essere di fronte a un indizio della tendenza, già osservata da Moretti nei tentativi di resa dialettale di una bambina di 6 anni, che portava questo espediente a risultati estremi: **som stat a cas, eravat ragazz, giocavat al calc**,¹³ e via dicendo.

È ora di avviarcì a una conclusione, a cui giungo con il caso di un parlante, dialettofono e italofono, più o meno sessantacinquenne, rientrato da un paio d'anni in Ticino, dopo un soggiorno di circa quarant'anni in Germania, durante il quale ha avuto continui contatti anche con la realtà ispanofona, arrivando a padroneggiare perfettamente sia il tedesco, sia lo spagnolo¹⁴.

Fra i diversi spunti che si possono trarre analizzando il suo discorso dialettale, ne cito solo alcuni che mostrano come il dialetto, pur essendo per il nostro parlante lingua madre, ceda di fronte alla pressione degli altri codici, che subentrano a colmare più o meno momentanee lacune; così nell'affermazione a **gh'u sémpru avüü la Steppdecke... la trapunta**, io ho sempre avuto *la Steppdecke... la trapunta*, con la parola dialettale, **prepunta**, che non è stata trovata ed è stata sostituita dai sinonimi tedesco e italiano; il secondo esempio è di genere diverso: **ai méti in..., cumè sa ciama, ... la nevèra... ul Kühlschrank**; li metto nel..., come si chiama, ... *la nevèra... ul Kühlschrank*, dove non è emerso il termine dialettale **refrigerant**, equivalente all'italiano frigorifero: al suo posto però, accanto al corretto termine tedesco, è stata impiegata una parola relativa a una realtà più antica, non più esistente, quella delle nevere o neviere, costruzioni in cui si accumulava neve per mantenere freschi gli alimenti durante la stagione calda. È quindi venuto meno il termine dialettale pertinente, ma è emerso dalla memoria uno stadio antecedente, indubbiamente genuino ma non adatto alla necessità comunicativa.

Da ultimo un esempio, sempre dello stesso parlante, in cui entrano in gioco più lingue, evidenziando ancor maggiormente come l'ambiente, il contesto sociale, il prestigio di una lingua abbiano la meglio sulle potenzialità del codice dialettale che si trova ad avere con essa un rapporto di subordinazione. Si tratta dell'invito: **tö una Zwiebel par Navidad, che ta la regali mí**, compera una cipolla, un orologio da tasca (tedesco *Zwiebel*), per Natale (spagnolo *Navidad*), che te la regalo io. Non sapeva, il nostro parlante, che con questa frase, mi aveva offerto ben due regali, uno di natura linguistica, l'altro, più materiale ma assai ben accetto, costituito dall'orologio, che, per l'appunto, mi segnala che il tempo a mia disposizione è ormai scaduto.

N O T E

¹ È evidente che la ricettività è in primo luogo del parlante e solo, semmai, in misura accessoria del codice: ad es. la particolare struttura fonica delle voci dialettali, con la caduta frequente delle vocali finali, consentirà più facilmente l'adozione di prestiti da lingue che presentano situazioni simili. Tuttavia, per semplificare il discorso, si mantiene questa visione per certi versi idealizzante.

² Cfr. ad. es. F. Spiess, « Forestierismi nei dialetti della Svizzera italiana », in AA.VV. *Elementi stranieri nei dialetti italiani*, Pisa 1986, vol. 2, pag. 172;

F. Lurà « ...perché io conosco che così è il mio pianeta... », in AA.VV., *Emigrazione, un problema di sempre*, Stabio 1991, pag. 219-229.

³ Altri termini, come **figiu** 'figlio' non avrebbero invece attecchito e sarebbero poi scomparsi dall'uso: AA.VV., *Vocabolario dei dialetti della Svizzera italiana*, vol. 4, pag. 217. A questa messe relativamente copiosa si potrebbe aggiungere un ulteriore piccolo raccolto, dato dalle sporadiche tracce provenienti dai contatti con altre realtà, quali quella spagnola, per il Poschiavino, e quella olandese, per la Valle Maggia: due estremità, orientale e occidentale della Svizzera italiana. Ma le attestazioni non paiono sufficientemente

sicure e non risultano particolarmente convincenti, per cui è meglio soprassedere; cfr. comunque Lurà, o.c., pag. 227.

⁴ Ed è essenzialmente sul rapporto italiano - dialetto che, per questioni legate alla linearità del discorso e allo spazio a disposizione, mi concentrerò nel resto di questo intervento.

⁵ Cfr. pure l'espressione **pace pagata**, pari e patta, in situazione di parità: AA.VV., *Lessico dialettale della Svizzera italiana*, vol. 3, pag. 672.

⁶ Cfr. in dialetto *sum sciá cürt*, sono ormai senza soldi.

⁷ L'estraneità al tessuto linguistico è evidenziata anche dal fatto che nei dialetti della Svizzera italiana non si usa il verbo 'amare' ma si ricorre alla perifrasi 'voler bene'.

⁸ Si tratta di casi quali **ta du un bacio, t'é fai tanta nana stanotte, guarda che bèll piedino**, ecc.: B. Moretti, *Ai margini del dialetto*, Bellinzona 1999, pag. 257-317.

⁹ Non accenno pure a un altro ambito interessante, quello relativo all'uso affettivo dell'italiano nel discorso dialettale, con intenzioni enfaticizzanti: v. ad esempio i seguenti versi tratti da una poesia di E. Talamona, *La predica* (da: *Al campanin di ur*, Lugano 1933, pag. 62): **Oggi - fedeli miei** - l'è San Giusepp, / un sant che a ga n'è poch compagn da lü; / un sant che par i so tremend virtü / l'ha meritaa la grazia singlar / da v'èss guida e ripar al càr Gesü Bambin, / nasciuto - pôr pinin, / **e il Vangelo non sbaglia**, / **miseramente nato sulla paglia**.

In quest'ottica si colloca anche il ricorso, con gli stessi intenti, alle uscite **-ato, -ito: dana-to, sfinito**, di contro ai dialettali **danaa, sfinii**, che trova sostegno nel frequente impiego delle vocali **-o, -u** in posizione finale, con lo scopo di sottolineare affermativamente la parola relativa: **bravu, benedétu, brütu**: cfr. F. Lurà, *Il dialetto del Mendrisiotto*, Mendrisio - Chiasso 1987, pag. 63.

¹⁰ Le citazioni bibliografiche potrebbero essere molteplici: mi limito a menzionare, in quanto sorta di antesignano in quest'ambito, S. Bianconi, *Lingua matrigna*, Bologna 1980.

¹¹ AA.VV., *Gh'è sciá l domila*, Muzzano 1999, pag. 160.

¹² S. Bianconi, o.c., pag. 63.

¹³ B. Moretti, o.c., pag. 254.

¹⁴ Oltre a una buona conoscenza del francese e dell'inglese.

Sistemi linguistici a contatto: il caso di Issime

Silvia Dal Negro



1. Introduzione: una comunità plurilingue

Il fenomeno del contatto linguistico, considerato nelle sue diverse sfaccettature, verrà analizzato così come si manifesta nella comunità walser valdostana di Issime. Per fare questo ci si baserà sull'analisi di un piccolo *corpus* che permetterà di verificare l'entità dei fenomeni studiati, restituendoci un'immagine che, si spera, possa essere abbastanza realistica. In particolare, lo scopo non è raccogliere un'ampia collezione di prestiti e di interferenze possibili nel dialetto walser locale, quanto, piuttosto, verificare l'incidenza

degli stessi nel discorso, sia in termini di frequenza e diffusione, sia in termini di adattamento-trasformazione.

Prima dell'analisi vera e propria, è però forse opportuno fornire un breve inquadramento del repertorio linguistico issimese. Come ho già avuto modo di rilevare in altre occasioni (cfr. in particolare Dal Negro 2002), la comunità issimese è caratterizzata (e lo era a maggior ragione nel passato, come testimoniato dai parlanti più anziani; ma cfr. anche Zürrer 1999) da un grado molto alto e molto complesso di plurilinguismo di tipo additivo, nel quale, cioè, i codici non si escludono a vicenda ma, al contrario, si sommano l'uno all'altro. Infatti, molti dei parlanti più tradizionali, e più competenti, di *töitschu* sono quelli che dichiarano anche una competenza attiva o almeno passiva di piemontese e di una o più varietà di francoprovenzale.

Queste osservazioni inducono a rivedere il quadro più classico di sostituzione e morte di lingua, secondo il quale ad una situazione iniziale (e spesso mitizzata) di monolinguisimo seguirebbero varie fasi di bilinguismo e diglossia, che sfocerebbero poi in un nuovo monolinguisimo con eventuali tracce residuali della prima lingua ormai obsoleta. Il caso di Issime sembra invece dimostrare come una situazione di bi- o plurilinguismo possa essere anche molto

antica, forse di poco posteriore all'insediamento della comunità stessa, e come la decadenza ed eventuale morte della lingua avvenga in concomitanza alla disgregazione di tale plurilinguismo.

Come anche i dati dell'inchiesta sul *Plurilinguismo Amministrativo e Scolastico in Valle d'Aosta* (ricerca condotta dal CELE in collaborazione con la Fondation Émile Chanoux) hanno recentemente mostrato, il plurilinguismo locale è fortemente radicato nella comunità parlante, per cui alla domanda relativa alle lingue conosciute (più risposte erano ammesse), il campione di issimesi intervistati tramite questionario anonimo ha dichiarato valori molto alti per tutti i codici (si vedano, per confronto, i dati relativi ad un altro comune walser, Gressoney-Saint-Jean, e a Saint-Nicolas):

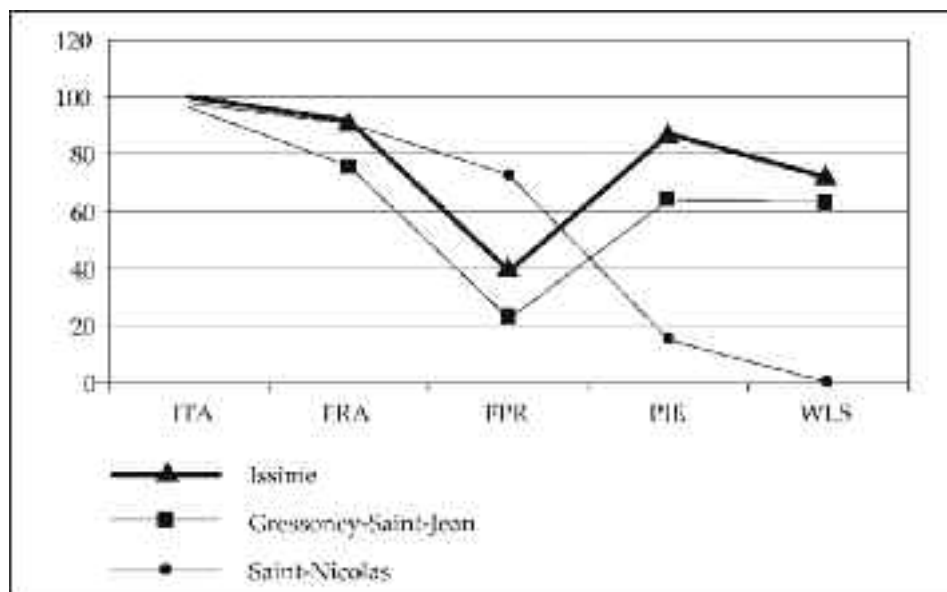


Fig. 1 Lingue conosciute (dati Plurilinguismo Amministrativo e Scolastico in Valle d'Aosta)

Questi valori, di per sé, non dicono tuttavia nulla di come le diverse lingue si organizzano in un repertorio linguistico, per il quale è invece necessario considerare più approfonditamente le funzioni, i domini d'uso, gli atteggiamenti dei parlanti. Un'osservazione più attenta delle risposte date alla batteria di domande relative ai diversi domini d'uso permette di estendere anche al caso di Issime un modello generale di dilalia, con l'italiano quale codice tipicamente polifunzionale, il *töitschu* ben assestato in tutti i domini parlati interni alla comunità, e gli altri codici variamente specializzati, o per funzioni (francese), o per interlocutori (francoprovenzale), o per ambiti (piemontese).

2. L'analisi quantitativa

Per l'analisi presentata in questa sede è stata presa in considerazione una serie di testi pubblicati sulla rivista "Augusta" nel corso degli ultimi anni, a cura dell'associazione walser locale. I testi scelti si possono dividere in due tipologie: la prima comprendente etnotesti, cioè trascrizioni fedeli di conversazioni di carattere libero o semiguidato su argomenti dati (la fienagione, l'emigrazione, le feste, ecc.), la seconda comprendente invece veri e propri testi scritti (in un caso si tratta di un'omelia, negli altri di testi o traduzioni prodotti appositamente per la rivista). Tutti i parlanti registrati e gli autori dei testi scritti sono anziani o comunque parlanti tradizionali di *töitschu*; sono cioè esclusi dall'analisi giovani, parlanti "evanescenti", semi-parlanti ecc. Si tratta di un dato che va tenuto presente nella discussione dei risultati.

Il *corpus* sul quale ho lavorato è piuttosto esiguo (poco meno di 10 000 parole), perciò l'indagine qui presentata non potrà avere che un valore esplorativo, rimandando ad un lavoro successivo un approfondimento basato su un *corpus* più ampio (vedi, per restare in ambito walser, la ricerca di Valenti per Formazza).

All'interno di questo *corpus* 617 parole si possono definire di origine straniera, cioè, di fatto, romanza; si tratta del 6,2% del *corpus* totale. Nel conteggio degli elementi stranieri sono stata volutamente 'larga', includendo sia prestiti di singole parole, ormai ben consolidati nel lessico tedesco di Issime (e, ad esempio, inclusi nel dizionario *Töitschu-Italiano*), sia intere frasi o sintagmi. Non si è perciò fatta differenza fra casi di *codeswitching* (esempi 1-2), di forestierismo evidente (esempi 3-4) e di prestito integrato e quasi irricognoscibile (esempi 5-6). Ciò che non è stato considerato sono invece i calchi, strutturali e semantici, peraltro numerosi. Vedi ad esempio: *alli d'weeld* 'tutti' (calcato su *tout le monde*).

- (1) ich bin dar étru Désiré, *mi son la magna Sofia*
'io sono lo zio D., io sono la zia S.'
[Augusta (1999: 8)]
- (2) d'lljòit sén kannhen *chacun pour son compt un fait*
'la gente è andata *ciascuno per suo conto e fatto*'
[Augusta (2004: 9)]
- (3) wiss nöit *l'istinto* ol z'blut
'non so se *l'istinto* o il sangue'
[Augusta (1999: 8)]
- (4) *Però* ellji *conten*, ellji ... ellji *in armonia*, ellji *alegher!*
'Ma tutti contenti, tutti in armonia, tutti allegri'
[Augusta (2004: 13)]

- (5) a weg das het *trevursurut* allz
'una strada che ha *attraversato* tutto'
[Augusta (2004: 28)]
- (6) Bsinni mi nōit *njanka* das!
'Non mi ricordo neanche di questo!'
[Augusta (2004: 11)]

Il primo scopo di questa indagine era infatti quantificare, anche grossolanamente, l'apporto straniero nel discorso *töitschu*, senza tuttavia volersi legare a definizioni troppo strette di nozioni invece piuttosto sfuggenti, almeno nelle loro manifestazioni meno tipiche, nozioni quali appunto quella di "prestito", di "codeswitching", di "codemixing". Si è dunque cercato un criterio indipendente che fosse il più oggettivo e il meno ambiguo possibile, e cioè quello del conteggio di tutte le parole grafiche di origine straniera, per cui, ad esempio, anche i sintagmi sono stati conteggiati per il numero di parole che contenevano (ad es. art. + nome = 2).

Come si può notare dalla tabella 1, la percentuale di elementi stranieri citata sopra (6,2%) si distribuisce in modo estremamente diseguale nei testi considerati, per cui essa risulta molto maggiore all'interno delle trascrizioni di parlato vero e proprio, piuttosto bassa nei testi scritti e addirittura bassissima nell'omelia.

tipo di testo	n. parole	n. parole romanze	%
parlato	5390	471	8,73
scritto	4540	137	3,01
omelia	679	9	1,32

Tab. 1 Distribuzione dell'apporto straniero nel corpus

La distribuzione di tali valori costituisce un risultato già di per sé abbastanza interessante. Questa breve analisi preliminare ci permette cioè di correlare la formalità di un testo (in particolare l'attenzione dell'autore verso aspetti linguistici) con la presenza di prestiti e di commutazioni di codice. Si delinea inoltre il fatto che l'uso scritto di una varietà dialettale possa effettivamente contribuire all'elaborazione linguistica della stessa, privilegiando, ad esempio, un certo tipo di lessico e pratiche discorsive monolingui. Nell'omelia, il testo più controllato e consapevole del *corpus*, l'intenzionalità quasi esplicita è di rifarsi a modelli che, sebbene estranei al dialetto, si rifacciano alla tradizione di tipo tedesco, al tempo stesso evitando un lessico troppo visibilmente romano. Pare dunque possibile una notevole variazione stilistica anche in una parlata marginale e minoritaria come può essere il

töitschu.

In una seconda fase l'attenzione si sposta sulla tipologia e l'analisi dei singoli elementi imprestati. A questo fine sono stati esclusi dall'analisi tutti i segmenti di una certa lunghezza presenti in lingue diverse dal dialetto tedesco, in particolare frasi intere, mantenendo invece i soli sintagmi nominali e preposizionali, purché semplici, oltre ad alcune locuzioni avverbiali, interiezioni e segnali discorsivi complessi (ad esempio: *basta là!*). È infatti a livello di parola o di sintagma che diventa importante trovare dei criteri che contribuiscano a fare luce sulla distinzione fra i diversi fenomeni di contatto, ed è proprio a questo livello che si scontrano i principali approcci teorici e metodologici all'argomento. All'interno di un paradigma quantitativo, ad esempio, Poplack e collaboratori (cfr. Poplack *et alii* 1988) distinguono l'atto di *lexical borrowing*, di carattere tipicamente estemporaneo, dal caso dei prestiti stabili basandosi su criteri di diffusione lessicale (n. di occorrenze, n. di parlanti che utilizzano il forestierismo, ecc.) e di adattamento formale (fonologico e morfosintattico); solo nel secondo caso, secondo Poplack, si può parlare di prestito in senso stretto. Entrambi i tipi vengono però distinti, sul piano quantitativo e qualitativo, dai fenomeni di commutazione di codice, differenziandosi in questo ad esempio da Myers-Scotton (2002), la quale fa rientrare tutti i fenomeni di contatto all'interno dello stesso paradigma, cosiddetto della "lingua matrice".

Per tornare ai nostri dati, l'esclusione dei segmenti di *codeswitching* e di alternanza di codice fa scendere la percentuale di elementi stranieri al 4,7%, un valore comunque molto alto se paragonato a ricerche analoghe dal punto di vista metodologico ma probabilmente incomparabili per ampiezza. Tali dati vanno dall'1% su un *corpus* di 2 500 000 parole di francese canadese (Poplack *et alii* 1988), al 2% in un *corpus* di tedesco formazzino di 125 000 parole (Valenti 2005), al 2,55% in un *corpus* di fiammingo a Bruxelles (160 000 parole), al 2,6% in un *corpus* di alsaziano (17 000 parole), entrambi citati in Treffers-Daller (1999). Un futuro allargamento del *corpus* issimese permetterà forse di capire se la comparsa di fenomeni di contatto in misura nettamente superiore alla media sia dovuta solo alla difficile comparabilità dei dati con altre situazioni bi- e plurilingui o se invece questo fatto sia da attribuire al contesto particolare di minoranza doppiamente alloglotta ("minoranza di secondo ordine", secondo Francescato 1993), in presenza di un repertorio linguistico complesso come quello issimese.

	<i>tokens</i>	%	<i>tokens / types</i>
Nomi	206	51,8	2,4
Nomi + art. / prep.	37		
Segnali discorsivi / connettivi / focalizzatori	84	17,9	3,2
Verbi	82	17,5	2,6
Numerali / date	33	7	--
Aggettivi	9	1,9	1,1
Pronomi	8	1,7	2,7
Avverbi	7	1,5	1,4
Preposizioni	4	0,8	4

Tab. 2 Distribuzione dei prestiti nelle diverse parti del discorso

La tabella 2, relativa alla suddivisione dei prestiti nelle diverse parti del discorso, ci permette alcune considerazioni di carattere generale. Innanzitutto vengono confermate, a grandi linee, le gerarchie di prestito delle categorie lessicali elaborate da diversi autori e riassunte in Wilkins (1996), in particolare il ruolo di rilievo occupato dalle parole sintatticamente libere e con valore di modificatore frasale, già ben individuato da Weinreich (1968). Come si può notare, quasi la metà degli elementi stranieri nel parlato e nello scritto issimese è composta da nomi o da sintagmi nominali:

- (7) wénn machuntsch mi *l'imballatrice*
 'quando fanno con *l'imballatrice*'
 [Augusta (2005: 14)]
- (8) A mieder het gseit *da fummulu* van in dscheis lann
 'un falciatore disse *alle donne* del suo paese'
 [Augusta (2005: 11)]

Tale dato, unito ad un rapporto di *tokens* per *types* non molto alto (e questo valore sarebbe di molto inferiore se si includessero nel conteggio i sintagmi) sta ad indicare la funzione di molti di questi prestiti, prevalentemente referenziale, legata alla denominazione di oggetti, non necessariamente "moderni", ma condivisi dalla macrocomunità che, come si è detto sopra, è profondamente e storicamente plurilingue. Un esempio è dato dal caso di molti termini tecnici relativi al settore della fienagione: *trussu* 'fascina di fieno' (nel *patois* di Gaby: *troussa*), *trüju* 'coclea' (nel *patois* di Gaby: *trouëille*).

Segue, sebbene in misura nettamente minore, una categoria, ampia e composta dal punto di vista delle parti del discorso tradizionali, ma omogenea dal punto di vista funzionale: essa racchiude tutti quegli elementi che funzionano da modificatori di enunciato (*utterance modifiers*) e che comprendono focalizzatori come *anche*, connettivi come *ma*, segnali di articolazione del discorso come *dunque*, interiezioni come *va bon*. Alcuni esempi:

- (9) ischt *njanka* me hübsch
'non è *neanche* più bello'
[Augusta (2005: 14)]
- (10) Wissischt nöit *franh!*
'non sai *proprio!*'
[Augusta (2005: 15)]

Come si può notare questa categoria presenta un valore medio di *tokens* per *types* molto alto, il che sta a significare che si tratta di prestiti ricorrenti e ben consolidati nell'uso. Venendo a mancare il valore referenziale, per tutti questi casi le motivazioni al prestito vanno cercate altrove (v. fra gli altri Matras 1998), ad esempio nel relativo grado di libertà morfosintattica di questi elementi, nel loro ruolo emblematico all'interno del discorso, ecc.

Anche i verbi di origine straniera occupano uno spazio importante nel *töitschu* e tendono, per quanto riguarda soprattutto un piccolo gruppo di verbi ('arrivare', 'passare', 'finire'), ad essere ricorrenti. Come si mostrerà meglio sotto, i verbi sono nella grande maggioranza dei casi integrati morfologicamente (ricevono cioè marche flessive tedesche), spesso così ben integrati da essere difficilmente riconoscibili come prestiti.

- (11) *Ma ja, as wélz moal hejis téléfoné uger*
'*ma sì, una certa sera (pare che) abbia telefonato su*'
[Augusta (2005: 16)]
- (12) *woa dar het glljéivrut*
'*dove ha finito*'
[Augusta (2005: 10)]

Un ultimo commento riguarda alcune categorie raramente interessate da fenomeni di prestito se non in contesti di contatto 'estremo' (vedi Thomason / Kaufman 1988), come evidentemente è il caso di Issime: i pronomi, gli aggettivi e le preposizioni.

- (13) *Chacun het avittrut antwiar*
'*Ciascuno ha invitato qualcuno*'
[Augusta (2004: 11)]
- (14) *Masch nöit hoeju ... hoei enorme*
'*non puoi fare fieno ... fieno enorme*'
[Augusta (2005: 16)]

Infine numerali e date: in questi contesti l'utilizzo delle lingue in contatto (e di maggior prestigio) sembra essere un universale di molte situazioni minoritarie in Italia.

- (15) séwer bljibben unz *le vingt-trois décembre*
 ‘rimanevamo fino *al ventitré dicembre*’
 [Augusta (2004: 11)]

Un ultimo aspetto relativo alla frequenza dei prestiti che possa avere rilevanza nello stabilire il grado di integrazione e di acclimatamento degli stessi è considerarne la distribuzione nel *corpus*, ovvero l’uso in parlanti (o testi, come farò in questa sede) diversi. Questo controllo permette di verificare la stabilità di un prestito nel sistema indipendentemente da esigenze tematico-discorsive (cosa che vale soprattutto per i nomi) specifiche. Qui dovremmo dunque trovare soprattutto parole dal significato piuttosto generico, e comunque caratterizzate da frequenza abbastanza alta, sia come prestiti sia in assoluto. I lessemi che compaiono in almeno cinque dei dieci testi analizzati sono due nomi, *fümmala* e *pappa*, due segnali discorsivi, *franh* e *bella*, un verbo, *arrivurun*. Come si può notare, tutte le voci appartengono al vocabolario di base, sono verosimilmente di origine piemontese o francoprovenzale, in nessun caso comunque inequivocabilmente italiana, il che farebbe pensare a parole entrate nel sistema del *töitschu* da molto tempo, in epoca precedente all’influenza diretta della lingua nazionale localmente. In questo elenco troviamo anche il verbo ‘arrivare’ che, per ragioni a me tuttora oscure, sembra essere il verbo più frequentemente preso in prestito dal romanzo nelle diverse parlate alloglotte in Italia. Alcuni esempi tratti da *corpora* di parlato:

- (16) äs tagsch *riwut* minä zio
 ‘un giorno arriva mio zio’
 (Formazza - Walser)
- (17) vanj bescht *riward* schjöl d maischtra hed schad
 ‘quando arrivavi a scuola la maestra diceva’
 (Rimella - Walser)
- (18) *rivamo* doma
 ‘arriviamo a casa’
 (Acquaviva C. - Croato molisano)
- (19) mjez dit *arvoj*
 ‘a mezzogiorno è arrivato’
 (S. Sofia d’Epiro - Arbrësh)

3. L’adattamento dei prestiti

Gli elementi romanzi inseriti nel discorso *töitschu* si possono collocare, come abbiamo già visto, lungo una scala che va da un grado minimo ad uno massimo di adattamento fonologico e morfosintattico. Inoltre è spesso evidente uno slittamento di significato (di solito un restringimento). Per quanto riguarda la

f fonologia, osserviamo brevemente come sia ben evidente, ad esempio, la tendenza alla dittongazione delle vocali lunghe, un tratto che accomuna il tedesco di Issime al francoprovenzale di Gaby, tratto già notato da Hasselrot (1939/40) e poi ripreso da Zürer (1999): cfr. *boarku* 'barca', *mogoara* 'magari', *suart* 'sorte', *fröiti* 'frutti'. Dal punto di vista del restringimento semantico si noti ad esempio *kollutziunh* col significato specifico di 'spuntino a tarda sera', mentre negli stessi *patois* (in Chenal / Vautherin 1997 il termine *colachon* è dato come italianismo), il significato di spuntino serale, è solo uno dei diversi possibili. Un altro esempio potrebbe essere *fióca*, 'neve', che a Issime si usa con il solo significato di 'panna montata'.

Dedichiamo invece più attenzione all'adattamento morfosintattico.

Per quanto riguarda i nomi si nota la tendenza dei prestiti ad essere inseriti nel complesso sistema di classi flessive, sebbene ciò non sia sempre ben evidente all'interno dei testi analizzati (e in genere nei dati raccolti senza elicitazione mirata) per mancanza di contesti adeguati, nei quali sia ad esempio visibile l'accordo per il genere o per il caso. Alcuni esempi: i maschili di tipo piemontese terminanti in consonante, come *vers* 'verso', *sold* 'soldo' vengono assimilati ai maschili forti di origine tedesca e prendono *-a* al nominativo plurale; la maggior parte dei femminili prende desinenza *-u*, come *piatzu* 'piazza', oppure resta in *-a*, come *fiocka* 'panna montata', acquisendo però regolare declinazione (cfr. nel *corpus*: *mit da fiocke* 'con le panne', articolo e nome flessi al dativo). Una serie di nomi entra invece in una delle classi del neutro, classi che si dimostrano dunque tanto produttive da attrarre nomi provenienti dal maschile o dal femminile delle lingue a contatto. Particolarmente produttiva in questo senso appare la classe in *-i* (con plurale *-ini*): *z kaffi* 'il caffè' (pl. *kaffini*), *z valisi* (pl. *valisini*) 'valigia'. Si noti infine che alcune vocali in posizione finale di parola (e dotate di valore morfologico) provocano nei plurisillabi interessanti stravolgimenti nelle vocali atone, una forma di armonia vocalica ben descritta da Zürer (1999). Si vedano, fra le altre, la desinenza *-u* in funzione di nominativo singolare femminile (*lanturnu*, *puluntu*), e di dativo singolare, sempre femminile (*mit saludu* 'con insalata'), *-a* per il nominativo plurale del maschile (*pantlana* 'pantaloni'), e *-i* per il nominativo plurale, di diversi generi (qui femminile: *trüffili* 'patate').

Per quanto riguarda invece i verbi, quelli integrati nella morfologia tedesca entrano tutti in uno schema regolare formato dalla sequenza di morfema derivativo *-Vr-* (con vocale *-V-* soggetta alle modificazioni dell'armonia vocalica viste sopra, e anche a caduta) e morfema flessivo *-un*. Molto più che per i nomi la base per i verbi sembra essere prevalentemente galloromanza, sia francoprovenzale sia francese, il che aprirebbe interessanti prospettive di ricerca relative alla specializzazione dei codici nelle diverse parti del discorso. Cito a caso dal *corpus*: *sappunurun* 'sarchiare' (*patois* e piemontese *sapé*), *dotturun* 'dubitare' (da *douter*), *müssurun* 'meditare, riflettere' (da *muser*), *arechturun* 'fermare' (con il *patois* di Gaby come base verosimile, dato l'esito locale dell'aspirazione). I casi

di verbi romanzi con morfologia romanza sono invece rarissimi (4 occorrenze su 82), tutti participi passati (cfr. anche l'es. 11 citato sopra):

- (20) ischt gsinh a virtag das het *réuni* vill lljöt van doa
 'era una festa che riuniva molta gente di lì'
 ["Augusta" (2004: 9)]

4. Conclusioni

Con questa presentazione mi ero posta due obiettivi che spero di avere almeno tratteggiato in queste poche pagine. Innanzitutto mi premeva esporre un possibile metodo di analisi per i fenomeni di contatto, metodo che necessita di ampi *corpora* scritti e parlati. Ciò costituisce, a mio parere, una premessa imprescindibile per qualunque lavoro descrittivo sulle parlate alloglotte, in Italia o altrove.

In secondo luogo il lavoro prendeva in considerazione un *case-study*, quello esemplare della comunità plurilingue di Issime e in particolare dei fenomeni di prestito nel dialetto walser locale provando ad affrontarli da un punto di vista quantitativo. Questa analisi esplorativa, condotta su un *corpus* composito e di dimensioni ridotte, ha permesso di individuare una sorta di scala di crescente integrazione nel sistema dei diversi elementi allojeni presenti nel *töitschu*. Da una parte sono ben visibili i prestiti estemporanei, l'uso di sintagmi o di lessemi (in larga maggioranza nomi) delle lingue a contatto, oggi soprattutto dall'italiano e in misura minore dal piemontese: si tratta di elementi non ricorrenti (singole occorrenze), con funzione referenziale, legati al tema del discorso, tendenzialmente poco adattati sui diversi livelli d'analisi. All'estremo opposto troviamo invece i prestiti stabili, molto ricorrenti e presenti in più testi (non legati cioè né dal tema del discorso, né da idiosincrasie di singoli parlanti / scriventi), maggiore incidenza di verbi, connettivi e soprattutto focalizzatori, maggiore adattamento anche morfologico. Troviamo qui termini di significato generico appartenenti al vocabolario di base o addirittura alle parole funzionali (appunto connettivi e focalizzatori): in tutti questi casi la rilevanza dell'italiano come lingua modello appare molto ridotta a favore del versante galloromanzo, più antico nella complessa stratificazione linguistica issimese. Tra i due estremi esiste naturalmente un *continuum*, la cui esplorazione necessita però di un approfondimento su scala maggiore.

BIBLIOGRAFIA

- CENTRO STUDI E CULTURA WALSER, *D'Éischemtöitschu, Vocabolari Italiano-Töitschu e Töitschu-Italiano*, 1988-1998.
- CHENAL, A., VAUTHERIN, R., *Nouveau Dictionnaire de Patois Valdôtain*. Centre d'Études Francoprovençales "René Willien", Saint-Nicolas, 1997.
- DAL NEGRO, Silvia, « Repertori plurilingui in contesto minoritario », in Silvia Dal Negro / Piera Molinelli (a cura di), *Comunicare nella Torre di Babele. Repertori plurilingui in Italia oggi*, Roma, Carocci, pp. 23-42, 2002.
- FRANCESCATO, Giuseppe, « Sociolinguistica delle minoranze », in Alberto A. Sobrero (a cura di), *Introduzione all'italiano contemporaneo. Vol 2: La variazione e gli usi*, Roma-Bari, Laterza, pp. 311-340, 1993.
- HASSELROT, B., « Les limites linguistiques dans la Vallée de Gressoney (Aosta) ». In: *Studia Neophilologica* n. 12, pp. 56-65, 1939/40.
- MATRAS, Yaron, « Utterance modifiers and universals of grammatical borrowing ». In: *Linguistics*, n. 20, pp. 281-331, 1998.
- MYERS-SCOTTON, Carol, *Contact Linguistics*, Oxford, Oxford University Press, 2002.
- POPLACK, Shana, SANKOFF, David e MILLER, Christopher, « The social correlates and linguistic processes of lexical borrowing and assimilation », in *Linguistics*, n. 26, pp. 47-104, 1988.
- THOMASON, Sarah G. e KAUFMAN, Terrence, *Language contact, creolization, and genetic linguistics*, Berkeley, University of California Press, 1988.
- TREFFERS-DALLER, Jeanine, « Borrowing and shift-induced interference: Contrasting patterns in French-Germanic contact in Brussels and Strasbourg ». In: *Bilingualism: Language and Cognition*, n. 2/1, pp. 1-22, 1999.
- VALENTI, Monica, "Facciamo un po' titsch e un po' wältsch?" *Analisi dei fenomeni di contatto nella parlata walser di Formazza*, Tesi di laurea, Università del Piemonte Orientale, Vercelli, 2005.
- WEINREICH, Uriel, *Languages in Contact. Findings and Problems*, The Hague, Mouton, 1968.
- WILKINS, David P., « Morphology », in Goebel, H. et alii. (Hrsg.), *Kontaktlinguistik. ein internationales Handbuch zeitgenössischer Forschung*. 1. Band, Berlin, etc., de Gruyter, pp. 109-117, 1996.
- ZÜRRER, Peter, *Sprachinseldialekte* [Reihe Sprachlandschaft: 23]. Aarau, Sauerländer, 1999.

La neologia nelle lingue minoritarie del Piemonte. Alcune riflessioni sulle scelte dei parlanti nel rapporto fra lingua e patois

Monica Cini - Consuelo Ferrier¹

1. Premessa

Lo studio dell'innovazione linguistica è legato nell'immaginario collettivo alle parole nuove che si formano all'interno della lingua nazionale o che vi entrano da altre lingue: abbiamo tutti ben in mente alcuni vocabolari monolingui italiani che ogni anno annunciano edizioni aggiornate con centinaia di nuovi lemmi, quasi in una sorta di gara a chi ne registra il numero maggiore. Parlare oggi di neologia dialettale sul piano sincronico può apparire in contraddizione con l'idea che il dialetto è ormai prossimo all'estinzione e quindi, come tale, non abbia la forza di innovarsi, formando o accogliendo nel suo sistema parole nuove. I vocabolari dialettali infatti, al contrario di quanto appena osservato per quelli monolingui, hanno un atteggiamento molto conservatore, cercando di preservare dall'oblio le parole "genuine" del dialetto escludendo a priori ciò che viene percepito come troppo vicino alla lingua nazionale o al dialetto più prestigioso².



Monica Cini e Consuelo Ferrier³

La riflessione sul neologismo è inoltre strettamente legata ai concetti di prestigio, di chiusura e apertura sociale, di tradizione e cambiamento, di purismo e adattamento, e ci riporta agli studi, ormai classici, sull'antagonismo tra conservazione e innovazione linguistica di Jules Gilliéron e Benvenuto Terracini. Le dinamiche di innovazione in una lingua nazionale o in un dialetto – e a maggior ragione in una lingua di minoranza – coinvolgono, anche se in modo diverso, alcuni fattori extralinguistici.

Innanzitutto in quest'ambito più che in altri sembra essere determinante la struttura sociale, culturale ed economica della comunità linguistica e, non ultimo, il sentimento del parlante. Se prendiamo ad esempio la minoranza linguistica di Carloforte e Calasetta, di cui recentemente Fiorenzo Toso (2004) ha redatto il primo volume del vocabolario, scopriamo attraverso la lingua una capacità di integrazione e di apertura della società tabarchina che appare abbastanza lontana dalle minoranze linguistiche presenti nelle valli alpine del Piemonte. Infatti Toso parla di "conservatorismo attivo" per indicare l'atteggiamento grazie al quale all'interno del patrimonio lessicale tabarchino convivono « le voci di una tradizione culturale ed economica ormai plurisecolare e le innovazioni richieste dall'evoluzione dei tempi a una società che [...] ha saputo finora reagire, spesso in maniera originale, alle esigenze di un aggiornamento costante del proprio repertorio »⁴.

Il lessico tabarchino contemporaneo nasce, come peraltro quello di tutte le lingue, da una stratificazione di contatti e interazioni non solo linguistiche, ma – e qui sta il punto per noi più interessante – anche dalla volontà di mantenere il dialetto come strumento comunicativo prevalente.

« Tale funzionalità si esplica [...] sia nel mantenimento e nell'aggiornamento della parlata a livello quotidiano, nelle relazioni familiari e sociali, sia nell'adozione e arricchimento di lessici tecnici e specialistici per quelle attività, anche *nuove*, che sono condivise da settori significativi della società tabarchina: non solo mediante il calco e l'adattamento di voci italiane, ma anche attraverso la creazione di neologismi prettamente locali »⁵.

I parlanti tabarchini inoltre sembrano avere coscienza, intesa in senso terraciniiano, della complessità del loro repertorio lessicale non sentendo estranee o pericolose le voci nate in seguito all'apertura verso altre comunità e verso altre lingue.

Nelle aree di minoranza linguistica galloromanza del territorio piemontese la situazione appare diversa sia a livello socio-culturale sia a livello di sentimento del parlante. Innanzitutto è necessario precisare che ci troviamo in zone in cui la vitalità del *patois* è minore rispetto a quella registrata per il tabarchino e che il neologismo è visto come un'ulteriore conferma di debolezza e, quindi, come un pericolo per la sopravvivenza della lingua. Le nostre valli inoltre sono state caratterizzate a lungo più da una chiusura sociale ed economica che da

un'apertura verso l'esterno, ma quando questa inevitabilmente si è verificata l'atteggiamento dei valligiani è stato differente rispetto alla "contaminazione" proveniente da una parte dalle popolazioni galloromanze al di là delle Alpi in Francia e dalle popolazioni galloitaliche della pianura padana dall'altra.

Per quanto riguarda l'apertura verso l'esterno, pare che si possa dedurre⁶ che i nostri valligiani non hanno assunto un atteggiamento di chiusura nei confronti della gente d'Oltralpe, formando anzi con essa un'unica comunità pastorale e linguistica⁷; tale sentimento ha contribuito ad aumentare il distacco verso le comunità delle pianura e la loro lingua e il rafforzamento del sentimento di alterità fra "noi" (della montagna) e "loro" (della pianura); al contrario l'atteggiamento nei confronti del piemontese di koiné a base torinese si è collocato su due piani distinti: da una parte esso veniva percepito come codice più prestigioso e infatti lo si insegnava ai figli, in un momento in cui parlare in *patois* era indice e simbolo esteriore di inferiorità⁸; dall'altra il *patois*, parlato solo in ambito familiare e in situazioni interne alla comunità, doveva essere preservato il più possibile dal contatto con il dialetto della pianura⁹. Spie di tale atteggiamento sono oggi affermazioni di rivendicazione di "genuinità" provenzale alpina o francoprovenzale di alcuni lessotipi che sono in forte concorrenza con il lessotipo proveniente dalla pianura e che invece pare destinato a prevalere: è il caso per esempio di *ninsòla*¹⁰ per 'nocciolo', tipo lessicale piemontese che è riuscito a scardinare la contrapposizione tra *coudra* francoprovenzale e *oulanhie* provenzale alpino¹¹.

La scelta di insegnare ai figli il piemontese prima e l'italiano poi per garantire loro un miglioramento sociale e smarcarli dalla negatività simboleggiata dal dialetto ha contribuito all'immobilismo del *patois* che, relegato sempre più all'ambito familiare, non solo si è fermato rispetto ai bisogni comunicativi della società ma, non più trasmesso di generazione in generazione, ha anche visto ridursi il suo ruolo di lingua della comunità e della famiglia. Pare quindi che il *patois* nelle nostre valli non abbia la funzionalità comunicativa ricoperta dal tabarchino e che, al posto di un "conservatorismo attivo", sia caratterizzato da un conservatorismo comunicativamente limitato e limitante. Tuttavia negli ultimi anni si è assistito a una nuova spinta verso il *patois* che sembra far emergere un nuovo atteggiamento: il *patois* come lingua da conservare e salvaguardare e come simbolo di un'identità ma anche come strumento di comunicazione al di là dell'ambito familiare. Questo pare essere però il punto più critico: una lingua da tempo abbandonata nella sua funzione comunicativa piena, che stenta a sopravvivere anche all'interno della sua comunità, si ritrova a dover assurgere nuovamente al compito che è precipuo della lingua, cioè esprimere la realtà. Una realtà che si è arricchita, è più complessa, in cui le reti sociali degli stessi *patoisants* sono diventate più aperte e più fitte, una realtà che il *patois* non pare avere la possibilità di esprimere.

Nei due paragrafi seguenti affronteremo questo tema sotto due prospettive diverse: rifletteremo innanzitutto sulla percezione della neologia da parte dei

parlanti e ci collocheremo su un piano di oralità, mentre in un secondo momento prenderemo in esame un documento burocratico redatto in *patois*, in modo da valutare la possibilità di attualizzazione del dialetto in una situazione comunicativa che non gli è abituale.

2. La neologia nella percezione dei parlanti

Lo spunto per trattare l'argomento e osservare le reazioni dei parlanti di fronte al neologismo si è offerto spontaneamente durante la prima lezione del più recente corso di *patois*. All'inizio di tale lezione, infatti, è stato gentilmente porto al docente il *ganasaire*, ovvero il microfono. Questo neologismo, usato con naturalezza, poteva essere la spia di un fenomeno creativo di cui forse i parlanti non avevamo piena coscienza, ed è stato il pretesto per richiedere ai partecipanti al corso di riflettere sulle parole che secondo loro potevano essere considerate nuove rispetto alla loro lingua e compilarne un elenco. I parlanti hanno infatti generalmente una spiccata sensibilità linguistica che permette loro di percepire con chiarezza e precisione anche le minime differenze a livello sia lessicale sia fonetico. Termini arcaici *versus* termini recenti, lessico e fraseologia propri delle diverse generazioni o delle diverse borgate, differenze di pronuncia¹², dovute alla tendenza alla semplificazione dei giovani rispetto agli anziani e dei parlanti non madrelingua rispetto a quelli madrelingua, vengono prontamente segnalati anche e soprattutto durante le attività svolte all'interno di questo tipo di corsi, provocando animate discussioni.

Per esaudire la nostra richiesta gli informatori hanno seguito due strade: la prima è consistita nello stilare liste di oggetti considerati appartenenti alla vita moderna (e quindi legati alla tecnologia, ai costumi, allo stile di vita odierno) e nel fornirne la denominazione in *patois*; la seconda nel ricercare le parole che ad un primo sguardo risultassero chiaramente di origine alloglotta. Si è verificata anche, in alcuni casi, una certa resistenza alla comprensione del concetto di "neologismo", dovuta forse ad un atteggiamento puristico che i parlanti esercitano consciamente. Dobbiamo anche tenere conto del fatto che gli utenti del corso di *patois* che noi avevamo di fronte erano molto motivati: si trattava di appassionati di lingua e cultura locale con uno spiccato attaccamento al proprio territorio e con un sentimento dell'identità molto forte che si definisce proprio in contrapposizione alla gente / alla cultura / alle parlate (varietà del piemontese) della pianura e alla cultura e alla lingua egemone (l'italiano), sentite come minaccia.

Questo fa sì che, mentre nella vita quotidiana, in situazioni comunicative nelle quali il controllo è molto basso, i nostri informatori utilizzano probabilmente con disinvoltura anche termini non tradizionali del *patois*, in situazioni in cui effettuano un notevole controllo linguistico essi cerchino di epurare il più possibile la propria parlata da elementi sentiti come estranei e possibili attentatori all'unicità rivendicata alla lingua locale.

La soluzione scelta da uno dei nostri puristi coscienti, Oreste, per altri versi uno degli innovatori, invece, della valle, è stata la definizione. Alla nostra richiesta ha risposto scegliendo alcuni termini, relativi a referenti nuovi rispetto alla cultura materiale sentita come tradizionale, e fornendo per ognuno di loro una definizione in *patois*: pur essendo molto originale, questa scelta non rispecchia certamente l'uso concreto che Oreste fa della lingua nella vita di tutti i giorni¹³. Ma nella colonna dei termini italiani troviamo a sorpresa (lapsus?) *internët*, dove la *ë* che va a indicare la presenza di "e muta", segnale dell'adattamento della parola al sistema fonologico di Salbertrand, luogo di origine del nostro informatore.

Al di là di questo caso specifico, il materiale raccolto da un lato corrisponde a quanto ci aspettavamo e dall'altro riserva alcune sorprese. Molti neologismi segnalatici consistono infatti in prestiti, dal francese o dall'italiano, con gradi diversi di adattamento al sistema fonomorfologico del *patois*: *poulistë* / *polissë* (polizia), *spetâclë* (spettacolo), *journalë* (giornale), *moteu* (motore), *trateu* (trattore), *televiseu* / *televiseue* (San Marco) *televizioun* (Salbertrand) (televisore), *filme* (film), *boursetta* (borsetta), *banh* (bagno), *sashë* (sacchetto); si tratta di termini che vanno a designare un referente ignoto alla cultura tradizionale alla quale il *patois* è rimasto finora legato. L'adattamento alla lingua ricevente si esprime nell'uso delle desinenze (come la *-e* caratteristica del sostantivo maschile singolare, applicata a *filme* o la *-ë* del femminile singolare in *polissë*, nella parlata di San Marco di Oulx) o nel troncamento (desinenza zero, come accade per la coppia bagno – *banh* nella parlata di Salbertrand). Nella particolare situazione della Val di Susa e della Val Chisone, nelle quali si è succeduta nel tempo (e parzialmente sovrapposta) la presenza di diverse lingue di cultura e di prestigio (francese, piemontese e italiano) risulta molto difficile stabilire una relazione certa con l'una piuttosto che con l'altra lingua: *moteu* è l'esito dell'adattamento dell'italiano *motore* o invece è un prestito non adattato del francese *moteur*, per altro compatibile con il sistema fonomorfologico del *patois*?

Un altro caso è quello di *lavatrissë* (San Marco) *lavatris* (Salbertrand) - lavatrice; nella formazione del deverbale viene qui stabilita una corrispondenza tra il suffisso italiano *-trice* e *-is* / *-issë* *patois* applicato ad una base comune alle due lingue (lavare - *lavâ*).

Tra i prestiti raccolti meritano particolare attenzione i seguenti casi: *frigo* (San Marco e Salbertrand) per frigorifero, *chine* / *chinemà* per cinema, *fotocopia* (invariabile) per fotocopia (San Marco), *louz impianti* per skilifts (Salbertrand). Questi termini non differiscono in nulla dai corrispondenti italiani, dai quali non si possono distinguere se osservati al di fuori del contesto. L'intervento della lingua ricevente è minimo: lo spostamento dell'accento sull'ultima sillaba nel caso di *chinemà*, sul modello francese (ma, come la grafia Genre non ci consente di equivocare, con la conservazione di [tʃ] iniziale italiano *vs* [s] francese); l'invariabilità di *fotocopia*, che mantiene la desinenza *-a* sia al singolare sia al plurale (notiamo che si tratta della desinenza del femminile plurale nel *patois* di Oulx, tramite la conservazione della quale il prestito raggiunge una situazione di compromesso tra le due lingue). Nel caso di *louz impianti*, nel significato

ormai fissatosi di “skilifts”, si è verificata un’ellissi rispetto al modello *gli impianti < di risalita >* che l’ha originato; il termine, utilizzato quasi esclusivamente al plurale e con l’articolo, non rischia di essere ambiguo essendo considerata scontata la comune conoscenza, da parte degli eventuali interlocutori, della realtà montana.

La presenza di termini italiani senza adattamento, ma considerati dagli stessi parlanti neologismi in *patois* come *frigo* per *frigorifero*, potrebbe certo far riflettere sulla vitalità della nostra lingua minoritaria, se non fosse che dagli stessi informatori ci giungono anche indizi di segno opposto; una certa vitalità, per esempio, ci viene suggerita dalla presenza di ben tre diversi sinonimi, raccolti sia a San Marco di Oulx sia a Salbertrand, del sostantivo “treno”: *la machinè* ‘bou la corna an l’èr, *tren* e *counvouà*; la stessa vitalità sembra essere alla base dei numerosi calchi semantici: *machinè* nel senso di automobile, con relativa *potièerè* (dla *machinè*), *goummè* nel senso di pneumatico; *taoun* (nella locuzione *stivalli bou l taoun*) che da “tallone” passa ad indicare anche il tacco di certe scarpe (sul modello del francese *talon*). Difficile se non impossibile stabilire se si tratti di un calco semantico, di esiti indipendenti ottenuti nelle diverse lingue seguendo analoghi meccanismi, di calchi anche del significante (come nel caso del francese *portière?*).

Nel caso di *ganasaire* e *chouquin* riscontriamo l’estensione del campo semantico di un termine già presente: *ganasaire*, derivato da *ganasse* “mascella, ganascia” con l’aggiunta del suffisso *-aire*, esito del latino *-ARIUS*, suffisso produttivo nella creazione di nomi d’agente, di funzione, di mestiere¹⁴, si trova in alcuni vocabolari dialettali con il significato di “parole ou action de ganache” (Mistral 1979, nel caso delle parlate provenzali) o, nella forma *ganasiaire*, *ganasie*, per indicare “chi parla a vanvera” (Pons-Genre 1997, per le parlate della Val Germanasca); nel nostro caso a Salbertrand il termine assume il significato innovativo di “microfono”. Si tratta dell’unico neologismo raccolto nel parlato spontaneo e non su esplicita richiesta. *Chouquin* formato da *choca* con l’aggiunta del suffisso *-in* diminutivo, indicava in passato esclusivamente un “campanello, piccola campana”; passa nel nostro caso ad indicare il più moderno campanello elettrico (Salbertrand). Il medesimo tipo si riscontra però anche in piemontese (*choquin*).

In un caso il neologismo segnalato è un esempio di nome proprio che diventa nome comune: *bernacca*, nome divenuto famoso grazie alle previsioni del tempo del colonnello Edmondo Bernacca, trasmesse in televisione per oltre vent’anni, si affianca al più banale *previzioun* (prestito adattato grazie alla corrispondenza *-zione > -sioun / -zioun* stabilita tra italiano e *patois* e all’ellissi del determinante “del tempo”; entrambi i termini sono stati registrati a San Marco di Oulx).

Un’altra tipologia di prestito è costituita dalle parole composte, la cui presenza è significativa; il materiale, già presente all’interno del sistema lingu-

stico, viene combinato analogamente a quanto avviene in italiano e francese (o forse, ma non possiamo affermarlo con certezza, sul loro modello). Composti formati da verbo + sostantivo, come *potë sandë* (posacenere), con mantenimento però dei confini di parola, in cui il primo componente mantiene l'originale desinenza della II persona singolare dell'imperativo presente (omofono, come il sostantivo, dei corrispondenti francesi); *pourtafeulh* (portafoglio), in cui i due componenti sono fusi in un unico elemento; *tournavizë* (cacciavite), con elemento verbale nel modo imperativo (desinenza -a); *lavaplasë* (lavastoviglie), composto di elementi interni alla lingua sul modello dell'italiano (in francese infatti abbiamo *machine à laver la vaisselle*): *lavâ* (lavare, nel modo imperativo II persona singolare) + *plasë* (piatto). Composti formati da due sostantivi come *zhacavän* ("giaccavento", dalla locuzione "giacca a vento"). Nel *patois* di San Marco troviamo *zhac*, come termine classico utilizzato in passato per le tipiche giacche di *razë* poi esteso alle giacche classiche da uomo¹⁵.

Si rivela inoltre a sorpresa la maggiore ricchezza dei termini indicanti i diversi tipi di strumento atti a preparare il caffè: a San Marco i parlanti distinguono infatti tra caffettiera e caffettiera napoletana, differenza tipologica che sia in italiano sia in francese si esprime con la semplice aggiunta di un determinante: *tourettë*, diminutivo di *tour* ("torre"), dalla forma caratteristica della caffettiera napoletana, la quale conquista così una denominazione specifica in opposizione a *cafetiéerë* ("moka").

Segnaliamo infine un ultimo fenomeno; la relazione, stabilita dai parlanti, tra neologismo e società non tradizionale ha causato anche alcuni fraintendimenti (una sorta di ipercorrettismo) a causa dei quali oggetti presenti anche nella società tradizionale, essendo parte di una classe di referenti considerati moderni, vengono assimilati alla modernità e di conseguenza la relativa denominazione annoverata tra i neologismi. Parliamo per esempio di: *armanà* per calendario, *moushàou d'la tête* per *foulard* (già prestito dal francese all'italiano), *moushàou 'd nâ* per fazzoletto da naso, *lounëtta* per occhiali, *pénshe* (antico *dicoutòou*) per pettine. Tutti i termini citati sono attestati in diversi dizionari e vocabolari dialettali con lo stesso significato indicato oggi dai nostri informatori. Tutt'al più, sempre spogliando i vocabolari, notiamo la presenza di altri termini, da affiancare a quelli citati, forse ancora più recenti (come *calendrier* accanto ad *armanà*, sul modello del francese, o *bariccoule* accanto a *lounëtta*, secondo il tipo piemontese *baricoule*, a sua volta affiancato da *ochaj*). Ancora più strano risulta l'inserimento di tali parole tra i neologismi se pensiamo, per esempio, che il *moushaou* è una delle componenti del costume tradizionale o che in alcune località il termine *pénshe*, ovviamente nella varietà locale della parlata, ha dato origine a vari *soubriquéés*, cioè ai soprannomi degli abitanti delle diverse borgate¹⁶. Per quanto riguarda il pettine, i nostri informatori segnalano un antico *dicoutòou*: *pénshe* risulta quindi innovativo rispetto ad esso anche se già presente nei lessici e nemmeno riconducibile ai tipi francesi *peigne* e *affinoir*.

Quest'ultima notazione fa riflettere sul fatto che, per il parlante, l'individuazione dei neologismi e la sensibilità nel riconoscerli non è esclusivamente legata all'organizzazione mentale ed all'attribuzione di un carattere "+nuovo" ai diversi referenti ai quali le varie denominazioni si riferiscono; il termine di paragone diventa, se esiste, la parola arcaica di fronte alla quale le innovazioni, per quanto si collochino ormai in un lontano passato, mantengono il loro carattere di neologismo. Non possiamo certo considerare sullo stesso piano *frigo* e *pénshe*, sebbene parte di uno stesso insieme che comprende, in fondo, sia le parole davvero nuove sia quelle più nuove rispetto ad altre (il *dicoutouu* riconosciuto ancora dall'informatore). Il loro futuro e la loro vitalità restano comunque vincolati al giudizio della comunità, alla loro accettazione e quindi all'utilizzo attivo a dispetto di qualsiasi parere oggettivo si possa fornire a priori; se le definizioni del nostro purista Oreste ci hanno fatto sorridere e dentro di noi abbiamo pensato che nessuno potrebbe mai usarle nelle conversazioni quotidiane, sappiamo che invece, tra i materiali a nostra disposizione, abbiamo anche alcune perifrasi, come *aigo nhèro* *dl'Amiricco* ad indicare la Coca Cola e *la mashinë 'bou la corna an l'èr*, già citata, per il treno, le quali, se pur avranno un uso marcato e verranno usate in particolari contesti e in relazione a ben determinati registri (affiancando, almeno nel secondo caso, sinonimi meno marcati come *tren*), hanno trovato la loro collocazione nella parlata locale e vengono riconosciute e utilizzate all'interno della comunità.

3. La neologia in un documento scolastico in patois

Ci spostiamo ora su un piano diverso, che affronta il tema della neologia sotto l'aspetto dell'attualizzazione del *patois* nella comunicazione settoriale. Nelle valli del Piemonte, e in particolare in quelle provenzali alpine, non mancano tentativi di utilizzare il *patois* fuori dai domini che gli sono più consoni, come ad esempio la lingua burocratica. Abbiamo analizzato le strategie messe in atto da un gruppo di insegnanti delle scuole di Villar Perosa, San Secondo di Pinerolo e Pinerolo, che si sono cimentati nella redazione – in italiano e in *patois* – di un progetto scolastico per la costituzione di una rete locale di scuole in territorio occitano e la sensibilizzazione verso le lingue e le tradizioni culturali degli appartenenti ad una minoranza linguistica.

Rispetto agli esempi finora proposti si tratta evidentemente di una costruzione artificiosa che parte da un testo in italiano (I), tenta di tradurne il contenuto in un altro codice, in questo caso il *patois* di Villar Perosa (II), per giungere però a un sistema linguistico ibrido (III), che forse apparirebbe troppo italianizzato a un *patoisant* e certamente del tutto codificabile per un italofono¹⁷; inoltre bisogna tenere ben presente che si tratta di scelte linguistiche di un gruppo di persone, addette ai lavori (come in genere avviene anche nella lingua nazionale quando si parla di linguaggio settoriale e tecnico) che tentano di adattare il *patois* a un linguaggio ostico e particolare come quello della burocrazia scolastica, per di più in forma scritta: è quindi evidente che le implicazioni linguistiche e le osservazioni che seguiranno sono molto legate al tipo di documento.

Dal punto di vista di processi di creazione lessicale ritroviamo nel documento tutti quelli già noti, dal prestito, con o senza adattamento, al calco semantico. Il caso più frequente è l'adattamento fonologico o morfologico di parole italiane: l'adattamento fonologico colpisce con regolarità i suffissi deverbali che producono nomi d'azione quali

-bile > <i>-bble</i>	flessibile > <i>flessibble</i> indispensabile > <i>ëndispënsabble</i>
-mento > <i>-mënt</i>	riferimento (di legge) > <i>rifërimënt (dë legge)</i> finanziamento > <i>finansiamënt</i> potenziamento > <i>poutënsiamënt</i> atteggiamento > <i>attëjamënt</i> censimento > <i>chënsimënt</i> dipartimento > <i>dipartimënt</i>
-zione > <i>-sioun</i>	direzione (generale regionale) > <i>dirësioun généralo réjounalo</i> applicazione > <i>aplicasioun</i> collocazione > <i>couloucasïoun</i> istruzione > <i>istrusioun</i> istituzione > <i>ëstitusioun / istitusioun</i> ¹⁸ tradizione > <i>tradisioun</i> realizzazione > <i>réalizasioun</i> sensibilizzazione > <i>sënsibilizasioun</i> convinzione > <i>counvinsioun</i> preparazione e formazione > <i>prëparasioun e fourmasioun</i> attuazione > <i>attouasioun</i>

In questi casi l'adattamento avviene tramite il passaggio da affricata dentale sorda [ts] alla fricativa alveolare sorda [s]; si fa notare che, a differenza dell'ortografia italiana, il sistema di Genre distingue tra affricata sorda e sonora con i segni *s* per la sorda e *z* per la sonora, quindi in questo caso siamo sicuri che si tratti di adattamento fonologico e non di un'ambiguità o incertezza ortografica. Un processo analogo si trova anche al di fuori del suffisso che stiamo osservando, si vedano i già citati finanziamento > *finansiamënt* e potenziamento > *poutënsiamënt*, ma anche nazionale > *nasiounâl*¹⁹.

Per quanto riguarda invece *-one* > *oun* l'adattamento si basa da una parte sulla caduta della vocale finale, che tuttavia è una marca tipica più dei dialetti galloitalici che dei *patois* galloromanzi, dall'altra sul passaggio da [o], sia tonica sia atona, a [u]²⁰ (nel sistema di Genre *ou*), come dimostrano gli esempi già citati, ai quali possiamo aggiungere progetto > *prougët* e confine > *counfin*²¹. Il suffisso *-oun* è presente nel sistema del *patois* della Val Germanasca come suffisso diminutivo, ma è considerato forma desueta sostituita sempre più frequentemente con *-in* che è probabilmente un prestito dal piemontese²²; secondo Genre siamo in una fase di agonismo (Pons-Genre 1997: XXXIV), destinata a vedere la scomparsa di *-oun* come suffisso diminutivo (ma la sua sopravvivenza pare continuare come suffisso accrescitivo, su base italiana e forse ha lasciato spazio anche ad adattamenti come quello che stiamo analizzando).

L'adattamento fonetico colpisce con regolarità anche il suffisso di derivazione avverbiale

–mente > *-mènt* storicamente > *stouricamènt*
 contemporaneamente > *countèmpouraneamènt*
 principalmente > *prènsipalmènt*
 raramente > *raramènt*
 direttamente > *dirèttamènt*
 facilmente > *fasilamènt*
 liberamente > *libramènt*

ed è presente anche in altre parole come corso > *couèrs*, personale (scolastico) > *pèrsounâl* (*dè l'eicolo*), sviluppo > *svilup* e circolare > *sircoulâr*²³. Registriamo infine il termine *ërsoùèrsa* 'risorse finanziarie e umane' che potrebbe essere un neologismo entrato dal francese con adattamento fonologico attraverso metatesi di *ressource*.

L'adattamento morfologico si verifica quando il tipo lessicale italiano viene adattato alle desinenze di genere e numero tipiche del *patois*: le iniziative > *laz iniziatiua*²⁴, due idee di base > *doua idèa bazilara* con la desinenza in *-a* marca del femminile plurale; una riflessione didattica > *uno riflèssioun didattico* con la desinenza in *-o* marca del femminile singolare; la presenza di didattiche multiculturali > *la prèzènso dè didattica multiculturala*²⁵.

Non sono molto frequenti nel testo i prestiti non adattati²⁶: *mass media*, *circolo* (non adattato neppure graficamente, al contrario del citato *capachità*), *rete* nella frase *uno coundivizioun èn "rete" ooub lâz'eicola* « una condivisione in rete con le scuole ». Appare curiosa quest'ultima scelta perché poche righe prima, persino nel titolo del paragrafo, per esprimere il concetto di 'rete' è stato utilizzato il termine *grillho*, che ci porta a evidenziare forse il nucleo più interessante della neologia cioè il calco semantico, ovvero l'acquisizione di nuovi significati da parte di parole già esistenti nel sistema, per "tradurre" concetti provenienti da un'altra lingua. Nel caso specifico *grillho* significa 'rete metallica' (Pons-Genre 1997 s.v.) e assume il significato figurato di 'insieme di persone o di istituzioni collegate tra loro attraverso un sistema di rapporti', uguagliando per così dire il campo semantico dell'italiano *rete*.

Vediamo ancora qualche altro esempio su questa stessa linea: in *uno forto prèzènso proutèstanto ènreizâ da siècle* « una forte presenza protestante radicata da secoli » il termine *ènreizâ* esiste nel sistema con il significato di 'radicare, mettere radici'²⁷, detto di piante, ma assume il significato figurato di 'penetrare in un ambiente' con un processo analogo a quello precedente e all'italiano.

Ancora un esempio: *fénomènò sampre pì fort dè l'applatimènt dè la culturo què nou vivèn* (nella versione italiana del progetto la frase suona: « crescente fenomeno di omogeneizzazione della cultura che stiamo vivendo »). Soffermiamoci sul termine *applatimènt* che in base all'adattamento fonologico già visto presupporrebbe un italiano *appiattimento*, in realtà le cose sono un po' più complesse

dal punto di vista di scelta del parlante. Infatti dobbiamo presupporre che sia stata scartata l'idea di **oumougeneizasioun* sulla base delle corrispondenze precedenti, e che si sia preferito evidenziare l'idea negativa che risulta dalla contestualizzazione del verbo nella frase citata²⁸ e che quindi si sia preferito mettere in evidenza l'uniformazione culturale che porta all'eliminazione, all'appiattimento appunto, delle differenze anche linguistiche. La scelta del termine potrebbe essere stata veicolata anche dal fatto che in *patois* esiste il verbo *aplatî* (ma con una sola *p*, come peraltro il precedente *aplicasioun*) dal significato – ancora una volta concreto – di 'appiattare, assottigliare specialmente una sostanza pastosa' (Pons-Genre 1997 s.v.).

Un'ultima annotazione può riguardare anche la neologia nelle locuzioni: nel documento che stiamo analizzando sono presenti molte locuzioni tipiche del linguaggio burocratico, che ci paiono ricalcare i processi di adattamento già evidenziati: (*l'eicolo*) *sie en graddou dë* 'essere in grado di', *butâ en coundisioun dë* 'mettere in condizione di', *anâ ènt la dirésioun quë* 'andare nella direzione che', *èn tènènt conth dë* 'tenendo conto di', *counvint dâ fattou quë* 'convinti del fatto che', *a caouzo dî* 'a causa di', *për lou méme scoppou* 'per lo stesso scopo', *èn rëla-sioun ooub* 'in relazione con'.

Sulla base delle osservazioni fin qui fatte sull'attualizzazione del *patois* attraverso il linguaggio burocratico possiamo riassumere le direttrici delle scelte dei *patoisants* come segue: i vuoti lessicali da riempire sono legati alla lingua astratta ed è quasi esclusivamente in questo ambito che registriamo i neologismi più numerosi, i quali possono entrare nel sistema grazie ai tradizionali processi di prestiti con o senza adattamento in prevalenza dal lessico italiano. L'osservazione non è banale se rapportata alla storia dei territori che stiamo considerando e che poco più di un secolo fa consideravano il francese la lingua di riferimento per l'amministrazione, la cultura, la religione; evidentemente l'orientamento culturale, oltre che politico e amministrativo imposto dall'appartenza territoriale, si è definitivamente spostato verso l'Italia e il ricorso al francese non è più percepito dai parlanti come un modo per marcare identità.

Il procedimento più interessante è rappresentato dalle trasformazioni semantiche subite da parole già presenti nel repertorio lessicale del *patois* che vedono spesso un allargamento del loro campo di significazione; dai pochi esempi riscontrati sembra che la direzione univoca di passaggio semantico sia dal significato concreto al significato figurato e metaforico²⁹, andando così a colmare i vuoti di una parlata che

« nei settori che le sono specifici – azioni e strumenti connessi con l'attività agricola, la pastorizia, le arti e i mestieri, i fenomeni atmosferici – [...] esprime una ricchezza che spesso non trova corrispondenti né in italiano né in francese. Al di fuori di questi limiti, cioè dell'ambito che le è, e più le era proprio, e nel quale ha garantito perfettamente la comunicazione sino ad anni recenti, si cade però nel vuoto lessicale, per l'incapacità in cui il codice si trova di rispondere alle

esigenze di un'interazione comunicativa che si ponga su un registro o a un livello speculativo o stilistico o tecnico superiori o semplicemente diversi. Il vocabolario astratto della filosofia, delle scienze, dell'arte non serviva prima, in quanto non faceva parte di quel mondo autarchico, e non serve più ora, in quanto all'apertura verso l'esterno la parlata non ha saputo né potuto star dietro » (Pons-Genre 1997: XI).

Rimangono certamente sullo sfondo da una parte l'atteggiamento del parlante di fronte al neologismo e la necessità di accettazione da parte della comunità (o di un gruppo più ristretto nel caso dei linguaggi settoriali) perché la neof ormazione entri a far parte del sistema, dall'altra l'atteggiamento dello studioso che, a nostro giudizio, deve aumentare l'attenzione verso il punto di contatto fra due sistemi, dove forse il *patois* non è più propriamente *patois* ma non è neppure ancora italiano, in modo da dar conto della complessità linguistica del repertorio, onde evitare di fermarsi alla costruzione di un "museo linguistico"³⁰.

N O T E

¹ Nonostante il presente contributo sia frutto della riflessione comune delle due autrici, i paragrafi 1 e 3 sono da attribuirsi a Monica Cini e il paragrafo 2 a Consuelo Ferrier.

² Per esempio Masset 1997 dice di aver raccolto nel suo vocabolario l'antico linguaggio della comunità di Rochemolles; sulla stessa linea mi pare anche Gribaudo 1996 che, nell'includere alcuni italianismi nel suo vocabolario, precisa che tale registrazione è allo scopo di condannarne l'uso. Si vedano anche le parole di Genre (in Presentazione a Pons-Genre 1997: X) che dichiara di accogliere essenzialmente le parole della cultura del passato, infatti i neologismi entrati nel *patois* dal secondo dopoguerra sarebbero poco interessanti in quanto prevedibili. Ma sulle parole di Genre ritorneremo più avanti.

³ La fotografia a destra è di proprietà di Consuelo Ferrier.

⁴ Toso 2004: 7.

⁵ Toso 2004: 8 (corsivo nel testo).

⁶ Le osservazioni che faremo di seguito, nonché i casi particolari che andremo ad analizzare, sono ricavati dalle impressioni e dai materiali raccolti durante le due edizioni del corso di *patois* dal titolo *Vnè méi voû a mènà la bartavèllè*, organizzato dal Comune di Oulx in collaborazione con l'Università di Torino ai sensi della L482 / 99; il corso ha registrato sia nel 2004 sia nel 2005 un numero notevole di partecipanti (circa 80 nel 2004, circa 100 nel 2005), *patoisants* e non, segnale del rinnovato interesse per la lingua locale.

⁷ La vita da entrambi i lati delle Alpi si basava su agricoltura e pastorizia e gli alpeggi migliori si trovano in alta quota: è qui che si stipulano contratti di estivazione e di svernamento, è qui che si decidono matrimoni ed è qui che si crea una forte « coesione della società montanara cis- e transalpina [che] spiega le conseguenze linguistiche che restano iscritte nelle parlate rurali che si sono trasmesse fino al XX secolo » (Tuaille 1987: 229).

⁸ Si leggano ancora le parole di Tuaille (1987: 229): « l'insinuarsi plurisecolare del piemontese fino al fondo delle valli alpine prova che la frontiera non è stata molto imper-

meabile. E ciò è avvenuto senza violenza scolastica (non si è mai imparato il piemontese a scuola), senza violenza amministrativa, senza violenze di nessun genere, se non quella tranquilla e talvolta irritante del più ricco, o più forte economicamente ».

⁹ Un atteggiamento simile nei confronti del piemontese di koinè è stato riscontrato anche in altre zone del Piemonte, in cui chi si trasferiva a Torino per questioni di lavoro e poi ritornava al paese parlando il piemontese e non più il dialetto del luogo era connotato in modo negativo, accusato di vanità e superbia (cfr. Canobbio, Cini, Regis in stampa).

¹⁰ Si utilizza in questa sede il sistema ortografico ideato dal prof. Arturo Genre, per cui si rimanda all'introduzione del vocabolario Pons-Genre 1997; si darà conto puntualmente dei segni la cui spiegazione può essere utile ai fini del ragionamento che si conduce.

¹¹ Cfr. in questi stessi Atti il contributo di Riccardo Regis.

¹² Come la perdita di alcuni suoni caratteristici della parlata locale, come $\ddot{a} > a / \grave{e}; \grave{a} > \grave{o}$.

¹³ Alcuni esempi. Trattore: *'n ânë 'n bou la patta riondâ* "Un asino con le zampe rotonde"; *'n chavà 'd ferè digourdi e forè* "Un cavallo di ferro veloce e robusto"; *'n mioù cou mâchâ pâ ma ou bioou maququè can ou travalhâ* "Un mulo che non mangia ma beve solo quando lavora". Auto: *nâ charëtta couatâ qu'i courè sënza chavoou* "Un carro coperto che corre senza traino". Lavastoviglie: *u l'i sprè pâr qu'la fënna qu'la vořan pâ 's mantîâ la man* "È comodo per quelle donne che non vogliono lavare i piatti a mano [lett. bagnarsi le mani]".

¹⁴ Cfr. per es. *aràire* (aratro), *calinhàire* (amoroso, fidanzato), *tizounàire* (attizzatore, colui che attizza il fuoco), *faribouliàire* (chi racconta frottole), *marsiàire* (o *marsie*, merciaio ambulante), ecc. (cfr. Pons-Genre 1997).

¹⁵ Abbiamo registrato anche *zhubbë*, utilizzato in modi diversi nei vari paesi, nei quali alcuni informatori lo riferiscono a giacche di tipo moderno e giubbotti, altri a giacche o corpetti da donna, altri a maglie o cardigan.

¹⁶ A Pragelato abbiamo *lou pentsi* ("i pettini", gli abitanti di Souchères Basses) e *lâ pentsenëtta* ("i pettini fini", gli abitanti di Rivets).

¹⁷ L'artificiosità del testo è aumentata anche dalla mancanza di un reale destinatario, nel senso che l'eventuale impiegato del Ministero della Pubblica Istruzione difficilmente condividerà la parlata locale e si baserà quindi sul testo in italiano.

¹⁸ Nel doppio esito dell'adattamento dell'italiano *istituzione* è possibile intravedere una differenziazione semantica, infatti *ëstitusioun* si riferisce all'istituzione scolastica o agli enti territoriali, mentre *istitusioun* all'introduzione e l'organizzazione di corsi di formazione. Poiché è l'unico esempio di questo tipo risulta difficile verificare se si tratta di un processo generalizzabile nel sistema oppure di una strategia legata al singolo documento o ancora di una semplice oscillazione ortografica.

¹⁹ Qualche problema crea il caso di *dispousizioun*, nel quale la prima fricativa dentale sonora [z] ha subito una desonorizzazione passando a [s], ma il suffisso *-zione* non ha subito lo stesso adattamento con passaggio a fricativa; vista la frequenza del processo di adattamento del suffisso si può ipotizzare qui un errore di scrittura causato dall'ortografia italiana; un errore peraltro che potrebbe anche essere spia di un'incertezza presente nel parlante e che, come vedremo, non è infrequente. Segnaliamo infine due casi di adattamento per desonorizzazione della fricativa dentale [z] > [s]: diffusione > *difuzioun* e condivisione > *coundivizioun*.

²⁰ Purché ovviamente non sia finale di parola italiana, nel qual caso cade; si badi però che la terminazione in *-o* nel sistema del provenzale alpino è la marca del femminile singolare.

²¹ Un analogo passaggio, ma non sempre costante, si trova anche da [u] italiana a [y] (nel

sistema di Genre rispettivamente *ou* e *u*): *istruzione* > *istrusioun*, *diffusione* > *difusioun*, *sviluppo* > *svilup* e *cultura* > *culturo*. Fa eccezione il già citato *attuazione* > *attouasioun* in cui è avvenuto un mero adattamento grafico. Segnaliamo inoltre il passaggio *e* > *ë* e più raramente *e* > *é*, per cui non siamo in grado allo stato attuale di fornire corrispondenze più precise.

²² La fortuna del suffisso diminutivo *-in* è dovuta anche alla presenza dello stesso in italiano (*-ino*).

²³ Gli ultimi due esempi però si presentano in forme diverse all'interno del documento: *lou svilup* / *l'ësvilup*, accanto al verbo *svilupâ* ci paiono un ottimo esempio di oscillazione grafica che testimonia però un'incertezza nel sistema e una fase ancora non conclusa di creazione e / o accettazione del neologismo; per *circolare* la forma più frequente presenta la fricativa dentale sorda come iniziale, ma c'è un esempio in cui invece si trova l'affricata palatale, senza adattamento, *circoulâr*: in questo caso la doppia forma pare essere causata da un errore di scrittura dovuto alla consuetudine ortografica italiana, perché nel sistema Genre il digramma da utilizzare per l'affricata palatale sarebbe stato *ch* (quindi *chircoulâr*) e infatti troviamo un prestito non adattato come *capachità* (che tuttavia ha subito un adattamento grafico).

²⁴ In *iniziativa* non c'è stato l'adattamento precedentemente riscontrato [tsi] > [si], ma solo l'adattamento morfologico. Resta probabile tuttavia anche l'ipotesi dell'errore grafico.

²⁵ Negli ultimi due esempi sul termine *didattica* / *didattico* sarebbe stato necessario segnare l'accento sulla *-a-* tonica, altrimenti, stando alle regole del sistema di Genre che prevedono che non si segni l'accento solo sulle parole ossitone uscenti in consonante e sulle parole parossitone uscenti in vocale, dovremmo leggere *didattico*.

²⁶ In genere nel documento sono segnalati tra virgolette.

²⁷ *Ënreizoùiro* barbatella, ramicello di vite che ha messo radici (Pons- Genre 1997 s.v.)

²⁸ L'italiano *omogeneizzare*, infatti, non ha di per sé valenza positiva o negativa, per esprimere la quale, forse, sarebbe stato meglio utilizzare il verbo *omologare*, al quale gli stessi estensori del documento ricorrono qualche riga dopo nell'espressione *lëngo oumoulougâ*, con adattamento fonetico e morfologico.

²⁹ Più scontata è la creazione di neologismi per rimediare a un vuoto lessicale legato a un nuovo oggetto entrato nell'uso quotidiano, come abbiamo visto negli esempi attestati dagli informatori.

³⁰ Già Sthel 1989, ripreso poi da Foresti 1991, parlava di necessità di salvare i nuovi dati, in modo da dare conto del continuo alternarsi di conservazione e innovazione lessicale.

BIBLIOGRAFIA

- BERRUTO, G., *Per una semiologia dei rapporti tra lingua e dialetto*, in « Parole e metodi Bollettino dell'Atlante Linguistico Italiano », 1 : 45-58, 1971.
- BIANCONI, S., *Lingua matrigna*, Il Mulino, Bologna, 1980.
- BOCH, R., *Dizionario francese – italiano italiano – francese*, Zanichelli, Bologna, 1981.
- CANOBBIO, S., CINI, M., REGIS, R., (in stampa), *Atteggiamenti linguistici e valutazioni dei parlanti in Piemonte*, in Sobrero, A.A., Miglietta, A., (a cura di), *Lingua e dialetto nell'Italia del Duemila*. Atti del convegno tenutosi a Procida, 27-29 maggio 2004, Galatina, Congedo.
- DARDANO, M., *La formazione delle parole nell'italiano di oggi*, Bulzoni, Roma, 1978.
- FORESTI, F., (1991), *L'indirizzo etnografico*, in « Rivista Italiana di dialettologia », XV : 67-76, 1991
- GRIBAUDO, G., *Ël neuw Gribàud. Dissionari piemontèis*, Daniela Piazza Editore, Torino, 1996.
- GUSMANI, R., *Saggi sull'interferenza linguistica*, Le lettere, Firenze, 1986.
- MARELLO, C., *Le parole dell'italiano*, Zanichelli, Bologna, 1996.
- MASSET, A., *Dizionario del patois provenzale di Rochemolles*, Melli, Borgone, 1997.
- MISTRAL, F., *Lou tresor dou felibrige. Mis à jour*, 2 voll., C.P.M, Barcelona, 1979.
- PONS, T.G., GENRE, A., *Dizionario del dialetto occitano della Val Germanasca*, Ed. dell'Orso, Alessandria, 1997.
- STEHL, T., *Sono ancora possibili gli atlanti regionali? Note in margine all'Atlante Linguistico del Ladino Dolomitico (ALD)*, in AA.VV., *Atlanti regionali: aspetti metodologici, linguistici e etnografici. Atti del XV Convegno del C.S.D.I.* (Palermo 7-11 ottobre 1985), Pacini, Pisa, 549-571, 1989.
- TOSO, F., *Dizionario Etimologico Storico Tabarchino. Volume a-cüzò*, Università degli Studi di Udine, Centro Internazionale sul plurilinguismo, Le Mani, Recco, 2004.
- TUAILLON, G., *Le frontiere linguistiche (il caso Piemonte)*, in Ossola, C., – Raffestin, C., – Ricciardi, M., (a c. di), *La frontiera da Stato a Nazione. Il caso Piemonte*, Bulzoni, Roma, 221-234, 1987.

Quelques exemples de francisation dans les patois francoprovençaux de l'ouest 40 ans après les enquêtes de l'Atlas linguistique et ethnographique du Lyonnais

Jean-Baptiste Martin



Les exemples de francisation que je vais prendre proviennent des parlers francoprovençaux de l'ouest mais les remarques que je ferai peuvent s'appliquer à la partie du domaine francoprovençal la plus soumise à l'influence du français.

Ces exemples proviennent d'une série d'enquêtes réalisées au cours des années 1985, 1986 et 1987 par une équipe d'une dizaine de chercheurs que j'avais réunis pour mener à bien un projet intitulé « Situation linguistique du Lyonnais : échanges réciproques entre dialecte et français et conscience linguistique des habitants ». J'avais présenté ce projet en

réponse à l'appel d'offres de l'ATP « Nouvelles recherches sur le langage » lancée par le CNRS qui mentionnait, entre autres, l'étude des contacts de langue et les problèmes de continuum.

Je ne parlerai pas aujourd'hui des régionalismes du français sur substrat francoprovençal que nous avons collectés et que mes collègues de l'Institut Pierre Gardette sont en train d'étudier après les avoir rassemblés dans une base de données qui compte plus de 100 000 fiches pour la partie française du francoprovençal. Je n'aborderai donc pas le problème de leur nature et de leur lien avec le dialecte qui a fait l'objet de vifs débats, y compris dans cette salle. Je ne parlerai que de l'évolution des patois que nous avons cherché à mesurer depuis les enquêtes de *l'Atlas linguistique et ethnographique du Lyonnais* de Pierre Gardette, c'est-à-dire pendant une période d'une quarantaine d'années, période marquée dans cette aire par un fort déclin de la pratique dialectale au bénéfice du français.

Pour étudier l'évolution qui avait touché les patois (ou, au contraire, l'absence d'évolution), nous avons fait deux types d'enquêtes : 4 enquêtes réparties dans l'ensemble du domaine avec le questionnaire complet de *l'ALLY* (soit plus de 1 200 mots) et 22 enquêtes avec un questionnaire réduit (112 notions pou-

vant faire l'objet d'une carte ont été retenues). Parmi ces 22 enquêtes, il y en avait 18 en domaine francoprovençal, une en domaine d'oïl au nord, 3 en domaine occitan (on sait en effet que l'aire couverte par l'ALLy débordait légèrement en domaine d'oïl et en domaine occitan).

Enquêtes avec le questionnaire réduit

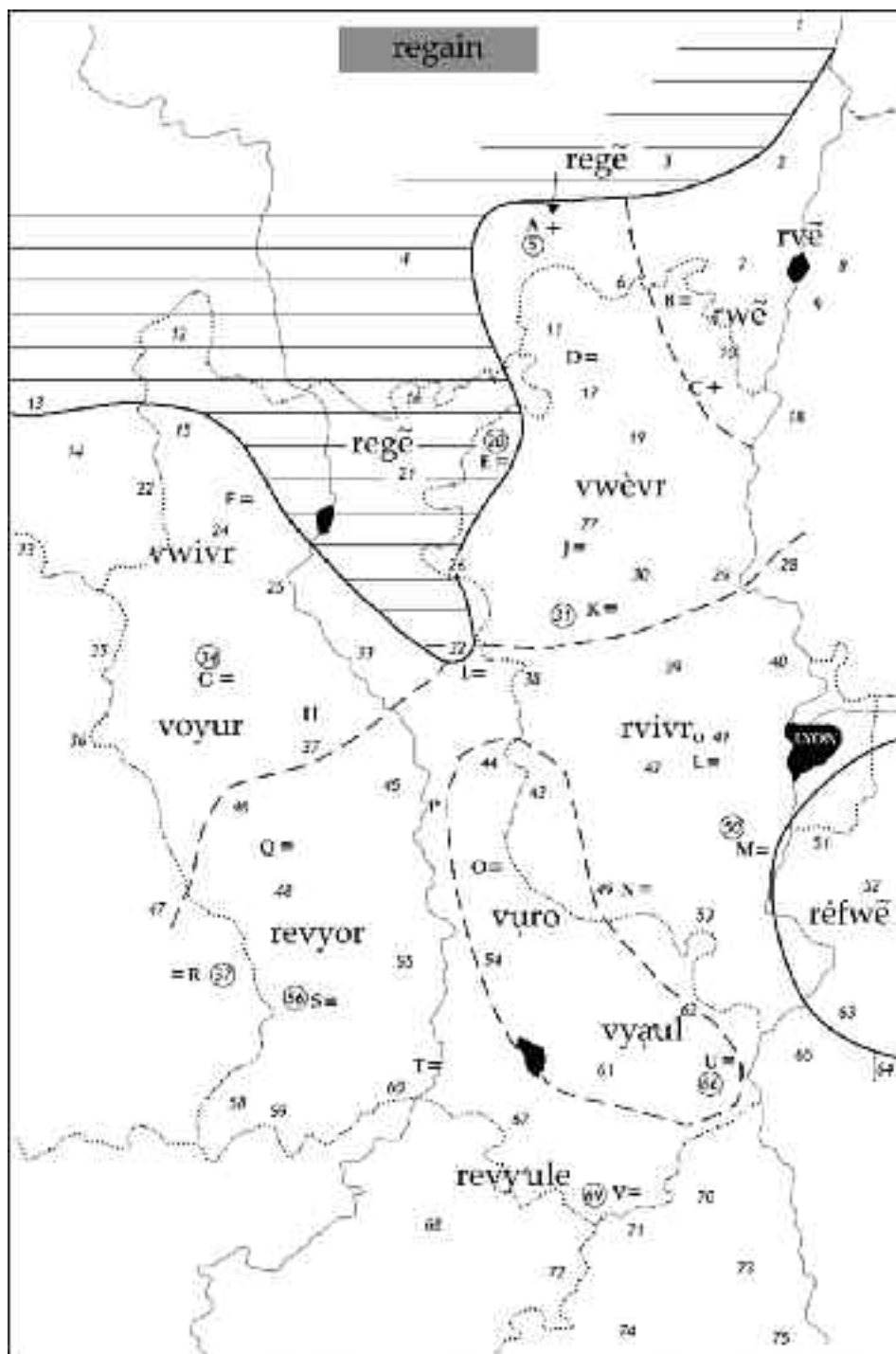
J'ai publié en 1995 auprès de L'ABDO (l'Association bourguignonne de dialectologie et d'onomastique dirigée alors par notre collègue Gérard Taverdet) les résultats des 22 enquêtes avec le questionnaire réduit. Dans cet ouvrage, intitulé *Permanence et évolution dans les patois du Lyonnais depuis les enquêtes de l'ALLy*, j'ai montré, cartes à l'appui, les grandes tendances de l'évolution subie par les parlers francoprovençaux de l'ouest au cours de ces quarante années. Voici quelques-unes de ces tendances.

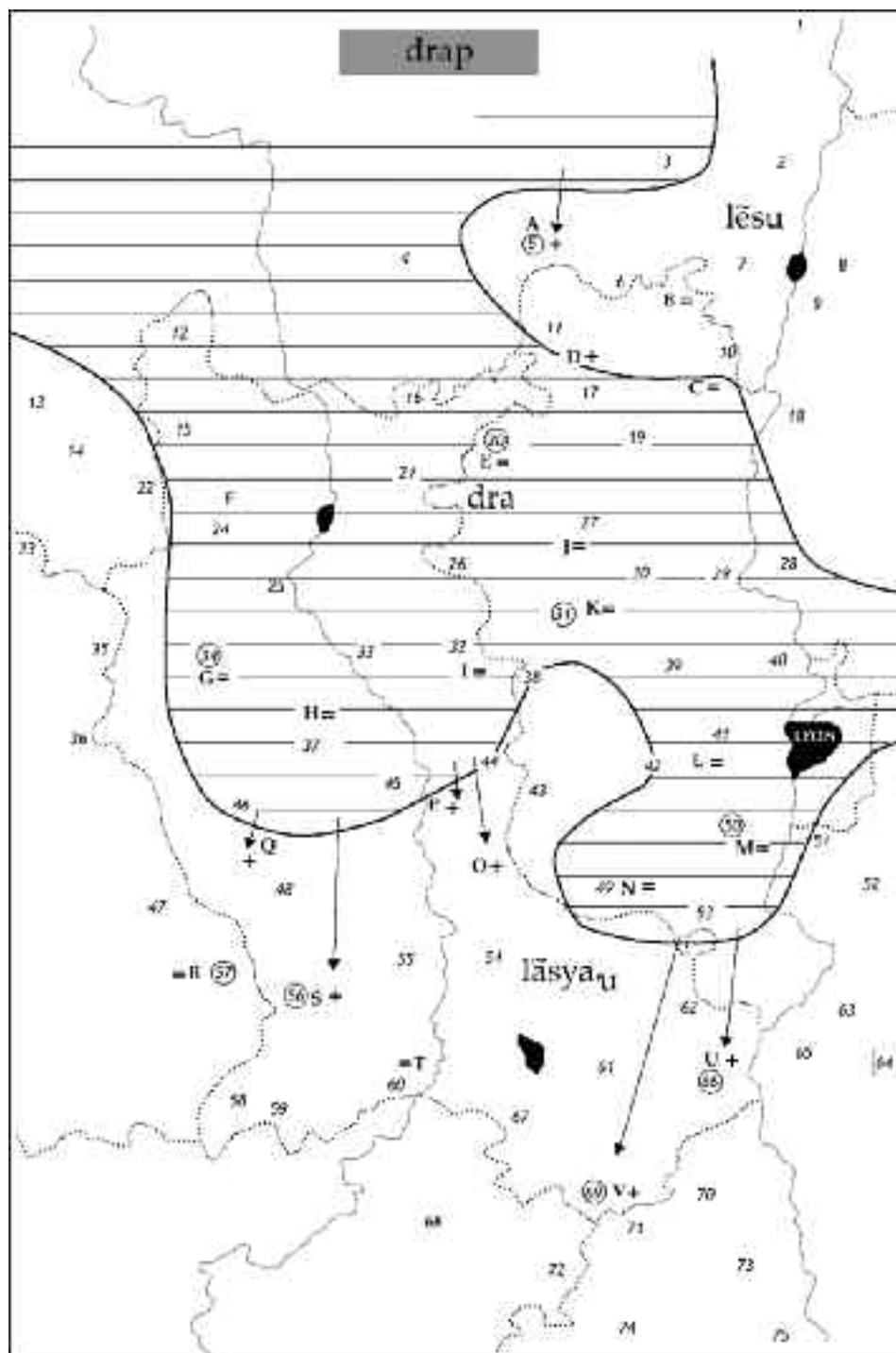
Sur le plan phonétique, nous avons constaté une grande stabilité chez nos locuteurs. Tout au plus, avons-nous noté chez certains jeunes locuteurs une tendance à la monophthongaison de certaines diphtongues (par exemple *aè* se réduisant à *è*), une évolution vers le français de certaines sons consonantiques (ex. *ly* devenant *y*, *çly* devenant *ky* ou *sy*). Nous avons aussi constaté que chez beaucoup de locuteurs occasionnels ou passifs (les semi-locuteurs), il y avait souvent la perte de la voyelle atone finale, y compris le *a*, perte que nous n'avons jamais constatée en domaine francoprovençal chez les locuteurs habituels (fluent speakers).

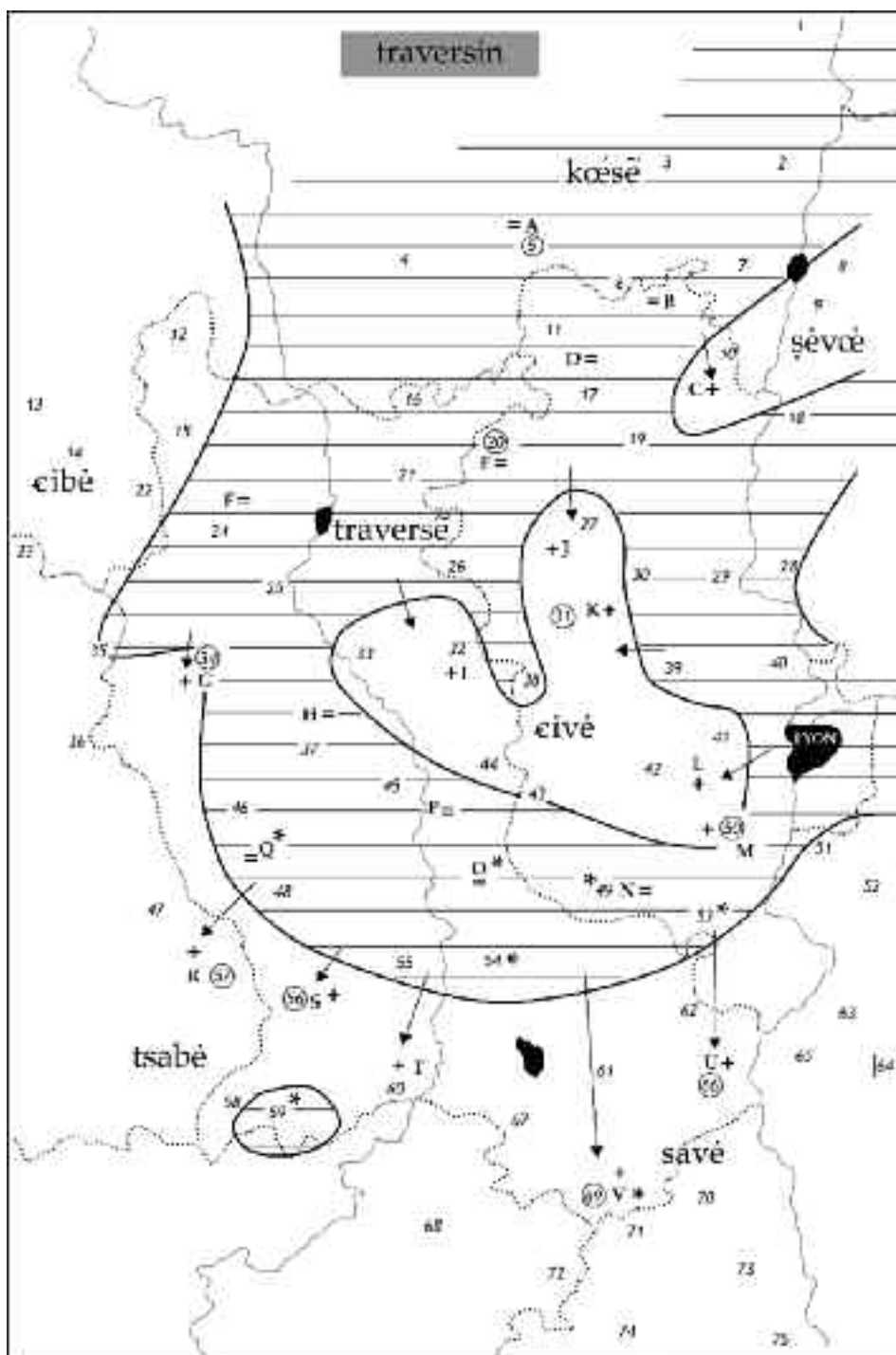
Sur le plan morphosyntaxique nous avons constaté la progression de la désorganisation du système originel de l'indicatif imparfait qui était déjà bien avancée au moment des enquêtes de l'atlas.

En ce qui concerne le vocabulaire, nous avons observé un certain nombre de changements mais beaucoup de ces changements ont des causes extralinguistiques. De nombreux termes désignant des objets ou instruments ne sont plus utilisés depuis très longtemps. C'est vrai pour l'agriculture comme pour la plupart des autres domaines. Certains mots anciens ont disparu aussi parce que la réalité qu'ils désignaient s'est beaucoup transformée (c'est le cas par exemple de la botte de paille) ou n'est plus connue (le savoir de beaucoup de ruraux d'aujourd'hui sur la faune et la flore apparaît moins développé que celui des paysans d'autrefois). Il semble même que certaines notions ne soient plus perçues avec la même acuité qu'autrefois (par exemple, de bons patoisants n'ont pas pu nous donner les mots anciens signifiant se mettre à l'abri du vent ou avoir l'onglée). Quant ils veulent exprimer ces notions, ils recourent aux mots français qu'ils revêtent, à l'occasion, d'une terminaison patoise.

L'autre grande source d'évolution a été l'influence des parlers d'oïl qui a pu se conjuguer avec l'influence du français. Nous n'avons trouvé, chez les bons







patoisants, que peu de cas de francisation pure et simple. Ce que nous avons clairement observé, c'est l'avancée en direction du sud de formes du nord. Cette avancée peut être modeste comme on peut le voir, par exemple, sur la carte « regain » (on constate que le type *regain* n'a gagné qu'un seul point : le point A dans l'extrémité nord). Elle peut aussi être importante. Elle est notamment importante lorsque la francisation était déjà très marquée, il y a 40 ans : c'est le cas par exemple de *drap* qui est en train d'éliminer le type ancien *lansyo*, *lansyaou* de la partie francoprovençale du Lyonnais, ou du type *traversin* qui a conquis l'ensemble du domaine en faisant disparaître les aires marginales ou buttes-témoins *chevet* présentes dans L'ALLY (cf. cartes).

Il semble aussi que la commercialisation de certains produits ait fait reculer l'emploi de certains mots anciens. C'est probablement le cas pour le pain : on a constaté que les mots anciens désignant la mie et les miettes sont le plus souvent remplacés par les mots français. On peut faire le même type de remarque pour certains fruits. Nous avons observé que le type français *fraise* est en train de remplacer *mayousse* dans l'ensemble du domaine. Dans certains parlars, les deux types subsistent encore mais *mayousse* n'est plus employé que pour désigner la fraise sauvage. Nous avons fait la même remarque pour *prune* qui est en train de gagner du terrain sur *davèna* (ou *davéni*) : on voit que le type français remplace le type ancien ou le relègue dans le sens péjoratif de prune sauvage.

Enquêtes avec le questionnaire complet à Pélussin (Sud de la Loire)

Comme cela a déjà été précisé, nous avons aussi effectué quatre enquêtes avec le questionnaire complet de L'ALLY afin de mesurer plus précisément les évolutions sur une grande partie du vocabulaire. J'ai moi-même fait en 1986 une de ces enquêtes auprès de Marius Champailier, alors agriculteur en retraite et bon patoisant (il était né en 1903). Marius Champailier habitait un hameau de la commune de Pélussin dans le sud du département de la Loire jouxtant la commune de Roisey qui est le point 66 de L'ALLY (l'épouse de Marius Champailier était elle-même originaire de Roisey).

En ce qui concerne le lexique, les différences entre les résultats de l'enquête de L'ALLY et ceux de l'enquête que j'ai conduite auprès de Marius Champailier sont assez peu nombreuses. J'ai cependant observé quelques cas de francisation, mais ces cas ne sont pas tous de même nature, comme nous allons le voir.

1^{er} type de francisation : l'informateur ignore (même si on la lui suggère) la forme de l'atlas et emploie un autre terme.

Voici les cas rencontrés (j'ai écrit en graphie de Conflans les formes de l'atlas et celles que j'ai relevées car je ne disposais pas de tous les signes phonétiques de l'atlas) :

Informateur	ALLY	Titre de la carte	n°
<i>betò an pro</i>	<i>aprori</i>	mettre en pré	3
<i>rigòla</i>	<i>byalon</i>	dérivation (de rigole) +	6
<i>poupé</i>	<i>fuza</i>	épi de maïs	75
<i>dòble</i>	<i>biche</i>	boisseau +	104
<i>pouïnta</i>	<i>éyon</i>	pointe de l'aiguillon +	127
<i>janta</i>	<i>trobla</i>	jante +	175
<i>sor tse</i>	<i>tor te</i>	gare-toi	185
<i>ozelye p.</i>	<i>égret p.</i>	oseille	262
<i>anès</i>	<i>soma</i>	ânesse	312
<i>kalyére</i>	<i>kaé</i>	caillette +	395
<i>opre, korsu</i>	<i>chanyu</i>	chanin (fruit)	495
<i>pevèr</i>	<i>pikà</i>	pivert	509
<i>tik</i>	<i>yoch</i>	tique de chien	536
<i>kop la saé</i>	<i>désy</i>	désaltère	619
<i>roussi</i>	<i>krémyo</i>	roussi	626
<i>savono</i>	<i>éssavo</i>	'essaguer' +	635
<i>inondasyon</i>	<i>égo</i>	inondation	790
<i>étqi</i>	<i>boun tsyon</i>	été	866
<i>somèlye</i>	<i>gol</i>	il sommeille	937
<i>roujola</i>	<i>sanepou</i>	rougeole	991
<i>louch</i>	<i>garly</i>	il louche	1071

Le fait que notre informateur (âgé et bon patoisant) affirme ne pas connaître les termes mentionnés dans l'ALLY montre que ceux-ci ne semblent plus en usage. Cela s'explique facilement pour beaucoup (mots signalés par +) car les objets, pratiques ou notions qu'ils désignent ont disparu depuis très longtemps (ex. « boisseau », « caillette » ou « 'essaguer' » car on ne fait plus la lessive de cendres depuis belle lurette ...) ou se sont profondément transformés (ex. la jante ne correspond plus à celle que fabriquaient les charrons).

La disparition des termes appartenant au vocabulaire général n'est, par contre, pas liée à la disparition ou à la mutation de la réalité désignée. L'emploi dans tous les cas (excepté « épi de maïs ») de lexèmes français ou de tournures correspondant au français montre qu'il s'agit d'une francisation et d'une francisation assez ancienne puisque les mots anciens ne sont plus connus par un octogénaire.

Le remplacement de *fuzá* par *poupé* (« épi de maïs ») est dû au fait que ce dernier mot, déjà largement noté dans l'ALLY, semble depuis longtemps connaître un certain développement (il se trouve notamment dans le français régional par lequel il pourrait bien s'être introduit en patois).

2^e type de francisation : l'informateur donne deux mots : il fournit en premier, un mot correspondant au mot français, ensuite il reprend à son compte le mot de l'ALLY qui lui a été suggéré et qu'il reconnaît comme plus ancien.

1 ^{re} forme (différente de ALLY)	2 ^e forme (= ALLY)	Titre de la carte	n°
<i>dressiy</i>	<i>dond</i>	dressées	123
<i>chèn</i>	<i>roul</i>	chêne	427
<i>de fru</i>	<i>de fruta</i>	des fruits	488
<i>dra</i>	<i>lansyaou</i>	drap	584
<i>olye a trikoto</i>	<i>broch</i>	aiguilles à tricoter	665
<i>de l'otre kouto</i>	<i>de l'otre lo</i>	de l'autre côté	690
<i>méch</i>	<i>faron</i>	mèche de lampe à huile	722
<i>u kouïn</i>	<i>u kor</i>	au coin du feu	725
<i>kremalyoyre</i>	<i>kemoklye</i>	crémaillère	729
<i>ralyumo</i>	<i>torno alyumo</i>	rallumer	753
<i>arkansyèl</i>	<i>pon de sin bèrna</i>	arc-en-ciel	794
<i>ou tonb de naé</i>	<i>ou cha de naé</i>	il neige	798
<i>broulya</i>	<i>nyol</i>	brouillard	819
<i>sécherès</i>	<i>éssu</i>	sécheresse	829
<i>tari, séchi</i>	<i>s agouto</i>	se tarir	830
<i>klyotura</i>	<i>klyuzō</i>	clôture	851
<i>prïnstsyon</i>	<i>prema</i>	printemps	865
<i>ôtôn</i>	<i>anderai</i>	automne	867
<i>oba, pouïnta</i>	<i>piketa</i>	aube	915
<i>matseno</i>	<i>madzeno</i>	temps entre 8 h et midi	925
<i>araj gran pore</i>	<i>raé de gran</i>	arrière-grand-père	953
<i>ressonbl a son pore</i>	<i>sonble son pore</i>	ressemble a son père	964
<i>saja-fena, akouchouza</i>	<i>relevouza</i>	sage-femme	968
<i>pelerinaj</i>	<i>remeyaj</i>	pèlerinage	994
<i>s'onbrassiy</i>	<i>se bouko</i>	s'embrasser	999
<i>bouit</i>	<i>bigot</i>	boîte (il)	1102
<i>gétr</i>	<i>gét, ok</i>	guêtres	1139

Il est difficile de donner une explication valable pour tous les cas : s'agit-il d'une francisation ou tout simplement d'une phénomène de mémoire ? Certains mots relatifs à des objets ou pratiques anciennes ne sont plus employés (ex. « dressées (vaches) », « mèche de lampe à huile », « crémaillère », « sage-femme (traditionnelle) », « guêtres ») ; d'autres, par contre, le sont encore beaucoup (ex. « chêne », « de l'autre côté », « il neige », « printemps »).

En examinant les cartes de l'ALLY, on observe cependant que les cas de francisation récente sont rares (les seules formes qui peuvent s'expliquer ainsi sont

« aiguilles à tricoter », « arrière-grand-père » et « ressemble à son père »). Dans tous les autres cas, on remarque que la première forme donnée par notre informateur était déjà employée il y a quarante ans tout près de notre point. Le patois de Pélussin a donc adopté une forme déjà largement employée dans les environs : c'est le cas de *chè*n « chêne », *printsyon* « printemps », *òtòn* « automne » (formes usuelles au nord du point 66), de *dra* « drap » (déjà largement répandu comme nous l'avons déjà vu), de *kouïn* « coin » (déjà plus usité que le type *kare*, comme le signale l'ALLY lui-même), *ark an syèl* « arc en ciel » (beaucoup plus fréquent dans l'ALLY que les autres locutions), de *s'onbrassiy* « s'embrasser » (plus fréquent que *se bouko*) et de *bouit* « il boite » (bien plus employé que *bigot*). Pour d'autres notions, il a emprunté une forme plus rare mais déjà en usage dans des régions voisines comme le Lyonnais ou en certains points de l'Isère situés dans la Vallée du Rhône : c'est le cas de *fru* « fruits », *kouto* « côté », *krémalyoyre* « crémaillère », *ralyumo* « rallumer », *tonb* « tombe », *broulya* « brouillard », *séchi* « se tarir », *klotura* « clôture », *matseno* « matin », *pelerinaj* « pèlerinage ».

3^e type de francisation : l'informateur donne un seul des deux mots qui figurent dans l'ALLY, puis reconnaît le deuxième qui lui est suggéré sans le faire sien.

Ce cas a été observé pour le nom de la haie. Alors que l'ALLY propose deux mots (*barma* et *kaou*), notre informateur ne donne spontanément que *barma*, puis reconnaît *kaou* qui lui a été suggéré mais qu'il ne reprend pas à son compte. En fait, seul un terme est donc resté vivant : c'est *barma* qui désignait à l'origine une haie surplombant un talus. Comme nous avons rencontré le même phénomène dans deux autres points d'enquête du sud du département du Rhône (*barma* y a remplacé ou est en train de supplanter le type *sevilò*, dérivé de *saepes*), on constate que ce type de remplacement n'est pas lié à une francisation. Il s'agit sans doute de la conséquence des modifications que l'homme a récemment imprimées à la nature. Avec la modernisation de l'agriculture et la mécanisation, beaucoup de haies limitant les parcelles ont été arrachées et seules ont généralement été maintenues les haies constituées de buissons ou arbustes ayant poussé sur les talus non cultivés. Le mot *barma* qui, à l'origine, désignait plutôt le talus, a fini par être employé dans le sens de haie. D'ailleurs en faisant des enquêtes dans l'ensemble du Lyonnais, nous avons pu constater que les types anciens (par ex. *botsera*, *pyéssi*, *kluzon*) se maintiennent plus facilement dans le nord du Lyonnais où les haies ont davantage été préservées et font réellement partie du paysage que dans le reste du domaine. Les changements sur le plan linguistique ne font qu'accompagner les modifications observées sur le plan écologique.

Le même type d'observation a été fait lors de nos enquêtes mais sur l'ensemble du domaine. Nous avons constaté que la distinction opérée par l'ALLY entre le pré que l'on fauche et le pâturage que broutent des bovins n'était plus vraiment pertinente, car le type *pré* a supplanté en divers points les types

anciens désignant le pâturage, en particulier le type *chanpéyaje* que l'ALLY mentionne presque dans l'ensemble du Lyonnais. Les modifications apportées dans les pratiques agricoles, en particulier dans les zones où l'élevage est en recul, expliquent sans doute ces changements.

4^e type de francisation : l'informateur donne deux formes (dont celle de l'ALLY), mais utilise celle-ci de façon plus restrictive. Voici quelques exemples.

ALLY c. 962 « jumeaux (enfants) »

L'informateur refuse la forme *besson* de l'ALLY en expliquant que pour les humains on dit *jumo*. Il emploie par contre *besson* et son dérivé *bessouno* pour désigner les jumeaux mis bas par un animal.

ALLY c. 986 « sevrer » (un enfant)

L'informateur dit *severa* et refuse le type *detriyi* de l'ALLY en précisant qu'il ne s'applique qu'aux animaux.

ALLY c. 1113 « poumon »

L'informateur dit *poumon* et refuse *kouro* de l'ALLY qui, d'après lui, ne s'applique qu'aux animaux, en particulier le cochon.

Dans ces trois cas, il s'agit d'une restriction d'emploi : le terme vernaculaire est réservé au monde animal et ne s'applique plus à l'homme. Le mot ancien est devenu péjoratif et il a été remplacé par le terme français perçu comme plus noble.

ALLY 1065 « borgne »

L'informateur dit *bornye* et refuse *borly* qu'il connaît mais n'emploie qu'avec le sens de « aveugle » alors que dans l'ALLY *borly* signifie « borgne » et « aveugle ». Bien que différent des cas précédents, cet exemple révèle, lui aussi, un alignement sur le français pour les humains.

Emploi de mots français dans les textes dialectaux oraux recueillis auprès de M. Champailier

L'étude de l'influence du français sur le patois a pu être complétée grâce aux textes dialectaux oraux qui ont été recueillis auprès de cet informateur patoisant et dont une partie a été publiée dans l'ouvrage *Marius Champailier, paysan de Pélussin* (Edisud / CNRS, 1986). Marius Champailier qui voulait laisser pour la postérité son témoignage sur la vie traditionnelle et la langue

de son village, était particulièrement disert et se comportait devant le magnétophone comme devant un auditoire. Dans ces textes dialectaux, on note en effet de nombreuses occurrences où mots patois anciens et mots français (souvent patoisés) sont placés côte à côte par notre informateur. Deux situations principales ont été observées : soit l'informateur emploie un mot francisé et le fait suivre du mot patois traditionnel ou d'un commentaire, soit l'informateur donne le mot patois et éprouve le besoin de donner le mot français correspondant en explication du mot patois ou de l'expression patoise qu'il vient d'employer.

A) *Emploi de mots français ou francisés*

Il faut distinguer trois cas, car l'informateur soit fait suivre le mot français du mot patois sans commentaire, soit donne des précisions du genre « comme on dit en patois », soit emploie le mot français sans référence à un mot patois en précisant cependant que cet emploi est celui du français.

- a) Mots français ou francisés, suivis de mots patois, sans commentaire de la part du locuteur.

Dans ce cas, comme le montrent les exemples suivants, l'informateur donne d'abord un mot français ou francisé et le fait suivre tout de suite du mot patois traditionnel correspondant sans apporter de commentaire linguistique. Le fait de faire suivre le type français ou francisé par le type dialectal montre que l'informateur reconnaît l'antériorité du mot patois, mais le fait de n'apporter aucune indication sur le mot français semble montrer que ce mot n'est pas perçu par lui comme totalement étranger au discours patois.

*il an adzu in cercueil, ô, in petse chansé, chansé de boué blan
i van klouo, klyoutro le mor
il ayon chouazi lou porteurs, lou pourtou*

- b) Mots français ou francisés suivis de mots patois introduits par des remarques du genre « comme on dit en patois »

Dans ce cas, l'informateur a nettement conscience de la nature (patoise ou française) du mot qu'il emploie. C'est sans doute le cas le plus intéressant de francisation consciente. On a l'impression que l'informateur considère que le mot patois est trop difficile à comprendre pour un non-patoisant et qu'il peut être un obstacle à la transmission de son message.

*Ou fo dzere ke ko lierre (de folye d'ora koma i dzezon an patué).
La klyoche fa ontondre se k'il apelon le glas, lou klya kema
n'apelon an patué.*

*Le pressoir ne l'apelevon in tro an patué.
Le carnava, n'apelevon ikon le karamontran an patué.*

- c) L'informateur emploie un mot français ou francisé sans référence à un mot patois, semblant indiquer par là que, pour lui, l'objet ou la notion à désigner ne semble pas avoir de correspondant en patois.

*le klyoche sonon ossi alégramon, kema i dzezou an fransé
le programme kom'i l'apelon yore
i s'étyan prometsu fidélité (an fransé).
se ke lou médessin apelon ina pneumonie, ina bronchite
avé se k'il apelon yore an fransé les remèdes de bonne femme
le jan n'ayon po, kema yore i dzezou, le confort
se k'il apelon la rentabilité*

B) Emploi de mots patois

L'informateur donne un mot en patois mais éprouve le besoin de fournir immédiatement après l'équivalent français. Il le fait selon deux procédés :

- a) soit l'informateur donne immédiatement après le mot patois le mot en français comme une espèce de traduction destinée à faire comprendre ce dernier.

*in krusse ou é ina lampy a uile
ou n y aye kokez ivronye (pivoines)
ne mijevo de syarde, des anchois, de syarde*

- b) Soit l'informateur donne le mot français à la suite du mot patois, mais en l'accompagnant de remarques du genre « comme on dit en français », « c'est ce qu'on appelle en français le... »)

*ou é kela vuya, kela vision kema i dzezou an fransé
la banka naère, an fransé il apelon ikon l'usurier
le rouze de poke oul é s k'il apelon an fransé les jonquilles
in gran potaé, alor le pétrin an fransé
le duéle, an fransé i dzezou de douves, je krèye
la buye oul étyiy ... le grand lavage, la grande lessive kem'i
dzezou an fransé
i fézyan de prove ... se k'il apelon an fransé le provignage ou
marcottage
Le chou-rave, le chou a uile, le colza en fransé
Tiri le bouite, oul étye s k'il apelevon le salves d'artillerie.
An patoué ne dzezou brove, mè an fransé i dzezou genisses voua.
Ina kouorla, an fransé oul é citrouille, courge, citrouille.*

L'emploi de mots francisés avec l'indication, avant ou tout de suite après, des termes patois correspondants montre que la francisation peut être consciente et que, dans du discours destiné par le locuteur à un public qui n'est pas forcément patoisant, elle est utilisée comme moyen de communiquer plus facilement.

On remarquera cependant que, dans les exemples qui précèdent où l'informateur emploie les formules « comme on dit en français », « ce que l'on appelle en français », pour traduire l'indéfini « on » il utilise toujours la formule *ils + 3^e personne du pl.*, ce qui indique qu'il s'exclut du groupe qui parle ainsi. Il veut montrer par là qu'il a une réelle conscience qu'il s'agit de mots français et que les patoisants – dont il est – les reconnaissent comme tels. Par contre, lorsqu'il emploie un mot francisé et qu'il donne la traduction en patois accompagnée d'une formule « comme on dit en patois », il utilise habituellement le tour *nous + 1^{re} personne du pl.* pour traduire l'indéfini « on ». La phrase *an patoué ne dzezou brove, mè an fransé i dzezou genisses* illustre bien ce phénomène d'inclusion ou d'exclusion dans le groupe par rapport à l'emploi des termes patois et français.

En conclusion, on peut dire que, pendant la quarantaine d'années qui séparent les enquêtes de l'ALLY et celles que nous avons conduites, il y a bien eu des évolutions mais celles-ci ont été assez faibles. Les changements que nous avons pu observer relèvent, pour la plupart, de facteurs que l'on ne peut pas assimiler à de simples francisations. Lorsqu'il s'exprimait en patois il y a une vingtaine d'années, un bon patoisant comme Marius Champailier pouvait employer des mots français mais il le faisait rarement inconsciemment. On peut donc dire que dans la région Pélussin où il n'y a pratiquement plus de patoisants aujourd'hui, le patois a su préserver l'essentiel de son identité jusqu'à la fin. Il est mort ou est en train de mourir en relative bonne santé, victime de la seule maladie de ses derniers locuteurs. La remarque vaut sans doute pour d'autres régions où la situation linguistique est comparable, mais elle ne saurait s'appliquer aux aires, tel le Val d'Aoste, où la pratique dialectale est encore bien vivante aujourd'hui.

Journal de comptes de l'hôtel du comte de Forez semaine du 9 au 15 janvier 1323 n. st.

(Arch. dép. Rhône, série J, non coté)

Brigitte Horiot



Le fragment de manuscrit présenté ici appartient au Journal des dépenses faites pour le voyage de Montbrison à Paris et le séjour à Paris de Renaud et Jean, fils du comte de Forez, sous la conduite d'Henri de Rochefort. Ce journal a fait l'objet d'une édition par Marguerite Gonon, dans les *Documents linguistiques de la France. Série francoprovençale, I Forez* (Paris, CNRS, 1974 : p. 138-206). Marguerite Gonon a publié l'original conservé aux Archives départementales de la Loire, dans la série B 1907, en le faisant précéder d'une courte description (Gonon, *op. cit.* : p. 138). Cet original se compose de deux cahiers incomplets (30,

8 cm x 22, 3 cm), aujourd'hui reliés ensemble. Le premier cahier est de la main de Pachot de la Varena (« [...] jo, Pachos de la Varena, comensey a faire lo depens de mes senyors Raynaut et Johan de Foreys qui demoriant a Paris, liqua sunt escrit en cet papier. » Gonon, *op. cit.* : p. 139), il contient les comptes couvrant la période du 17 octobre 1322 au 25 décembre de cette même année. Le second cahier est d'une autre main, il comporte les comptes du 24 janvier au 12 mars 1323 ; il manque donc les comptes du 26 décembre au 23 janvier.

Il y a quelques années Marc du Pouget, alors conservateur aux Archives départementales du Rhône, a eu l'heureuse fortune de découvrir, dans la série J, non coté, le Journal de comptes de la semaine du 9 au 15 janvier 1323. Marc du Pouget a eu l'amabilité de me communiquer sa lecture, et c'est avec son plein accord que je m'autorise à partir de sa transcription pour décrire ce fragment, après l'avoir replacé dans l'ensemble du Journal¹. Toutefois, M. du Pouget ayant l'intention de donner une édition complète du *Journal* (relecture de l'édition donnée par Marguerite Gonon, fragment retrouvé aux Archives départementales du Rhône et fragment (25 mars – 7 avril) conservé à la Bibliothèque municipale de Saint-Étienne), nous réservons l'étude linguistique à cette édition, la présente communication, initialement non prévue pour une publication, se contentant de replacer le fragment dans l'ensemble du *Journal*.

Le but du *Journal des dépenses*

Le *Journal* relate les dépenses faites pendant le voyage de Montbrison à Paris et au cours du séjour à Paris de Jean et Renaud de Forez, deux des quatre enfants du comte Jean 1^{er} et d’Alix de Viennois. Les enfants voyagèrent avec une escorte sous la conduite d’Henri de Rochefort. Les voyageurs partirent le dimanche 17 octobre 1322 de Montbrison et ils arrivèrent à Paris, venant de Juvisy, le 28 octobre.

« Item, lo jos apres [28 octobre], furent mi senyor a Jevesi, a dinar.

[...]

Item, lo seir, furent mi senyor a Paris, al depens de mon senyor de Foreis. » (Gonon, *op. cit.* : § 8, p. 145).

Juvisy-sur-Orge (département de l’Essonne, arrondissement d’Évry, canton de Viry-Châtillon) se trouve au sud de l’aéroport d’Orly, à une vingtaine de kilomètres de Paris.

Le contenu du *Journal des dépenses*

Le *Journal* montre que les enfants du comte, une fois arrivés à Paris, reçoivent assez souvent et que leurs invités viennent de milieux fort divers : la famille et, en premier lieu, leur père, premier hôte mentionné (7 et 14 novembre, 8 décembre), mais aussi leur frère aîné Guiot de Forez (7 février) et leur oncle, archevêque de Toulouse (2 février), l’évêque de Laon (18 novembre), le curé de leur paroisse à Paris (13, 15 et 25 février, 2 mars), deux Frères Prêcheurs (15 février), des seigneurs comme Guillaume de Beaujeu (29 janvier), Raymonat d’Aspel (8 février) ou encore Girardin de Semur (22 février et 6 mars), deux *badel* (huissiers) de l’université (22 février), leurs maîtres André Robert (17 décembre) et *Manyns le fezecians* (Manin le médecin, 19 décembre et 3 mars), etc. Durant la semaine du 9 au 15 janvier, Jean et Renaud dînent le dimanche 9 janvier avec Simon de Tinctavile, un habitué de leur table (5 décembre, 20 et 27 février, 12 mars), et le samedi 15 janvier avec Bernard Jordan de l’Ayla et Arnaud de Pavy, convives occasionnels, semble-t-il, car c’est la seule fois qu’ils sont nommés.

Nous connaissons les fournisseurs attirés de l’hôtel car c’est dans le domaine de la nourriture que le *Journal* est le plus explicite. Si la comptabilité du *Journal* est bien tenue, les prix, aux dires de Marguerite Gonon, ne sont pas faciles à déterminer².

Le *Journal* est écrit en dialecte francoprovençal mais, dans certains cas, les deux auteurs des comptes transcrivent les achats sous le nom donné par les fournisseurs parisiens.

Les habitudes alimentaires à l'hôtel du comte de Forez

Je laisse de côté les traits phonétiques et morphologiques, caractéristiques du francoprovençal ancien, pour m'attarder sur ce que ce fragment nous révèle des habitudes alimentaires de grands personnages domiciliés à Paris au XIV^e siècle.

Nous retrouvons les fournisseurs attitrés de l'hôtel :

Johan Demane et Jofrey de Jas pour le pain fourni chaque jour : J. Demane pour le pain, sans autre précision, Jofrey de Jas pour le *payn de porvensi*.

Tasseta, fournisseur quotidien, et en denrées variées : épicerie, légumes, œufs et fromage, harengs. Tasseta semble être en concurrence avec Jaquet l'olier, lui-même fournisseur en épicerie et légumes, les mercredi (12 janvier), vendredi (14 janvier) et samedi (15 janvier).

Jaquet le poissonnier, fournisseur le vendredi 14 janvier et le samedi 15 janvier.

Borjet, fournisseur en volailles et lapins le dimanche 9 janvier, le mardi 11 et le jeudi 13 janvier.

Lorencin le boucher, qui fournit la *char grossa*, la « viande de boucherie », et la *char salaa* (*salaa / sala*), la « viande de porc salée », chaque jour, vendredi et samedi exceptés.

Pachot qui n'apparaît qu'un jour, le jeudi, pour la livraison d'un *quartier de veyel* (veau). Du 17 octobre à fin décembre, Pachot avait été l'un des fournisseurs quotidiens de l'hôtel, aussi bien en poissons qu'en volailles, gibiers, et même porcelets, en farine et en *patiers* (pâtés de viande). Par la suite, et nous le voyons durant la semaine du 9 au 15 janvier, Pachot n'apparaît plus qu'irrégulièrement dans le *Journal*.

Guillermo le pâtissier, le lundi 10, le mercredi 12, le vendredi 14 et le samedi 15 janvier. Ce Guillermo est un nouveau fournisseur car son nom apparaît pour la première fois le 10 janvier. Il a remplacé Pachot « per faysson de patiers » et pour la livraison de farine.

Johane qui fournit chaque jour l'hôtel en chandelles.

Denizeta, pour le lavage des draps, et Uchon le porteur d'eau qui figurent sous la rubrique du samedi 15 janvier.

Le fragment confirme ce que le reste du *Journal* nous a appris : on mange beaucoup de viande à la table des enfants du comte de Forez. Ainsi le mercredi 12 janvier Lorencin livre de la *char grosse*, de la *char sala* et deux *atos* de porc,

c'est-à-dire des viandes grillées à la broche (*FEW IV*, 391b *HASTA*). Le dimanche précédent, le repas avait été encore plus copieux, mais ce jour-là, les enfants du comte avaient un invité, un habitué de leur table, le seigneur Simon de Tinctaville. A la *char grossa* et à la *char salaa*, aux *atos* de porc s'étaient ajoutés deux *conils* (lapins) et trois *poles*³ livrés par Borjet.

Le vendredi et le samedi, on mange du poisson. Ainsi le vendredi 14 janvier, Jaquet le poissonnier livre du *peyson de aygui dossi* (poisson d'eau douce) et Tassetta des *arencs* (harengs), auxquels s'ajoutent des *hues* (œufs).

On mange aussi beaucoup de volailles et de gibiers. Le jeudi 13 janvier les enfants du comte ont dû manger de la *char grosse* et de la *char salaa*, livrées par Lorencin, une *pole* et trois *oyseuls de riveri* (poules d'eau) livrées par Borjet, sans compter le *quartier de veyel* fourni par Pachot. Borjet avait déjà livré, le mardi, une *hoye* (oie) et deux poules tandis que Lorencin livrait, comme les autres jours, de la *char grosse* et de la *char salaa*.

On mange également beaucoup de porc, que l'on devait saler puisque le 13 janvier Tassetta vend un demi boisseau de fèves pour trois porcs « *que furont achata per salar* » et le samedi 15, le même Tassetta fournit « *.I. quart de faves que mingieront li porc, lo quals hom devet salar* ».

S'il est normal que la viande et le poisson soient achetés chaque jour, il est curieux de constater que les mercredi, jeudi, vendredi et samedi on achète des oignons (*umyons*) à Tassetta, que deux fois dans la semaine (mardi et jeudi), toujours à Tassetta, on achète de la moutarde (*moterle / moterla*) – chaque fois une pinte⁴ – et tous les jours des chandelles.

Le fromage apparaît très peu, seulement le samedi 15 (« Tassetta, *per .I. fromage* »). Les légumes ne sont pas absents, mais peu variés, ce qui était la règle au XIV^e siècle. Tassetta livre des *poreus* (poireaux) le dimanche 9 janvier, des *chols* (choux) le lundi 10 et, à nouveau, le jeudi 13. Ce même jour il fournit des *faves* (fèves), mais pour les porcs, ce qu'il fera encore le samedi 15. Le même Tassetta fournit des *naveus* (navets) le mardi 11 et Jaquet l'olier des *poys* (pois) les 12 et 14 janvier. La pinte d'huile achetée le vendredi a dû entièrement passer à la cuisine car le samedi on en achète à nouveau, mais une chopine, soit un demi litre, et le mot est graphié *huile*, contrairement à la veille où figurait la forme francoprovençale *huele*. Le *sel blanc*, fourni par Tassetta, et le *sel gros* acheté chez Jaquet l'olier, le verjus, figurent dans les achats du mercredi 12 janvier. Le verjus fait à nouveau partie des produits livrés le vendredi 14, avec *auls* (ails) et *perrecel* (persil), ce dernier ayant déjà été fourni la veille et, à nouveau, le samedi 15. Les fruits, présents tous les jours, apparaissent simplement sous le nom collectif *frut*. Les *amandres* (amandes) sont notées à part, elles sont fournies le 15 janvier par Jaquet l'olier.

Le cuisinier de l'hôtel du comte de Forez devait faire des gâteaux puisque Guillermo le pâtissier livre de la farine le 14 janvier et, à nouveau, le 15 et que,

ce même jour, Jaquet l'olier vend du sucre et des œufs. Les 3, 10 et 24 novembre, le 1^{er} et le 22 décembre Pachot avait précisé que la farine était pour faire des *ravioles* (Gonon, *op. cit.*, § 14, 21, 35, 42, 63). Parmi les œufs livrés par Tassetta le 12 et le 14 janvier et par Jaquet l'olier le 15 janvier, quelques uns servaient certainement à la confection de gâteaux. À remarquer que Guillermo fournit aussi des *patiers* (pâtés de viande) le lundi 10, *patiers* précédemment fournis par Pachot. Le 12 janvier Guillermo est également cité mais qu'a-t-il livré, l'auteur des comptes a oublié de le noter (« Guillermo lo patissier, .II. d. par. »). À partir du 14 janvier la farine sera donc non plus fournie par Pachot mais par Guillermo et ce dernier livrera également, à partir du 12 février, des gâteaux (« Guillermo lo patissier, per .XV. gateus »), denrée non mentionnée avant cette date.

Aucun renseignement n'est donné sur le pain. De quelle céréale se composait le pain de *porvensi* (de provision) ? De même, le vin est dit *vin de porvensi* (FEW IX, 484b, PROVIDERE). Cependant, le vin préféré semble être le vin parfumé de sauge, désigné sous le nom de *saugie*, car il apparaît chaque jour dans notre fragment. La sauge elle-même était fort appréciée, à la fois pour ses propriétés médicinales et pour son utilisation dans diverses préparations culinaires. Durant la semaine du 9 au 15 janvier Tassetta en fournit deux fois, le mardi et le jeudi.

L'influence linguistique de Paris

Lorsque les comptes de la semaine du 9 au 15 janvier sont rédigés, leur auteur est déjà depuis plus de deux mois à Paris et son parler commence peut-être à être influencé par celui des fournisseurs parisiens. Pour la première fois dans le *Journal*, mais aussi la seule, on relève *sel blanc*, *sel gros* et non *sal blanchi*, *sal grossa*⁵ ou, parfois, *sal gros*. De même, dans les comptes des mardi, mercredi, jeudi, vendredi et samedi, on remarque la forme *porvense* au lieu de *porvensi* pour un mot qui revient systématiquement chaque jour dans le *Journal*, toujours graphié *porvensi*. On a pu remarquer, dans le premier cahier écrit de la main de Pachot de Varena, que Denizeta, à partir du 4 décembre, lave des *dras* (« Denizeta, la lavanderi, per lavar los dras » et non des *linceuls* (« Denizeta, la lavandieri, per lavar mantils et tholes et lensols et totz los autres draps » 20 novembre). Le séjour à Paris n'explique cependant pas toutes les formes francisées, le francoprovençal commence déjà à être influencé par le français et c'est ainsi que dès le début du *Journal*, le 17 octobre, Pachot écrit *payn* et non la forme francoprovençale *pan*. En revanche, sont bien francoprovençales les formes *porvensi*, *aygui*, *qusina*, *frut* et les noms des jours de la semaine : *dumeni*, *luns*, *mars*, *mercros*, *jos*, *vendro*, *sandos*. Sont également francoprovençales les formes *moterla*, *perrecel*, *trabla*, *(h)ues*, *unyons*.

Ce fragment n'apporte rien de nouveau à notre connaissance du francoprovençal, mais il permet de combler une lacune dans le *Journal de comptes de l'hôtel du comte de Forez*.

N O T E S

* La photo de cette page est de propriété de Mme Brigitte Horiot.

¹ Je m'appuie pour cela sur la communication faite par Marguerite Gonon à la Société de la Diana et intitulée « Le Journal des dépenses du voyage à Paris des enfants du comte Jean I^{er} de Forez, Jean et Reynaud (1322-1323) ». Cette communication a été publiée dans le *Bulletin de la Diana* (tome XLIII, n° 7, 1974, p. 299-319).

² *Art. cit.*: p. 312.

³ Il s'agit de poules à bouillir, non de volailles à rôtir.

⁴ La pinte valait deux chopines, soit un litre.

⁵ En Forez, *sal* "sel" est féminin.

Mon cochon est romantique¹

Rose-Claire Schüle



Avant la seconde guerre mondiale, les régions alpines, pauvres et économiquement faibles comme l'Engadine, la Valteline, la Vallée d'Aoste ou le Valais, étaient considérées par de nombreux scientifiques comme des régions à population primitive, inférieure, ne sachant s'exprimer que dans un patois fruste, incapable d'extérioriser des sentiments ou de formuler la moindre expression intellectuelle. Les montagnards, comme en général les paysans, étaient relégués au dernier échelon de la hiérarchie des classes. Il était par contre admis que ce soi-disant retard culturel représentait pour les collecteurs de légendes et de

contes ainsi que pour les ethnolinguistes à la recherche d'anciennes coutumes, croyances et superstitions, une source riche, voire inépuisable, une mine d'or.

Les enquêtes ethnologiques étaient menées selon des idées préconçues, parfois à l'aide de questionnaires établis dans une région étrangère de nombreuses décennies auparavant. Certains scientifiques faisaient montre d'une grande arrogance envers leurs informateurs, n'hésitant pas à corriger des énoncés qui ne correspondaient pas à leur schéma préconçu. Une expression allemande à laquelle je n'ai pas trouvé d'équivalent français : "*gesunkenes Kulturgut*", qu'on pourrait traduire par 'culture sombrée' était à la mode et a encore ponctué certains cours que j'ai suivis à la fin de la guerre. Expression méprisante qui sous-entendait que les mots d'origine lettrée et les coutumes de haut niveau ne pouvaient que s'être noyées dans un bouillon d'inculture. Dans la littérature touchant de près ou de loin aux patois et à la vie montagnarde, cette attitude méprisante était répandue. Je ne veux pas du tout refaire l'historique de la dénigration des patois telle qu'elle a eu cours dans les écoles de Suisse romande, je ne tiens qu'à analyser la pertinence de cette absence de culture, d'intelligence et de sensibilité incriminée aux montagnards et paysans des régions alpines. Dans les publications d'histoire locale, de botanique, de coutumes, surtout on dénie aux montagnards, de manière plus ou moins appuyée, l'aptitude

à penser, à comprendre tout ce qui n'est pas absolument concret. Je tiens à vous dire que même la faculté de jouir des biens de la terre leur était contestée. Ne lit-on pas dans un volume consacré aux contes et légendes du Valais² : « Le jambon séché à l'air est une délicatesse de meilleure sorte, mais seuls les citadins savent vraiment l'apprécier ».

Pendant et surtout après la guerre, d'autres scientifiques, conscients de l'immense richesse linguistique et ethnologique de la société paysanne et notamment des populations montagnardes, s'attelèrent à cette étude³. En même temps, une revalorisation des patois et des valeurs locales prit son essor. Dans la région francoprovençale dans laquelle nous nous cantonnons dans cette communication, les monographies dialectales se firent toujours plus nombreuses depuis le début des années cinquante. Les auteurs des publications, comme les meneurs de la revalorisation des patois, se délectaient à juste titre du caractère concret et précis de tout ce qui a ou avait trait à la vie paysanne dans son acception la plus large. En revanche, les sentiments, les facultés intellectuelles n'apparaissaient qu'épisodiquement dans les travaux linguistiques. D'ailleurs, les termes patois concernant l'esprit et l'intellect se retrouvent dans une concentration impressionnante dans les volumes FEW 21 et 22, soit dans les matériaux d'origine inconnue, c'est-à-dire là où atterrisaient les mots qui n'avaient pas eu l'heur d'être examinés de manière très approfondie. On peut se demander si c'est faute de savoir les classer que les énoncés intellectuels sont si peu présents dans les différents travaux ou, ce qui est plus probable, parce que ces données, ces phrases et ces récits ne s'obtenaient que difficilement par des questionnaires ou des enquêtes conçus par des citadins. De plus, il fallait consacrer suffisamment de temps pour gagner la confiance de l'interlocuteur. Une grande exception, les enquêtes menées par écrit au début du 20^e siècle par le *Glossaire des patois de la Suisse romande*, auprès de correspondants locaux fidèles et éclairés. Lorsque le *Système raisonné des concepts pour servir de base à la lexicographie* de Hallwig-von Wartburg fut publié en 1963, il fit une large place aux termes concernant l'âme et l'intellect, permettant de les classer avec plus ou moins de bonheur et de conviction.

En préparant le troisième volume de *l'Inventaire lexicologique du parler de Nendaz*, consacré à l'âme et à l'intellect, j'ai réalisé pleinement quelle était la richesse d'intelligence, de savoir abstrait et de sensibilité du patois. Je ne peux pas cacher qu'un profond sentiment d'injustice envers les patois, pas seulement celui des Nendards, mais des patois en général, m'a envahi. Encore dans les années septante, un professeur d'une université suisse qualifiait le Val d'Hérens de primitif : « vu que le caractère concret et détaillé de ses patois manifeste par l'absence de la généralisation et de l'abstraction l'incapacité intellectuelle de ses habitants ». Le citadin et l'intellectuel usurpent ainsi le droit exclusif à l'aptitude à l'analyse, s'arrogeant un sentiment de supériorité qui démontre, lorsque le même intellectuel arrive dans le milieu patoisant, qu'il ne sait ni différencier ni analyser les concepts propres au montagnard étant parfaitement incapable de les reconnaître.

Il est exact que le patoisant n'utilise que rarement la généralisation, qui d'ailleurs ne lui fait nullement défaut, car il a l'habitude de s'exprimer de manière concrète en faisant passer chaque fois un message très explicite : l'emploi du terme "mélèze" ou "épicéa" plutôt qu'"arbre" lui permettra de renseigner son interlocuteur sur l'utilisation prévue du bois qu'il va couper. Tout comme on a essayé de tuer le patois au profit de la langue standard, on a inculqué aux patoisants que leur langue n'était pas apte à exprimer des sentiments et des pensées. Même un défenseur des patois comme l'Abbé Crettol, bon patoisant de Randogne, écrit en 1955 : « Des frères qui habitent la ville, en se rencontrant, retrouvent le patois de leur enfance, mais ce n'est guère que pour les premiers échanges de souvenirs. Dès qu'ils parlent science, affaires ou politique, ils recourent sans s'en apercevoir à la langue évoluée... ».

En préparant la rédaction du volume sur les mots de l'âme et de l'intellect, j'ai été d'abord submergée par la quantité de fiches établies sur la base d'enquêtes anciennes et nouvelles. Les concepts et les mots abstraits n'étaient nullement en minorité face à une prépondérance extraordinaire des mots et choses concrètes que la tradition ethno linguistique accordait à une population patoisante. Malgré le précieux canevas que représente le Hallwig-von Wartrburg, le classement n'est pas évident. Seul le fait d'avoir toujours noté des phrases majoritairement spontanées, permettait de cristalliser les différents sens d'un même terme. Il s'est rapidement avéré que là où le français avait un terme précis, le patois privilégiait une locution, une métaphore, voire une phrase entière qui, en plus, pouvait être différente selon le locuteur. Impossible donc de suivre La Bruyère qui disait : « Entre toutes les différentes expressions qui peuvent rendre une seule de nos pensées, il n'y en qu'une qui soit la bonne ». Loin de là, nombre de termes qui pouvaient se ranger sous l'étiquette de mots d'origine lettrée n'étaient que très exceptionnellement repris avec leur signification originale restrictive ou généralisante mais correspondaient à des usages spécialisés. Si un contact avec une culture étrangère est la condition *sine qua non* d'un emprunt lexical ou d'un calque, ce contact n'est pas suffisant pour utiliser des termes empruntés avec un sens différent. Ce changement de signification ne peut advenir que si le mot étranger a été compris dans son contexte au sens le plus large, puis adopté après un effort intellectuel poussé.

Il se pose alors la question de la source : d'où viennent les mots lettrés ? quel en a été le moyen de transmission et de compréhension ? Pour l'un de ces termes, le seul d'ailleurs qui soit répandu en Valais, en Vallée d'Aoste et au delà, la "synagogue", qui a donné de nombreuses variantes, il est évident qu'il est d'origine ecclésiastique. Pour la "carmagnole", danse révolutionnaire de 1792, devenue à Nendaz une menace de coups : "*ouajo te féyre danchye a carmagnoua*", il faut savoir que cette danse était violente. Pour d'autres mots comme "*borchiviste*" signifiant 'sot, benêt', j'ai trouvé de violentes diatribes contre le bolchevisme et la crédulité de ses adeptes dans le *Bulletin paroissial* de Nendaz de 1921, Bulletin fort lu dans la commune. J'aimerais faire des investigations au sujet d'autres mots comme "*tudesque*" avec un sens de langage incompréhensible.

sible, “*troubadou*” qui signifie ‘étourdi, enfant bruyant’. Les emprunts au langage argotique sont tous plus récents et suivent les modes passagères. Un mot en vogue lors de mes premiers séjours à Nendaz, “*pampéro*” ‘ivrogne, buveur, vaurien qui traîne dans les cabarets’, n’a survécu qu’environ trois décennies. D’abord énigmatique, son origine s’est révélée dans un bistrot de Haute Nendaz dans lequel, vers 1950, le tourne-disques serinait à longueur de journée “*Los pamperos de la pampa...*”. Mais venons-en au terme qui a fourni le titre en français local de ma contribution et qui existe aussi en patois.

Lors de mes toutes premières enquêtes à Nendaz, j’avais souvent de la peine à comprendre mes informatrices qui, voyant mon désarroi, traduisaient gentiment le patois en un français qui était, pour nombre d’entre elles du moins, encore un véritable français local. Arrivée un jour chez une vieille dame, j’ai constaté que celle-ci semblait préoccupée et je lui ai demandé si quelque chose n’allait pas bien. Elle m’a répondu : « *i caon a no è ramutico !* ». Voyant que je n’avais pas compris, elle m’a dit « J’ai des soucis, mon cochon est romantique ». Cette fois, j’avais saisi chaque mot, mais le sens m’échappait. Connaissant l’importance du porc dans l’économie familiale, j’interprétai bien sûr que le cochon était malade. La conversation qui s’ensuivit est tout naturellement allée dans ce sens. Pour moi, il restait l’énigme “*ramutico / romantique*”. Vérification faite les jours suivants auprès de personnes âgées, toutes confirmèrent la paire énigmatique et trois d’entre-elles me dirent spontanément que cela signifiait que le cochon était triste. En 2005, Arsène Praz dit : « Si le *caon* est *ramutico*, c’est qu’il n’est pas bien, il est triste, il n’a pas envie de manger ». Le français local “romantique”, par contre, ne lui est plus du tout familier. Il faut dire que, depuis deux ou trois décennies, le français local a disparu et que l’ancien instituteur Praz ne s’exprime qu’en français standard ou, de préférence, en patois. En 1947, par contre, une de mes interlocutrices les plus âgées et les plus intéressées à ma quête du patois m’a expliqué, en se moquant un peu de l’étudiante ignorante, qu’à Nendaz “*ramutico / romantique*” avait la signification de ‘triste’ parce que le mot venait des romans qui faisaient si bien pleurer... Je ne connais pas l’étymologie de “*ramutico*”⁴, mais l’explication de la Nendette ne laissait aucun doute sur le fait que les romans romantiques, voire à l’eau de rose, avaient contribué à caractériser dans le français local la sensibilité, la rêverie mélancolique menant à la tristesse. Le patois de Nendaz a toute une palette de mots signifiant triste : “*abatou, amorâ, bèdo, debarlourâ, deféy, dorjou, empétrâ, engrâa, inchemblâ, camu, maeije, mancouréy, mourou, moutso, pétrachyâ, rambouco, rebondjyâ, chombro, tortou*”, etc., auxquels il faudrait ajouter de nombreuses locutions et expressions figurées. Traduire ces mots par ‘triste’ n’est qu’une approximation qui dépossède le patois de sa richesse. En effet, chaque terme a sa définition propre et surtout son emploi très sélectif. Je devrais plutôt dire “avait” car nombreux sont ceux qui sont sortis de la mémoire collective et dont l’emploi par des néo-patoisants avides de termes anciens est souvent très aléatoire. Un seul de mes témoins des années cinquante utilisait *ramutico* pour parler d’une personne triste, les autres réservaient le terme aux porcs⁵. Et une personne triste ? l’est-elle profondément ? alors elle sera “*mancouréyti*”. Un mot savant

que le patois a puisé il y a bien longtemps dans le vocabulaire médical, car il a évolué avec le nendard, l'étymologie en étant MELANCHOLIA. À Nendaz, le L- ou -l- a généralement disparu ou est devenu -r- ou -d-. Pour les humains, la langue locale privilégiait les termes médicaux pour caractériser une tristesse proche d'un état pathologique. Effectivement, on dira d'une personne qui a une obsession, une passion excessive, qu'elle a une "*fernejin*" 'une frénésie' (PHRENESIS). En revanche, dans mon énumération manque le mot "nostalgique". En Suisse, la "nostalgie" est empruntée en 1678 du latin NOSTALGIA comme traduction du terme "*Heimweh*", mot qui se traduit parfois maladroitement par 'mal du pays', mais il n'a pas trouvé grâce à Nendaz où la tristesse d'être absent du pays ou éloigné d'une personne était exprimée par "avoir long le temps". Les parlars suisse allemands privilégient aussi "*langi Ziit ha*" 'avoir le temps long' à "*Heimweh*". L'expression caractérise parfaitement ce malaise, cette tristesse qui fait sembler une absence véritablement interminable. Le besoin d'y substituer un terme savant ne s'est donc pas imposé.

Mais revenons à notre cochon romantique... Chaque famille engraisait un porc pour la boucherie domestique et c'était la mère de famille ou l'une des filles qui s'occupait prioritairement de la nourriture et du bien-être de l'animal. Si l'on évitait strictement de donner un nom au porc afin de ne pas trop le familiariser, ce qui en aurait rendu l'abattage et la consommation plus difficile, on cherchait à lui procurer tout ce qui pouvait favoriser son développement. L'animal est plutôt grognon et peu communicatif, bien qu'il sache exprimer son contentement. Il a acquis la réputation d'être pensif, perdu dans ses pensées que nul ne sait détecter et d'être peu loquace : « *le caon è moujoou é tortu* » 'le porc est pensif et peu loquace, d'un silence triste'. D'où nous vient ce terme *tortu* ? Si le FEW⁶ caractérise la tortue en tant que symbole de l'esprit des ténèbres, les patoisants qui connaissaient la tortue par leurs anciens livres d'école, voyaient le symbolisme de l'animal qui se retire dans sa carapace et qu'on ne peut pas faire sortir de sa profonde tristesse et de son mutisme. L'épouse d'un homme particulièrement peu communicatif me confia un soir : « *me chimble pa qu'oun caon ouchéy ju mé tortu que omo a me* » 'il ne me semble pas qu'un porc puisse être plus taciturne et triste que mon mari'.

Lors de la discussion qui a suivi mon exposé, plusieurs collègues ont proposé "rhumatique" comme étymologie de "*ramutico*"⁷. Le rhumatisme est exprimé à Nendaz par "*rumatres*" et depuis que les porcs ne peuvent plus circuler librement mais sont confinés dans les loges, ils souffrent fréquemment de rhumatisme. On dit alors qu'ils sont "*rumatrichyow*" 'rhumatisants'. Il ne me semble pas que cette étymologie puisse être prise en considération. M. Liard, rédacteur en chef du *Glossaire*, m'avait, il y a quelques années, aimablement déconseillé de faire dériver "*ramutico*" de "romantique". Toute proposition d'étymologie sera examinée avec intérêt !

N O T E S

¹ Les matériaux de base de cette communication proviennent majoritairement de mes enquêtes linguistiques et socio ethnographiques faites à Nendaz (Valais) de 1946 à nos jours.

² J. JEGERLEHNER, *Das Val d'Anniviers*, Bern 1904, p. 51. La citation est donnée dans ma traduction.

³ Notamment : Karl Jaberg, Jakob Jud, Louis Gauchat, Arnold Niederer et Richard Weiss

⁴ J'ai aussi noté des formes "*ranmoutico*", "*rembutico*" ou "*rombutico*".

⁵ Je remercie Raphaël Maître qui m'a transmis du *Glossaire* une fiche de Jules Jeanjaquet pour Nendaz "*ramutico, -a*", traduite par 'triste (personne)'; ainsi qu'une fiche où Louis Gauchat renvoie "*ramutico*" à "*rhumatique*".

⁶ FEW 13.1, p. 125. Bloch / Wartburg dès 1190.

⁷ voir supra note 5.

Le locuteur plurilingue face à ses compétences linguistiques Emprunts, calques et marqueurs transcodiques dans le corpus valdôtain de l'Atlas linguistique audiovisuel du francoprovençal valaisan (ALAVAL)

Federica Diémoz - Andres Kristol

1. Introduction

Tous les phénomènes que nous examinerons dans ces lignes se situent dans le cadre des compétences linguistiques multiples de nos informateurs qui, en contexte valdôtain, sont évidemment tous plurilingues, avec le francoprovençal, le français et l'italien. Il s'agit d'observations qui ont pu être faites, *mutatis mutandis*, dans de nombreuses autres situations de communication plurilingue, mais qui illustrent bien les réalités de la situation linguistique valdôtaine actuelle.

Le projet ALAVAL et sa méthodologie ont été présentés pour la première fois par Kristol (1994) dans les Actes du Centre René Willien ; ensuite, Diémoz et Maître (2000) ont présenté l'état des travaux au moment de nos enquêtes dans le cadre d'un projet Interreg II (1998-2001), grâce à un mandat de la Bibliothèque cantonale du Valais (Médiathèque de Martigny) et le BREL. Une description plus élaborée de notre méthodologie et de nos objectifs a été présentée par Diémoz / Kristol (sous presse) au récent séminaire de géographie linguistique



de Palerme. Actuellement, le moment est propice pour reprendre le fil, dans le cadre de ce colloque, car notre projet vient de recevoir le soutien du Fonds national suisse de la recherche scientifique¹ pour trois ans, et nous sommes en train de préparer la publication d'un premier volume de cartes avec leur analyse.

Comme son nom le dit, notre projet est axé sur les parlers francoprovençaux du Valais romand qui sont les seuls dialectes de la Suisse romande qui permettent encore une étude de nature géolinguistique, parmi des locuteurs d'âge avancé. Notre réseau d'enquêtes comprend 21 communes valaisannes, auxquelles s'ajoutent deux communes en Haute-Savoie (La Chapelle d'Abondance et Sixt) et deux communes valdôtaines (Bionaz et Torgnon), pour garantir l'interconnexion de nos données valaisannes avec celles des régions – et des atlas linguistiques – voisins. Dans chaque commune, nous avons enregistré une femme et un homme, ce qui nous permet de dépasser une information purement idiolectale et de documenter la variation interne naturelle de tous nos parlers. Dans cette communication, nous n'exploiterons cependant que nos données valdôtaines, recueillies à Bionaz et à Torgnon, et qui sont disponibles au BREL sur les DVD que nous avons préparés dans le cadre du projet Interreg II.

Voici un premier énoncé de notre corpus qui permet de situer la méthodologie de notre projet et la problématique sur laquelle nous désirons nous concentrer ici². Il s'agit de la réponse que le témoin de Bionaz a donnée à la phrase du questionnaire « La fontaine a deux bassins »³.

- (1) lu bw'æɫə i l a də i l a d'ɔθ v'aske i l a d'ɔwø: - l ɛ d'ɔblo -
 l e d'ɔblo lu bw'æɫə l ɛ d'ɔblo
*L'auge / la fontaine elle a deux elle a deux bassins elle a deux .. elle est double ..
 elle est double la fontaine est double.*

Dans cet énoncé, le témoin fournit d'abord une traduction littérale de l'énoncé de notre questionnaire, qui était formulé en français – nous aurions évidemment pu l'interroger en italien ou en francoprovençal, mais cela n'aurait fait que déplacer le problème ; nous reviendrons à cette question. Il calque donc la structure syntaxique de la phrase du questionnaire – en intégrant d'ailleurs dans sa réponse un emprunt à l'italien, à savoir «*vasche*». Même si, objectivement, cette réponse n'est pas « fausse » – dans toutes les langues du monde, il est possible de dire la même chose de différentes manières, pragmatiquement équivalentes – manifestement, la première formulation ne le satisfait pas. On observe donc en direct tout le travail de réencodage et de reformulation auquel se livre l'informateur, jusqu'à la satisfaction de la réponse définitive [lu bw'æɫə l ɛ d'ɔblo].

Nous pensons que ce passage illustre parfaitement la thématique qui nous intéresse ici, à savoir le comportement linguistique du locuteur plurilingue face à ses compétences multiples. Du même coup, cet exemple illustre aussi la démarche que nous avons adoptée pour la réalisation de notre atlas.

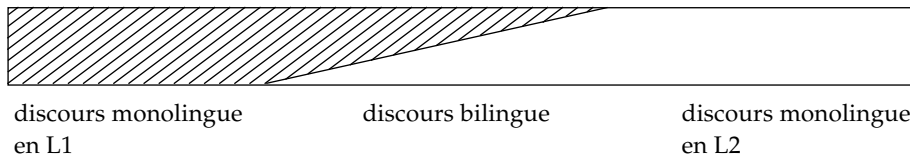
Tous nos enregistrements se sont déroulés dans une situation communicative de type dialogué. Étant donné que la logique de l'Atlas linguistique demande la récolte d'un corpus d'énoncés comparables, nous avons cependant été obligés d'adopter pour l'enquête une méthode de traduction, malgré les désavantages connus de ce procédé, souvent évoqués dans la littérature dialectologique (à ce sujet, cf. p.ex. CHAURAND 1972: 199-201). Nous avons donc d'emblée choisi de travailler dans une situation de communication multilingue : nous avons interrogé les informateurs en *français* tout en leur demandant de répondre en *patois*. C'est un modèle de communication qui peut paraître insolite à première vue, mais qui ne l'est pas tant que cela : il est courant dans le monde politique suisse, où les membres des commissions parlementaires, par exemple, s'expriment chacun dans sa propre langue. Notre propre expérience de terrain – ce que Kristol (1998) a appelé la « production interactive d'un corpus semi-spontané » – a montré que cette démarche, axée sur la production d'actes de parole complets, permettant d'étudier différents phénomènes de la morphosyntaxe francoprovençale, et non pas sur celle de mots isolés, ne compromettait que très marginalement la qualité des informations obtenues et convenait parfaitement aux objectifs que nous nous étions fixés. Nous observons en effet que nos informateurs produisent très souvent des structures lexicales et syntaxiques qui divergent du français et dont on peut donc supposer, à première vue, qu'ils reflètent bien les structures habituelles du francoprovençal spontané.

Par ailleurs, nous avons testé l'option de l'interview menée en patois : Federica Diémoz, qui est originaire de Roisan (Aoste), a interrogé l'informatrice d'Orsières en Valais (Orsières et Roisan se trouvent respectivement sur le versant nord et sud de la route du Grand Saint-Bernard et sont linguistiquement assez proches). Nous avons pu constater alors que les interférences entre le questionnaire et les réponses devenaient encore nettement plus nombreuses, car notre informatrice se limitait fréquemment à reproduire mot à mot l'énoncé que l'enquêtrice lui avait soumis, au lieu de le reformuler à sa manière. Nous sommes donc rapidement revenus à l'enquête bilingue qui oblige les informateurs à repenser et à reformuler leurs réponses en francoprovençal, selon les objectifs de notre enquête.

Mais la chose la plus intéressante, dans le cadre de la thématique qui nous intéresse ici, c'est le fait que tout notre corpus a été élaboré dans une situation de communication plurilingue, et avec des locuteurs plurilingues – du moins plurilingues passifs – devant et derrière le microphone : tous nos informateurs valdôtains étaient évidemment trilingues (francoprovençal, italien et français), et en ce qui concerne notre équipe, la compréhension des trois langues était également assurée. Même si les questions de notre enquête étaient formulées en français, le témoin savait que ses interlocuteurs étaient également plurilingues. Par conséquent, même s'il encode et reformule ses réponses en dialecte, il se sent libre de donner des compléments d'information, des explications supplémentaires en français, en « patois » et en italien.

Or, il faut souligner ici que le discours plurilingue est une forme caractéristique du comportement linguistique des plurilingues dont un large public – et même certains linguistes – se font en général une idée fautive, le plus souvent négative, sous l’influence du discours dominant influencé par une certaine idéologie puriste et « monolingue ». Parfois, le bilinguisme et le discours plurilingue ont carrément été considérés comme une menace pour la pureté des langues concernées. Sur la base de méthodes d’enquête biaisées, on a voulu démontrer que le bilingue était une sorte de « handicapé mental », dont les performances linguistiques dans chacune de ses langues seraient inférieures à celle des monolingues, un locuteur « incapable » de produire des énoncés linguistiquement « purs ».

En réalité, comme l’ont montré en particulier les travaux de Georges Lüdi et de Bernard Py (2002 : 141) sur la communication bilingue, les bi- ou plurilingues ne possèdent pas simplement deux ou plusieurs langues qu’ils peuvent employer en fonction de leurs interlocuteurs ou de la situation de communication dans laquelle ils se trouvent. Ils disposent également des ressources linguistiques dont les monolingues sont privés. Dans certaines situations, lorsque leurs interlocuteurs sont également plurilingues, ils sont capables d’utiliser à fond leurs capacités langagières et choisissent un discours bi- ou plurilingue : ils *définissent* la situation de communication comme étant plurilingue et *choisissent* une forme de langue que la sociolinguistique anglosaxonne a appelée « we-code » : nous sommes entre bilingues, donc « parlons bilingue ».



C’est en particulier ce discours « mixte » qui a souvent fait l’objet des critiques de la part des tenants de l’idéologie « monolingue », alors qu’il possède tout simplement ses propres règles et ses propres fonctions.

En ce qui nous concerne, nous estimons actuellement que la plupart des phénomènes d’interférences entre le francoprovençal, l’italien et le français que nous observons dans notre corpus sont un simple reflet de la réalité linguistique dans laquelle se trouvent tous nos informateurs, qui vivent dans une situation de contact linguistique et de plurilinguisme permanent. Dans une telle situation – qui a désormais une histoire de plusieurs siècles – il serait évidemment illusoire de partir à la recherche d’une situation linguistiquement « pure » : l’idée même de l’existence d’une langue ou d’un dialecte « purs » est une pure fiction qui appartient à la recherche linguistique – et en particulier dialectologique – d’un autre âge. Aucun de nos dialectes n’a jamais vécu en autarcie. Depuis le Moyen Âge, tous nos dialectes ont toujours côtoyé d’autres langues (le latin d’abord, le piémontais, le français et l’italien ensuite), et ils en véhiculent les traces, bien sûr.

2. Les marqueurs transcodiques

Regardons à présent de quelle manière les phénomènes évoqués ci-dessus se présentent dans notre corpus, qui fourmille de *marques transcodiques*⁴. Pour tous ces cas de figure, les calques, les emprunts et les alternances codiques, les éléments de la deuxième langue (L2) peuvent provenir du français ou de l'italien.

2.1. Les emprunts

Selon une certaine idéologie qui a même trouvé son expression dans ce colloque, les emprunts avilissent la langue qui les accueille. Selon une approche plus linguistique, comme l'écrit Henriette Walter (1997 : 11), ils ne font rien d'autre que d'enrichir l'éventail des moyens d'expressions à disposition des locuteurs.

Dans notre contexte, on ne sera pas étonné de constater que certains termes du lexique de la mode féminine sont d'origine française. Ainsi, dans une partie du questionnaire qui parle du costume traditionnel féminin, notre informatrice de Bionaz répond :

- (2) la fadε l e l'ütsø: - e a god'e - nɔ dj'ã a **god'e** ε ε - plis'e pe
La jupe est longue .. et à godets .. nous nous disons à godets eh eh .. plissée comme ça.

Or, ce qui nous paraît particulièrement significatif dans cet énoncé, c'est le fait que l'informatrice accompagne son discours d'un commentaire métalinguistique explicite ([nɔ dj'ã] « nous disons »), ce qui montre bien qu'elle est consciente qu'elle est en train d'utiliser un emprunt.

Dans notre prochain exemple, l'emprunt à l'italien se fait dans le domaine que, d'un point de vue lexicologique, on appelle les *statalismes*, c'est-à-dire les dénominations propres à des réalités nationales. Alors qu'en Suisse, nous avons les *cars postaux* jaunes qui desservent les vallées alpines, en Italie, c'est la *corriera* qui remplit la même fonction :

- (3) lœ tɔR'ISTƏ æR'æøVɔ avɥ'i la d - dεR'ij **korj'εεra** (Bionaz)
Les touristes arrivent avec la d .. dernière poste.

D'un point de vue formel, parmi les emprunts, nous relevons essentiellement deux cas de figure ardent une apparence étrangère. Dans le premier cas, on reste dans le cadre d'un discours monolingue en patois ; dans le deuxième cas, on pourra se demander si nous avons affaire à des alternances codiques, à des changements de langue ponctuels.

- (4) l ε n'v ãŋ - cɔ kãŋ a l ə - s'ala lav'εtsə l ε **duc'end'œva** (Bionaz)
Il y a neuf ans .. que quand a l euh .. celle avalanche est descendue.

Dans un discours « monolingue » en patois, on s'attendrait à une forme telle que *veuna ba*, *colèe ba*. Malgré cela, on constate ici que l'emprunt est parfaitement intégré, d'un point de vue phonétique et morphologique, et ne détonne pas du tout dans l'énoncé dialectal. Les dialectophones plurilingues sont évidemment conscients des équivalences systématiques qui existent entre les différentes langues qu'ils utilisent, et maîtrisent parfaitement les mécanismes de l'intégration phonétique et morphologique.

Le prochain exemple va au-delà d'un simple emprunt lexical :

- (5) **sta** mat'ɛi lo p'u j a 'sāt'u d 'o:ja (Torgnon)
Ce matin le coq a chanté tôt.

Dans ce cas qui est attesté à plusieurs reprises dans notre corpus, l'informateur utilise le démonstratif italien *questa* (dans sa forme réduite *sta*) au féminin avec un substantif [mat'ɛi] qui est masculin en patois. L'influence sous-jacente de l'italien *mattina* semble évidente. En revanche, tous nos informateurs valaisans ou savoyards utilisent soit la forme du démonstratif masculin ([si matɛ̃] « *ce matin* »), soit, beaucoup plus fréquemment, l'adverbe temporel *wèi* ([wej mat'ij] « *aujourd'hui matin* »). En Vallée d'Aoste, ces tournures traditionnelles restent attestées, mais elles sont devenues rares.

2.2. Connecteurs et ponctuants

Au-delà des emprunts lexicaux et des calques (comme dans notre premier exemple) qui sont un phénomène peu spectaculaire, il y a deux phénomènes nettement plus intéressants, que notre corpus permet d'observer :

- c'est d'une part la présence de *connecteurs* (qui indiquent la relation logique entre deux éléments de l'énoncé : les conjonctions, les adverbes ou locutions adverbiales) et de *ponctuants* (ou de *marqueurs*, selon une autre terminologie, qui structurent l'énoncé, dans le discours oral), qui sont souvent empruntés au français et à l'italien,
- et d'autre part les cas d'*alternances codiques* (le « code-switching » ou « code mixing » de la terminologie anglo-saxonne).

Nous ne sommes pas les premiers à observer que dans la situation où une langue vernaculaire, dialectale, est dominée par une langue officielle, qui est la langue de la scolarisation, les différentes « chevilles » qui articulent le discours sont souvent empruntées à la langue dominante. Ainsi, Pierre Cadiot (1987 : 55) qui a travaillé sur la Lorraine germanophone, a observé la présence de marqueurs français dans des discours qui sinon étaient entièrement dialectophones. Wüest et Kristol (1993) ont fait le même genre d'observations dans le discours des locuteurs occitans pyrénéens.

À cet égard, l'originalité de notre corpus valdôtain actuel consiste dans le fait que les connecteurs et les ponctuants peuvent être empruntés aussi bien au français qu'à l'italien, ce qui illustre la coexistence séculaire de deux « langues toit » officielles en Vallée d'Aoste⁵, et le trilinguisme hautement développé de nos informateurs.

Parmi les marqueurs empruntés au *français* nous trouvons « presque », « généralement » ou « jusque » :

- (6) wɛ: nɔ c'ɛŋ pʳ **pr'esk** a vœtəd'u kjilɔm'etɪə də də də v'ɔ:lə (Bionaz)
Oui nous sommes pr presque à vingt deux kilomètres de de de Ville (=Aoste).
- (7) ʒENERalm'ã i foɔ - i fo semø'a tɔt'e le sem'ɛ a la l'en:æ kal'ɛtə (Torgnon)
Généralement il faut .. il faut planter toutes les semences à la lune descendante.

Parmi les marqueurs empruntés à l'*italien*, on rencontre « anche », « invece » « pratiquement », « diversamente », « dunque », « basta », « insomma », « sempre » et « perchè ». Chez le même locuteur, ces formes peuvent être phonétiquement intégrés dans l'énoncé en patois ou apparaître comme des citations, dans leur forme italienne.

- (8) 'ænkɛ le k'yte j e pu kɛ nɔ le k'œ:m nɔ pʳefɛ'ɛ pɛk'ɛ sen'ɔ i m'ɔntɔ nɔ pʳefɛ'e
s'ɛmpɛ a la l'œ:n:æ kɪ k'a:lɛ pu a la l'œ:n:a mɔt'ãta nɔ s'e (Torgnon)
Aussi les côtes de bette c'est pas que nous les que nous préférons parce que sinon elles montent nous préférons toujours à la lune qui descend pas à la lune montante nous ici.
- (9) lɛɛ lɛ kl'yə nɔ le z atset'ɛ 'ũke u sypɛrmarks'e (Torgnon)
Les les clous nous les achetons aussi au supermarché.

2.3. Les alternances codiques

Le véritable discours plurilingue, dans notre corpus, apparaît dans les énoncés où les informateurs changent réellement de langue en cours de route. En effet, comme l'écrivent Lorenza Mondada et Simona Pekarek (2003 : 102),

les marques transcodiques représentent un phénomène communautaire qui présuppose une excellente maîtrise des deux langues impliquées ; elles sont constitutives d'une véritable compétence bilingue.

Elles précisent en outre que

l'alternance codique [... n'est pas ...] un signe de déficits linguistiques [...], mais la manifestation de stratégies communicatives effectivement bilingues (Mondada / Pekarek 2003 : 103).

Un des meilleurs exemples pour une « navigation aux limites des deux langues » se trouve dans notre corpus féminin de Torgnon :

- (10) d e grād'e a mars'ελæ: ɔ: d ye d e kōmēs'e: p'εε d e vek'ye l/də a mars'ελə
zysk 'a: a l 'adzə de ũ z 'ā - **ap'r'e** zə syə rœvəe s ē reve'ē
*J'ai grandi à Marseille oh j'ai j'ai commencé j'ai vécu là à Marseille
 jusqu'à l'âge de onze ans .. ensuite je suis reve nous sommes revenus.*

Évidemment, on pourrait penser ici que l'alternance entre le français et le patois est induit par le sujet même de l'énoncé, à savoir le souvenir d'une enfance passée à Marseille, mais par ailleurs, comme nous l'avons vu dans les exemples (7), (8) et (9) ci-dessus, la même informatrice est capable de naviguer de la même manière entre le français, le patois et l'italien dans une série d'autres énoncés également.

2.4. Le travail métalinguistique

À la différence du locuteur monolingue qui n'a que difficilement la possibilité de prendre du recul par rapport à la seule langue dont il dispose, le locuteur plurilingue est un locuteur conscient des différentes ressources linguistiques qui sont à sa disposition et qui se surveille sans arrêt, car il sait qu'il est susceptible de produire des énoncés mixtes qui passeraient mal dans un contexte monolingue⁶. Par conséquent, notre corpus est extrêmement riche en reformulations et en commentaires métalinguistiques qui nous permettent d'observer le *travail d'encodage* que fournissent nos témoins.

Ainsi, dans une phrase toute banale de notre questionnaire, prévue pour illustrer les structures de la phrase interrogative « Aimez-vous les épinards ? », notre informatrice, qui se surveille constamment, constate qu'il n'y a pas de mot patois spécifique pour désigner ce légume (en revanche, elle nommera sans hésiter [lɪ z ākrw'ɪjɔ] « *les épinards sauvages* ») :

- (11) l am'adə vo lɪ æ - z epin'ɑR - ma **n a pa na pɑ'ola k d'ɪ - kə tradw'ɪ** (Bionaz)
Aimez-vous les .. épinards .. mais il n'y a pas un mot qui dit .. qui traduit.

De toute évidence, le locuteur plurilingue est beaucoup plus conscient aussi qu'un monolingue que chaque langue découpe différemment la réalité et que dans chaque langue individuelle, une appellation spécifique et précise devrait en principe correspondre à chaque objet.

C'est ce qui apparaît très clairement dans l'énoncé suivant, où l'informatrice de Torgnon répond au stimulus du questionnaire « On voit le clocher de loin » :

- (12) k̄ə t̄ə m'v̄ə v̄ə s'y av'ε le **m vwe** næ av'ε le **mæf'ime** t̄ə - t̄ə v'ei k̄e: -
 t̄ə v'ε l̄ə kl̄əts'e de t̄əRɪ'ɔ̄

Quand tu mo .. viens en haut avec les m.. voi.. non avec les voitures tu .. tu vois que .. tu vois le clocher de Torgnon.

Cet énoncé illustre de manière particulièrement transparente le travail d'encodage de l'informatrice :

- l'hésitation sur « monter » (un faux départ sur *m..*, qui est corrigé en [vẽ s'y])
- l'hésitation sur « voiture » (*voiture* en français, *macchina* en italien), avec une solution typiquement valdôtaine, à savoir un calque du type lexical italien, dans une forme phonétiquement dialectale qui s'appuie sur le français *machine*.

3. Conclusions

Le plurilingue est un locuteur conscient, qui fait travailler toutes ses compétences linguistiques en se surveillant constamment, et qui est ainsi capable de produire des énoncés parfaitement « purs » dans toutes les langues qu'il possède, si la situation l'exige, et des énoncés plurilingues, lorsque la situation communicative est définie comme plurilingue. Étant donné que la situation linguistique valdôtaine, pour tous les locuteurs patoisants, est essentiellement plurilingue, on ne sera donc pas étonné de voir apparaître de nombreuses occurrences de « code switching » (alternance codique) et de « code mixing ».

La véritable particularité de la situation valdôtaine, telle que notre corpus permet de l'observer, c'est pourtant le trilinguisme constant, avec deux langues officielles (et de scolarisation) qui laissent simultanément leurs traces dans la langue vernaculaire traditionnelle.

NOTES

¹ Projet numéro 100012-107702/1.

² Les clips audiovisuels (image et son) dont nous utilisons les transcriptions ici peuvent également être consultés – moyennant l'installation préalable du logiciel gratuit « QuickTime Player » – sur le site internet du Centre de dialectologie de l'Université de Neuchâtel (www2.unine.ch/dialectologie/page9353.html).

³ Dans l'impossibilité d'adopter une transcription « orthographique » commune pour l'ensemble des parlers de notre réseau d'enquête, nous transcrivons les données de notre corpus en API, en adoptant par ailleurs les conventions d'écriture qui se sont imposées dans les analyses de l'oralité spontanée : absence de ponctuation, indication des pauses par un tiret. Puisque les données sonores de l'atlas sont à la disposition des utilisateurs, nous renonçons à indiquer l'intonation. Dans les traductions, nous navi-

guons entre deux pôles : d'une part la traduction littérale qui calque l'énoncé dialectal, mais parfois à la limite du compréhensible, et une traduction qui restitue le sens de l'énoncé. Dans les traductions, les signes ordinaires de la ponctuation française font leur réapparition, car – même si nous calquons la structure de l'énoncé oral sous-jacent – il ne s'agit plus d'une parole dite, et nous tenions à souligner ainsi la différence. Pour cette même raison, nous avons remplacé le tiret (-), qui indique les pauses (ou des ruptures de construction) dans l'énoncé oral, par deux points (..) dans la traduction.

⁴ Avec Georges Lüdi (1990 : 327), nous désignons par ce terme l'ensemble des phénomènes du discours qui renvoient d'une manière ou d'une autre à la rencontre de deux ou de plusieurs systèmes linguistiques (les calques, les emprunts, les transferts lexicaux, les alternances codiques, etc.), indépendamment de leur origine (il peut s'agir d'emprunts conscients, de changements de langue ou d'interférences involontaires).

⁵ Cf. à ce sujet Bauer 1999 : 76-77.

⁶ Le bilinguisme entièrement équilibré est un cas de figure relativement rare ; en règle générale, le bilingue est conscient que dans certains domaines, sa langue A est plus développée que sa langue B. À cet égard, ce qui le distingue du monolingue – qui lui non plus, ne possède jamais toutes les ressources de sa seule langue – c'est qu'il est capable de comparer, et c'est pour cette raison qu'il se croit souvent en position d'infériorité par rapport aux monolingues.

BIBLIOGRAPHIE

- BAUER, Roland, «Storia della copertura linguistica della Valle d'Aosta dal 1860 al 2000: un approccio sociolinguistico», *Nouvelles du centre d'études francoprovençales René Willien*, n° 39, p. 76-96, 1999.
- CHAURAND, Jacques, *Introduction à la dialectologie française*, Paris, Bordas, 1972.
- CADIOT, Pierre, «Les mélanges de langue», in : VERMES, Geneviève, BOUTET, Josiane (éd.) (1987), *France, pays multilingue*, vol. 2 : *Pratique des langues en France*, Paris, L'Harmattan, p. 50-61, 1987.
- DIÉMOZ, Federica, MAÎTRE, Raphaël, « L'Atlas linguistique audiovisuel du Valais romand (ALAVAL). État des travaux », *Nouvelles du centre d'études francoprovençales René Willien* n° 41, p. 50-65, 2000.
- DIÉMOZ, Federica, KRISTOL, Andres (sous presse), « L'atlas linguistique audiovisuel du francoprovençal valaisan » in : *Atti del Seminario di studi Percorsi di geografia linguistica. Esperienze italiane e europee*, Palermo, 23-24 marzo 2005.
- KRISTOL, Andres, « Pour une représentation 'globale' de la langue parlée : l'Atlas linguistique audio-visuel du Valais romand », in : *La transcription des documents oraux. Problèmes et solutions*. Actes de la Conférence annuelle sur l'activité scientifique du Centre d'études francoprovençales « René Willien ». Quart (Aoste), Musumeci, Région autonome de la Vallée d'Aoste, Bureau Régional pour l'Ethnologie et la Linguistique, p. 49-62, 1994.
- KRISTOL, Andres, « La production interactive d'un corpus semi-spontané : l'expérience ALAVAL », in : MAHMOUDIAN, Mortéza, MONDADA, Lorenza (éds), *Le travail du chercheur sur le terrain*. Questionner les pratiques, les méthodes, les techniques de l'enquête. Cahiers de l'ILSL 10, Lausanne, Université de

- Lausanne, p. 91-104, 1998.
- LÜDI, Georges, « Französisch : Diglossie und Polyglossie », in : HOLTUS, G. et al. (éds), *Lexikon der romanistischen Linguistik*, V,1, Tübingen, Niemeyer, p. 307-334, 1990.
- LÜDI, Georges, PY, Bernard , *tre bilingue*, Berne, Lang, 1986 (²2002).
- MONDADA, Lorenza, PEKAREK DOEHLER, Simona, « Le plurilinguisme en action », in : Lorenza MONDADA, Simona PEKAREK DOEHLER (éd.), *Plurilinguisme, Mehrsprachigkeit, Plurilingualism. Enjeux identitaires, socio-culturels et éducatif. Festschrift für Georges Lüdi*, Tübingen / Basel, Francke, p. 95-110, 2003.
- WALTER, Henriette, *L'aventure des mots français venus d'ailleurs*, Paris, Robert Lafont, 1997.
- WÜEST, Jakob Th., KRISTOL, Andres M., *Aqueras montanhas. Études de linguistique occitane : le Couserans (Gascogne pyrénéenne)*, Tübingen / Basel, Francke, 1993.

Incontri, scontri, reazioni: il prestito nei materiali dell'ALEPO

Riccardo Regis



Il Piemonte occidentale, proprio per il suo carattere plurilingue, può offrire un punto di osservazione interessante sui fenomeni di contatto; in particolare, tratterò in questa sede alcuni casi di prestito che è dato di riscontrare nei materiali dell'ALEPO [Atlante Linguistico ed Etnografico del Piemonte Occidentale]¹.

L'area di indagine dell'Atlante comprende 42 località, di cui 32 appartenenti al dominio gallo-romanzo (13 di parlata francoprovenzale, 19 di parlata occitanica) e 10 ascrivibili alla famiglia linguistica gallo-italica². Tre sono quindi i codici più strettamente coinvolti, il francopro-

venzale, l'occitano e il piemontese; nel quadro che mi appresto a delineare, giocheranno tuttavia un ruolo importante anche altre due lingue, l'italiano e, non di rado, il francese. Com'è noto, il nucleo centrale del prestito è rappresentato dal lessico e dalla semantica, ma, in situazioni di contatto particolarmente intenso come la presente, non mancano spunti per gli altri livelli dell'analisi linguistica (morfologico e fonetico-fonologico, specialmente). Resta comunque vero che, nella gerarchia degli elementi "imprestabili", la prima posizione è occupata dalle cosiddette parole piene e segnatamente dal lessico periferico, quale che sia il tipo di contatto (cfr. Haugen 1972 [1950], Thomason / Kaufman 1988, Muysken 1999, Thomason 2001).

In questo intervento, incomincerò col riflettere sul prestito lessicale; discuterò in un secondo tempo il prestito di un morfema flessionale e di un elemento grammaticale; prenderò da ultimo in esame un esempio di prestito fonologico.

1. Il prestito lessicale

Un referente che meglio di altri ci introduce al complesso rapporto tra i vari codici dell'area è il nocciolo (*Corylus avellana*)³. Nel Piemonte occidentale, le

denominazioni di tale specie presentano tre lessotipi principali, 1) AVELLANA, 2) CORYLU e 3) NUCLEOLA⁴: il primo è largamente conosciuto nelle valli occitaniche; il secondo ricorre prevalentemente nel dominio francoprovenzale⁵; il terzo è attestato nell'area gallo-italica pedemontana⁶. L'aggiunta del suffisso -ARIU è sistematica con il tipo AVELLANA, frequente con il tipo NUCEOLA, del tutto episodica con il tipo CORYLU.

Va da sé che quella da me appena fornita è una schematizzazione e, come tutte le schematizzazioni, tace alcuni fatti che è bene mettere in luce. Innanzitutto, non appena si passi dall'affresco di insieme all'esame dei singoli dati linguistici, i confini tra i domini francoprovenzale, occitanico e pedemontano appaiono molto meno netti: se, per un verso, la pianura presenta omogeneamente il tipo *ninsola-ninsulè*, per l'altro, si deve notare che quest'ultimo gode di una fortuna assai maggiore di quanto la distribuzione dei punti di inchiesta dell'ALEPO avrebbe potuto farci sospettare. Ciò è imputabile essenzialmente al prestigio di cui gode il dialetto regionale, nelle varietà torinese e alto-piemontese, e alla sua importanza come codice veicolare; non ultima, vi è poi la vicinanza formale tra il piem. *ninsola-ninsolè* e l'it. *nocciolo*.

Spigolando tra i materiali dell'ALEPO, osserviamo che, a Traversella e a Valdellatorre, punti di parlata pedemontana con tratti francoprovenzaleggianti, il tipo gallo-romanzo CORYLU è insidiato dalle forme *ninsola-linsola-linsulè*⁷ provenienti dalla pianura; se consideriamo che le risposte giungono, in ciascuna delle località, dallo stesso informatore, assistiamo ad un prestito dal piemontese di koinè che è entrato in concorrenza con la forma locale. L'intervistato fotografa quindi, a Traversella come a Valdellatorre, un sistema in movimento, attestando usi differenti e concorrenziali. CORYLU sta probabilmente ingaggiando una timida resistenza nei confronti di NUCEOLA, che sarà infine destinato a prevalere; a corroborare questa ipotesi vi sono le denominazioni del frutto del *Corylus avellana*, la *nocciola*, che nella zona è unicamente *ninsola-linsola*. Il nome del frutto pare insomma essersi già piemontesizzato, mentre risulta per ora soltanto in via di piemontesizzazione il nome della pianta; la qual cosa rispecchia una dinamica culturale abbastanza comune: è la nocciola a viaggiare, ad essere oggetto di scambio, ad essere, in definitiva, più vulnerabile alle innovazioni lessicali. Bisogna tuttavia ammettere che nell'area è abbastanza improbabile che vi fossero in passato, per la nocciola, dei continuatori di CORYLU, rarissimi nell'intero dominio neolatino e concentrati perlopiù nel settore settentrionale del gallo-romanzo (cfr. FEW, v. *corylus*); non è perciò da escludere una semplice coincidenza tra il tipo pedemontano e quello locale, coincidenza che avrebbe promosso l'uso sempre più esteso di NUCEOLA anche per indicare la pianta.

Una situazione consimile si coglie ad Ingria, punto di parlata francoprovenzale, in cui la sfida è condotta tra il prestito dal piemontese *ninsulè* e il *busùn* autoctono, che rappresenta un'interessante eccezione rispetto ai tre lessotipi principali del dominio indagato; qui, più ancora che a Traversella e a Val-

dellatorre, la lotta con il codice del capoluogo regionale è impari. È infatti probabile che la forma *busùn*, per interferenza del termine piemontese omonimo dal significato di 'cespuglio', venga sempre più spesso interpretata come genericismo e le si preferisca perciò l'alternativa alloglotta⁸. Pure ad Ingria la nocciola è detta, sul modello del gallo-italico pedemontano ma con adattamento fonetico, *ninhòla*, il che lascia presagire una dinamica simile a quella poc'anzi delineata per Traversella e Valdellatorre; persistono nondimeno i dubbi sopra espressi circa i succedanei di CORYLU per il frutto del nocciolo.

Spostandoci nel versante meridionale dell'area, e appuntando in particolare la nostra attenzione su Argentera (Alta Valle Stura), osserviamo l'apparente vittoria del tipo pedemontano NUCEOLA sul tipo occitanico AVELLANA; in questo caso, e a differenza della Bassa Valle (Aisone) dove si registra inopinatamente il mantenimento della forma più arcaica⁹, la pervasività dell'innovazione trova due riscontri importanti:

- a) il lessotipo recenziore è fornito senza esitazioni dall'informatore più giovane;
- b) anche l'informatore più anziano attesta dapprima il lessotipo pedemontano, adattato però alle abitudini fono-morfologiche della lingua mutuante (*ninsulier*), e solo in seconda istanza corregge tale risposta in *ulagnier*.

Può essere interessante fornire nuovamente il raffronto con la denominazione del frutto, per la quale abbiamo però la sola testimonianza dell'intervistato più anziano; ebbene, si ripropone la medesima incertezza già vista per la pianta: egli dà inizialmente la risposta *ninsòla* per poi modificarla in *ulàgna*.

Ho lasciato per ultima l'area in cui sembra consumarsi l'agone più stimolante, la Valle di Susa, territorio di sutura tra i domini francoprovenzale e occitanico. Qui non soltanto vediamo distribuiti i tre lessotipi principali, ma si riscontrano anche frequenti invasioni di campo, non sempre di facile interpretazione; ad esempio, notiamo come nella Bassa Valle, dove ancora vi sono alcuni centri di lingua francoprovenzale, le denominazioni del nocciolo presentino maggioritariamente il lessotipo *ulagnèr*¹⁰ di contro a *kùdra*, che resiste soltanto a Novalesa e a Condove (Prato Botrile). Parlo di "resistenza" perché, ad un'analisi corriva, si potrebbe postulare un superstrato occitanico che, per ragioni culturali o commerciali, abbia portato alla sostituzione di *kùdra* con il prestito *ulagnèr*; in realtà, resta a tutt'oggi valida l'ipotesi terraciniana (cfr. Terracini 1969, Buffa et alii 1970) per la quale sia operante, nella Bassa Valle della Dora Riparia, non un superstrato bensì un sostrato provenzale, dovuto al fatto che « la corrente discendente dal Monginevro, via romana, sia più antica di quella del Cenisio » (Terracini 1981 [1937]: 318). Qualora si volesse seguire fino in fondo il ragionamento di Terracini, sarebbe forse opportuno considerare le occorrenze di *kùdra* a Novalesa e a Condove (Prato Botrile) come sostituzioni seriori di un *ulagnèr* un tempo diffuso in tutta la Valle; un prestito dovuto con ogni probabilità agli echi della lotta savoiarda tra i continuatori di AVELLANA e CORYLU¹¹ che dal Moncenisio, attraverso la Val Cenischia, avrebbero raggiunto la

Bassa Valle di Susa. Restano ad ogni modo misteriose le ragioni che hanno portato alla prevalenza di CORYLU su AVELLANA.

Qualche parola andrà poi spesa sul *ninsulìa* attestato a S. Giuliano di Susa, frazione del capoluogo vallivo in cui è ancora viva una parlata di tipo franco-provenzale. Com'è noto, a Susa città è stato precocemente "paracadutato" il torinese¹², circostanza questa che ha avuto delle ripercussioni, soprattutto a livello lessicale, anche sulle borgate che più tenacemente hanno conservato le varietà galloromanze originarie. Le forme *ninsulìa* e *linsulìa* registrate a S. Giuliano manifestano appunto tale influsso: esse rivelano un chiaro prestito dal piemontese, adattato mediante il morfema flessionale *-ìa* (< lat. -ARIA), molto produttivo nelle parlate occitaniche e franco-provenzali alpine.

L'esempio qui cursoriamente discusso del nocciolo non deve, ad ogni modo, apparire fuorviante, dando l'impressione di incontri e scontri giocati unicamente tra le lingue locali. Se infatti, volendo continuare a muoverci nel mondo vegetale, ci spostassimo da specie largamente presenti sul territorio a specie poco conosciute, oppure conosciute ma scarsamente radicate nell'esperienza delle varie comunità, oppure, ancora, molto conosciute e oggetto di scambi frequenti, osserveremmo l'emergere prepotente del superstrato dell'italiano¹³. Fra le specie per le quali parecchi nostri informatori offrono, in località differenti, la denominazione italiana con o senza adattamenti fonomorfolo-
gici, sia sufficiente citare¹⁴: nell'ambito degli alberi e degli arbusti, coltivati e non, il biancospino (*Crætagus monogyna*) [ALEPO I.I.162], il cachi (*Diospyros caki*), il carciofo (*Cynara scolymus*), il ligustro (*Ligustrum vulgare*) [ALEPO I.I.133], il lillà (*Syringa vulgaris*), il platano (*Platanus hybrida*) [ALEPO I.I.147]; nell'ambito delle piante erbacee, coltivate e non, il basilico (*Ocimum basilicum*), la campanella (*Leucojum vernum*), il cetriolo (*Cucumis sativus*), l'erba medica (*Medicago sativa*), il nontiscordardimé (*Myosotis arvensis*), la stella alpina (*Leontopodium alpinum*).

Un caso diverso dai precedenti, ma comunque significativo delle modalità con cui il parlante può aggirare un prestito troppo palese dall'italiano, è quello dell'olivo (*Olea europaea*) [ALEPO I.I.134]. Per nulla sorprendentemente, i materiali dell'ALEPO presentano al riguardo un solo dato, registrato a Giaglione; il fatto interessante è che il lessotipo fornito è *ramuliva*, letteralmente 'ramo d'olivo', che in area alpina indica comunemente il ramo benedetto utilizzato durante la processione della Domenica delle Palme e costituisce la denominazione popolare di alcune specie succedanee, in quel frangente specifico, dell'olivo (cfr. soprattutto il bosso [*Buxus sempervirens*; ALEPO I.I.61], ma anche l'agrifoglio [*Ilex aquifolium*; ALEPO I.I.48] e il tasso comune [*Taxus baccata*; ALEPO I.I.203]).

L'informatore, per superare l'impasse della mancanza di un nome locale per la specie, impiega un termine sì dialettale ma impreciso, che pare addirittura fuorviante: l'olivo assume il nome dello pseudo-olivo.

2. Il prestito morfologico

Il prestito di elementi morfologici, com'è facile prevedere, implica un rapporto tra lingue più intimo, simbiotico, di quello che fa da sfondo al prestito di parole piene. Mentre alcuni prestiti morfologici manifestano la stessa dinamica di concorrenza e sostituzione che ho delineato nel precedente paragrafo, altri possono portare a ristrutturazioni significative all'interno del sistema linguistico mutuante. Incomincerò a trattare i prestiti del primo tipo, per poi passare ad una rapida descrizione dei forestierismi della seconda categoria.

Tra i punti di indagine dell'ALEPO nelle Valli Monregalesi vi è Fontane di Frabosa Soprana, ultimo baluardo di un'area occitanica un tempo più estesa. È forse superfluo precisare che i frequenti scambi con le varietà gallo-italiche pedemontane hanno indotto, nella cosiddetta "parlata del kyé"¹⁵, una serie di mutamenti; tra questi, si è registrato il progressivo abbandono della desinenza della IV persona dell'indicativo presente *-ama* a vantaggio dell'uscita *-uma*, tipicamente piemontese. I materiali dell'Atlante, raccolti intorno alla metà degli anni Ottanta, rivelano ancora la concorrenza tra il morfema locale e il morfema alloglotto, con il secondo che ha però già conquistato tutte le coniugazioni verbali, regolari ed irregolari, ad eccezione della coniugazione dell'ausiliare *avà* 'avere'. Abbiamo quindi le forme *nuzète u mangiùma* 'noi mangiamo' (I coniugazione), *nuzète u vègùma* 'noi vediamo' (II coniugazione), *nuzète u sentùma* 'noi sentiamo' (III coniugazione), ma *nuzète ama* 'noi abbiamo'. Ora, nei dialetti settentrionali, annota Rohlf (1968: 274), ha prevalso per la IV persona del presente indicativo di *avere* una forma atona o ridotta, che ha finito per coincidere con il morfema flessionale delle altre coniugazioni (si confronti, ad esempio, il torinese *nù* e *l'ùma* 'noi abbiamo' con *nù* e *mangiùma* 'noi mangiamo', *nù* e *vedùma* 'noi vediamo', *nù* e *sentùma* 'noi sentiamo'); da ciò discende che *l'ama* attestato dal nostro informatore di Fontane è la spia significativa di una desinenza precedentemente estesa a tutte le coniugazioni. Si aggiunga che il ricordo di tale uso persiste nella competenza dei parlanti più anziani¹⁶.

Il fatto che si trattasse, vent'anni or sono, di una concorrenza ancora viva, o almeno attivamente percepita, tra le due desinenze è testimoniato per contrasto dai paradigmi verbali offerti in Barbero Ruffino (2004: 79-90); qui il processo ha compiuto un passo ulteriore ed è arrivato ad investire anche la coniugazione di *avà*, portando alla IV persona del presente indicativo *nusècc u l'ùma* 'noi abbiamo'. Il dato è, a mio parere, interessante perché le grammatiche dialettali tendono in genere ad essere conservative, ad attestare usi spesso anacronistici, mentre Barbero Ruffino fotografa la fine di un processo che i materiali dell'ALEPO avevano fatto soltanto presumere. Che poi la grammatica in questione sia in realtà normativa, e l'esempio sopra considerato non costituisca un'ammissione di cedimento nei confronti del piemontese ma una semplice distrazione dell'autrice, è possibile evincere dall'accuratezza con la quale non viene mai omesso il pronome clitico soggetto, frequentemente assente nei paradigmi verbali raccolti dall'Atlante; allo stesso modo, si dovrà osservare l'impiego costante della

forma rustica *nusècc* per il pronome tonico di IV persona, contrapposta a pag. 49 della grammatica al piemontese *nuiàutri*, e in evidente opposizione al *nuzète* dell'informatore dell'ALEPO, probabile prestito adattato dal codice regionale. Non basta. Si sarà notato che la forma proposta da Barbero Ruffino presenta l'elemento preverbale *l'*¹⁷, caratteristico del piemontese, mentre tale uso sembra essere sostanzialmente alieno al nostro intervistato¹⁸.

Resta ovviamente aperta la questione se un atlante, e l'ALEPO in particolare, proponga materiali conservativi oppure attenti alle innovazioni. I riscontri sono poco omogenei (conservatività nell'impiego della desinenza *-ama* e, forse, nell'assenza dell'elemento preverbale *l'*, innovazione nell'utilizzo del pronome *nuzèti*) e non fanno che dare conferma dell'instabilità delle isole linguistiche, in bilico tra istinto di conservazione e resa inconsapevole al modello numericamente e socialmente dominante.

Quanto esposto circa l'adozione di *-uma* nella "parlata del kyè" vale per il prestito morfologico del primo tipo, che, come già si diceva, ripropone, pressoché invariate, le dinamiche del prestito lessicale. Il fenomeno è assimilabile a quello che Haugen (1972 [1950]: 90) chiama *loanblend*, o prestito misto, e ad una sua manifestazione in particolare, il *blended derivative*, « in which native suffixes are substituted for the foreign »¹⁹. Dal momento che non altera il rapporto tra il formativo lessicale e il formativo grammaticale, la sostituzione si rivela indolore per il sistema.

Qualora invece il prestito interessi una classe grammaticale chiusa i cui membri siano posti in relazione di stretta dipendenza gli uni dagli altri, il sistema è passibile di ristrutturazioni non marginali. Un caso simile si è verificato nella griglia dell'articolo determinativo preconsonantico di Chiomonte, che mi servirà per illustrare il secondo tipo di prestito morfologico.

Come il resto dell'Alta Valle di Susa e l'Alta Val Chisone, Chiomonte ha sostituito l'articolo determinativo maschile galloromanzo *lu* con l'omologo pedemontano *al*; ora, supponendo sulla scorta di Telmon (1974: 134; 1976: 379) che l'opposizione fosse un tempo del tipo **lu / *lus*, si comprende facilmente come il prestito di *al* abbia condotto alla perdita dell'opposizione funzionale originaria: se **lus* fungeva da forma plurale marcata flessionalmente di **lu*, l'introduzione di *al* ha indotto nel sistema un chiaro sbilanciamento. Tre quindi le vie che si presentavano alle comunità:

- a) ristabilire la simmetria del sistema adottando anche l'articolo determinativo maschile plurale piemontese;
- b) accettare il prestito di buon grado senza reagire o reagendo tenuemente;
- c) incamerare il prestito reagendo, e cioè creando una nuova forma plurale.

Mentre l'opzione a) non è stata scelta da nessuno dei patois interessati, la soluzione b) è stata adottata a Bardonecchia e a Sestriere: questi centri hanno di fatto mantenuto la forma plurale precedentemente in uso, ma hanno nel con-

tempo eliminato il morfema flessionale *-s* ormai privo di motivazione, che però riaffiora eufonicamente davanti a vocale. Chiomonte ha reagito seguendo la via c), quella più reattiva e dispendiosa a livello sistemico, producendo l'articolo maschile plurale *lun* (che, simmetricamente a quanto avviene a Bardonecchia e a Sestriere, diventa *luns* in posizione prevocalica). Tale circostanza è stata spiegata da Telmon (*ibidem*) nel modo seguente: una volta venute a mancare le ragioni di opposizione formale che giustificavano il mantenimento di *-s*, il patois di Chiomonte ne ha praticato la sostituzione con *-n*, sul modello di molti sostantivi plurali già presenti nel sistema (*buissôn* 'cespugli', *arisùn* 'ricci', ecc.)²⁰ e soprattutto della VI persona dell'indicativo. Dati questi presupposti, è superfluo aggiungere che l'articolo determinativo maschile plurale *lun* costituisce un *hapax* nel Piemonte occidentale e in tutto il dominio romanzo.

3. Il prestito fonetico / fonologico

La tipologia di prestito che ora prenderò in esame, relativa all'ambito fonetico-fonologico, non è di facile individuazione, perché, a questo livello di analisi specialmente, gli aspetti sistemici risultano connessi e sovrapposti a quelli idiolettali. Premessa quindi tale difficoltà operativa, è possibile isolare più di un tratto fonetico degno di discussione; fra di essi, merita forse particolare attenzione la fricativa dentale sonora <dh>, che prosegue generalmente una -R-intervocalica latina, più raramente una -L- (sempre compresa tra due vocali). Il tratto che qui interessa è presente nell'Alta Valle di Susa e, sporadicamente, sul versante sinistro della Media e della Bassa Valle, tanto in area occitanica quanto in area francoprovenzale (cfr. Canobbio / Poggio 2003: 248); più precisamente, i punti indagati dall'ALEPO nei quali la fricativa dentale sonora è attestata sono Chiomonte e Bardonecchia (Alta Valle, area occitanica), Giaglione (Media Valle, area francoprovenzale) e Condove (Bassa Valle, ancora area francoprovenzale). L'ordine in cui ho deciso di elencare le località di inchiesta non è casuale, e non risponde soltanto all'esigenza geografica di menzionarle in una sequenza coerente, partendo ad esempio dall'Alta Valle; piuttosto, esso intende rozzamente stabilire una gerarchia tra i punti interessati, in base alla vitalità effettiva del tratto. La comunità di Chiomonte è quella che, al momento dell'indagine, utilizzava con maggiore frequenza la fricativa dentale sonora; nondimeno, si collegano nei materiali dell'ALEPO alcuni segnali di instabilità del tratto, che lascerebbero presagire una sua incipiente sostituzione a favore della polivibrante alveolare <r> e della laterale alveolare <l>. Sarà utile portare qualche esempio, proveniente ancora una volta dal mondo vegetale. L'acetosa (*Rumex acetosa*) è detta *sitùdho* (con fricativa dentale sonora, quindi) dall'informatore cinquantatreenne e *sitùro* dall'informatore quarantenne (con polivibrante alveolare); l'edera (*Hedera helix*) [ALEPO I.I.50] è *éidho* per gli informatori cinquantatreenne e sessantanovenne e *éiro* per l'informatore più giovane; il ginepro (*Juniperus communis*) [ALEPO I.I.84] e il pino cembro (*Pinus cembra*) [ALEPO I.I.144] sono chiamati, rispettivamente, *genuèidhe* e *adhevù* dagli informatori più anziani, *genuèire* e *arevù* dall'informatore più giovane; il mirtillo nero (*Vaccinium myrtil-*

lus) [ALEPO I.I.89] diventa *eizeirìe* nella bocca degli informatori quarantenne e cinquantatreenne e *eizeidhìe* nell'articolazione dell'informatore sessantanovenne; e la lista potrebbe continuare a lungo. Non sempre l'impiego della fricativa dentale sonora è appannaggio dei parlanti più anziani; a questo proposito, si osserva che, nel fornire la denominazione traduttiva per il referente *fungo velenoso* [ALEPO I.III.8], l'intervistato quarantenne dice *budhèi vedhenù*, mentre l'intervistato sessantanovenne propone *budhèi velenù*, con la fricativa dentale sonora soltanto nel primo elemento del sintagma. Quest'ultima è tuttavia un'eccezione alla regola generalizzata, in base alla quale le scelte fonetiche più innovative sono sempre operate dal parlante quarantenne, quelle più conservative dal parlante sessantanovenne; nel mezzo, non soltanto anagraficamente, ma anche a livello di propensioni linguistiche, sta l'informatore di cinquantatré anni. L'alternanza tra la fricativa dentale, da un lato, e le due alveolari laterale e polivibrante, dall'altro, è un indizio abbastanza perspicuo di prestito incipiente del fonema alloglotto; la sensazione che ci si trovi di fronte ad una sostituzione *in fieri* è poi rafforzata da due spie ulteriori, che esporrò brevemente. La prima. Si incontrano a Chiomonte occorrenze, seppur rare, di <dh> in posizione non intervocalica, sconosciuta in origine alla parlata (si vedano, ad esempio, *adhnicco* 'arnica [*Arnica montana*]' e *cucùmbdhe* 'cetriolo [*Cucumis sativus*]'); la qual cosa lascia supporre una sorta di reazione *in extremis* all'influsso, sempre più forte, degli altri codici del repertorio, il piemontese e l'italiano, mediante la sovraestensione di un tratto fonetico manifestamente locale. Va inoltre aggiunto che, delle tre risposte di cui disponiamo per il referente *Arnica montana*, una coincide con la forma proparossitona italiana *àrnica*, rendendo ancora più spendibile l'idea di un moto reattivo da parte del patois valsusino.

Il secondo indizio contrasta nettamente, almeno in apparenza, con il sentimento di reazione appena evidenziato; in apparenza, dicevo, perché in realtà esso rappresenta un tassello dello stesso mosaico. Quando viene chiesto agli informatori quarantenne e sessantanovenne quale sia la denominazione dialettale del *gallinaccio* (*Catharellus cibarius*) [ALEPO I.I.28], essi rispondono *garitula*, che il parlante più anziano precisa essere un probabile piemontesimo. Il fatto che *garitula* sia stato incamerato nel lessico chiomontino senza alcun adattamento fonetico, senza quindi il passaggio della polivibrante alveolare intervocalica <r> a fricativa dentale, è un segno di resa: la parola alloglotta viene mutuata nella sua interezza, priva di aggiustamenti fono-morfologici di qualsivoglia natura (si noti, per inciso, il mantenimento della marca di genere pedemontana -a in luogo della terminazione locale -o). Questa dinamica diventa tanto più interessante se si considera l'esistenza, nel patois di Chiomonte, di un termine quasi omonimo di *garitula*, *gadhibùllè* 'cardarello (*Pleurotus eryngii*)' [ALEPO I.III.25], che avrebbe potuto fornire un utile modello²¹.

Che sintomi nel contempo di reazione (estensione di <dh> a contesti fonologici prima sconosciuti) e resa (adozione di prestiti non adattati foneticamente) contribuiscano a delineare il medesimo quadro non deve stupire; è infatti comune che le parlate sottoposte a forte pressione da parte di uno o più codici

dominanti si comportino in modo ondivago, talvolta prevalendo, più spesso soccombendo a questi ultimi. D'altronde, non ci sarebbe reazione (primo indizio) se non ci fosse la consapevolezza del progressivo annegamento dei tratti locali nei gorghi di un altro sistema linguistico (secondo indizio). Dati alla mano, è senza dubbio prematuro affermare che è ormai avvenuta, nel patois di Chiomonte, la sostituzione della fricativa dentale a vantaggio delle alveolari polivibrante e laterale del piemontese e dell'italiano; cogliamo tuttavia lo stesso animato contendere già rilevato per il lessico e per la morfologia, che porterà, nel volgere di qualche decennio, alla vittoria del tratto proveniente dai centri egemoni.

Manca lo spazio per discutere con la dovuta attenzione i casi di Bardonecchia, Giaglione e Condove; basti qui dire che la fricativa dentale è, in questi centri, in forte crisi ed ha ormai ceduto il passo, almeno nei patois di Giaglione e Condove, a <r> e <l>. La parlata di Bardonecchia ha invece sostituito <dh> con la polivibrante uvulare <R>, probabilmente attribuibile all'influsso del francese (cfr. Canobbio / Poggio 2003: 248); tale situazione, che emerge dall'inchiesta dell'ALEPO nella frazione Millaures, trova conferma nella grammatica di Masset 1997b: nella sezione iniziale, dedicata ai "suoni" del patois della borgata Rochemolles, non si fa cenno alla fricativa dentale, mentre si offre una dettagliata descrizione delle occorrenze della <r> cosiddetta alla francese. Va comunque precisato che la polivibrante uvulare conosce un dominio d'impiego ben più vasto della fricativa dentale, che resta espressamente confinata, se si escludono le "reazioni" chiomontine, alla posizione intervocalica.

Per quanto concerne il meccanismo soggiacente, il prestito di elementi fonologici non sembra essere dissimile dal prestito lessicale o dal prestito morfologico del primo tipo: la dinamica è quella classica di concorrenza-e-sostituzione, che non induce rivolgimenti a catena nel sistema mutuante.

4. Conclusioni

I casi di prestito via via presentati, pur riguardando livelli differenti dell'analisi linguistica, hanno messo in luce un processo abbastanza omogeneo, in cui l'elemento alloglotto entra in concorrenza con l'elemento indigeno per poi sostituirsi, parzialmente o totalmente, ad esso. Abbiamo anche avuto modo di vedere che lo scontro tra elemento locale ed elemento straniero, se si eccettua il caso dell'articolo determinativo a Chiomonte, non causa mai riorganizzazioni all'interno del sistema: il contributo alloglotto non altera la relazione tra gli elementi che, nella lingua mutuante, gli preesistono.

Appare altresì chiaro che non tutti i prestiti qui presi in considerazione sono di uguale tenore. Innanzitutto, gli esempi del *nocciolo* e della fricativa dentale sonora fotografano il prestito come processo, mentre il caso dell'articolo determinativo maschile valsusino testimonia il prestito come risultato; diversa anco-

ra è la penetrazione del suffisso *-uma* nella parlata di Fontane, che è, nei materiali dell'ALEPO, un processo portato quasi a compimento, nella grammatica di Barbero Ruffino, un esito ormai consolidato. Nello specimen del *nocciolo*, il prestito è in sincronia, o d'uso, nel senso che è presente nelle abitudini comunicative dei parlanti ma presumibilmente non ancora accettato nel sistema mutuante; possiamo supporre che esso non verrebbe registrato da un ipotetico dizionario dialettale. Sull'articolo determinativo maschile di Chiomonte, grava invece un prestito in diacronia, o di sistema, che non solo è impiegato dai parlanti ma è l'unica scelta possibile a loro disposizione. Ancora, se il primo è un prestito che implica bilinguismo, il secondo ne prescinde liberamente²².

Rapportando gli esempi rilevati nei materiali dell'ALEPO ai cinque livelli della *borrowing scale* di Thomason / Kaufman (1988: 74-6) e Thomason (2001: 70-1), propenderemmo per una loro collocazione al terzo gradino, che comprende il prestito di parole di contenuto (I livello) e di parole funzionali (II livello), nonché la fonemizzazione di tratti stranieri e l'applicazione di morfemi alloglotti anche a parole indigene (III livello). Ciò significa che, nel Piemonte occidentale, le varietà gallo-romanze godono di una certa solidità strutturale, e siamo perciò lontani dai casi di irreversibile *language decay* delle parlate alemanniche (cfr. Dal Negro 2004).

Resta però vero che ogni situazione è da giudicarsi singolarmente. Solo in questo modo, ad esempio, riusciamo a capire la ragione per la quale il patois di Chiomonte accetti sì i prestiti dal piemontese e dall'italiano, ma nello stesso tempo vi frapponga una fiera resistenza; Canobbio / Poggio (2003: 254) pongono infatti in luce la buona vitalità sociolinguistica della parlata chiomontina, di contro allo smottamento subito dall'occitano di Bardonecchia e dal francoprovenzale di Giaglione (*ibidem*: 248, 211). Si comprende anche meglio il carattere particolarmente spurio della varietà gallo-romanza di Fontane, configurandosi essa come l'unica vera isola linguistica, con Briga Alta, dell'area indagata dall'ALEPO e del dominio gallo-romanzo pedemontano in generale.

In ultima analisi, il prestito è, tra i fenomeni di contatto, quello che meglio individua le correnti e i contrasti di lingua e cultura nelle Valli cisalpine²³.

N O T E

¹ Per la presentazione del progetto, rimando a Canobbio / Telmon 2003.

² Si veda la carta in Appendice.

³ Si confronti ALEPO I.I.80.

⁴ In italiano troviamo, rispettivamente, le voci *avellano* (di uso assai limitato), *corilo* (arcaico e/o poetico) e *nocciolo*; in francese abbiamo parimenti le forme *avelinier*, *coudre-coudrier* e *noisetier* (la più popolare).

⁵ CORYLU, proprio in virtù del suo significato originario di 'nocciolo selvatico', doveva essere un tempo molto vitale nelle zone boscoso e incolte dell'*Imperium romanum*

(cfr. Bertoldi 1925: 238). I sintomi della passata popolarità emergono qualora si raffronti la presenza di toponimi a base CORYL(ETU) con la mancanza, negli stessi luoghi, di eredi di CORYLU per 'nocciolo': si considerino Colloredo di Monte Albano (UD), Corleto Monforte (SA), Corleto Perticara (PZ), S. Maria di Colloredo presso Morano Calabro (CS) (DEI [v. *corilo*]).

⁶ Premetto che i tre lessotipi non sembrano possedere, nell'area di indagine dell'ALEPO, alcuna specializzazione semantica. Ciò contrasta con quanto si nota, ad esempio, in Valle d'Aosta e nel Biellese (cfr. rispettivamente Chenal / Vautherin 1997, v. *coudra*, e Sella 1996, v. *Corylus avellana*), dove i continuatori di AVELLANA hanno il senso di 'nocciolo coltivato', mentre i succedanei di CORYLU hanno mantenuto il significato arcaico di 'nocciolo selvatico'. Il tipo NUCEOLA, in base ai dati riportati in Sella, vale sia per la pianta coltivata sia per la pianta selvatica.

⁷ Tutt'e tre le forme sono attestate in Sant'Albino 1869 e Brero 2001.

⁸ Si ricorda che, ad Ingria, cespuglio è *cafās* (cfr. ALEPO II.42).

⁹ Che è forse interpretabile come un fenomeno di resistenza alle varietà pedemontane parlate a pochi chilometri di distanza dal centro. Come annotano Poggio / Canobbio (2003: 324), ad Aisone « la parlata locale [...] sta subendo un'azione di sfaldamento a opera del piemontese e soprattutto dell'italiano. La penetrazione del piemontese segue la corrente bassa valle-alta valle, sia tramite il centro di Demonte, piemontesizzato almeno nel capoluogo, sia tramite quegli abitanti di Aisone che si recano al lavoro in fondo-valle o nella pianura di Cuneo ».

¹⁰ La stessa intrusione ha interessato l'unico centro della Val Sangone indagato dall'ALEPO, Coazze. Già Terracini 1981 [1937] metteva d'altronde in evidenza l'orientamento linguistico della Val Sangone verso la Bassa Valle di Susa; una caratterizzazione dei tratti distintivi della parlata di Coazze rispetto all'area valsusina è invece presente in Canobbio 1976.

¹¹ Si vedano ALF 918 e ALJA 480.

¹² Casalis 1841 fa risalire al XVII sec. la sostituzione del piemontese alla parlata gallo-romanza locale; tale proposta è tuttavia ritenuta da Terracini (1981 [1937]: 268) « evidentemente esagerata e probabilmente arbitraria ».

¹³ Quelle appena menzionate coincidono pressappoco con le "motivazioni culturali" esposte in Calleri / Canobbio / Telmon (2002: 109-12). Mette qui conto osservare, con Calleri (1990:80), che la denominazione italiana, « là dove compare e non è solo l'italianizzazione della denominazione scientifica », può costituire un livello tassonomico a sé stante, che si incunea tra la classificazione scientifica e la classificazione popolare dialettale.

¹⁴ Si riporta tra parentesi quadre, qui e in seguito, il riferimento alle voci dell'ALEPO già pubblicate.

¹⁵ *Kyé* significa 'io' ed è evidentemente considerato un tratto caratteristico del dialetto occitanico locale, in opposizione alle varietà monregalesi che lo circondano. Si ricordi che la scoperta della provenzalità della parlata, che interessa, oltre a Fontane, le borgate di Baracco, Miroglio, Norea, Prea e Rastello, è fatto abbastanza recente (cfr. Grassi 1969).

¹⁶ Ringrazio Nicola Duberti per questa segnalazione.

¹⁷ Per un'ipotesi sull'origine di questo elemento, si veda almeno Parry 1993.

¹⁸ L'informatore dell'ALEPO impiega in modo sistematico *l'* soltanto alla III persona (cfr. *chièl l'ha* 'egli ha', *chièl l'avìa* 'egli aveva', ecc.).

¹⁹ Se la definizione di Haugen può indurre ad assimilare senza restrizioni il prestito di

–*uma* al *blended derivative*, gli esempi che lo stesso linguista fornisce sembrano piuttosto orientare verso un semplice e più cauto accostamento. I casi citati da Haugen riguardano il Pennsylvania German, lingua parlata presso un gruppo di immigrati tedeschi negli Stati Uniti, in cui il suffisso aggettivale inglese *-y* è abitualmente sostituito dal suffisso aggettivale tedesco *-ig* (ingl. *funny* ‘divertente’ > Pa. G. *fönnig* ‘id.’, ingl. *tricky* ‘ingannevole’ > Pa. G. *tricksig* ‘id.’, ecc.). Ci si accorge, in buona sostanza, che non è tanto il suffisso inglese ad essere rimpiazzato dal suffisso tedesco quanto piuttosto una radice lessicale inglese (*fun-*, *trick-*, ecc.) ad essere adattata alle abitudini morfologiche del Pennsylvania German. *Fönnig* è quindi più vicino al *ninsulia* di Susa S. Giuliano che al *cantuma* di Fontane; assimilabile a *cantuma* sarebbe invece stato il fenomeno speculare, in cui cioè, in Pennsylvania German, ad una radice lessicale tedesca venisse applicato un morfema della lingua di superstrato culturale, l’inglese, dando vita ad un ipotetico *bestaendy* ‘durevole’ (ted. *bestaendig*).

²⁰ Bisogna però notare che questi sostantivi risultano invariabili; il valore di *-n* come marca flessionale del plurale appare quindi fortemente ridimensionato.

²¹ Il tipo *garibüllä* è comune nei patois della Alte Valli della Dora Riparia e del Chisone e può indicare anche il fungo in senso generico; il *Pleurotus eryngii* è infatti tra le poche specie ad attecchire a quote elevate (si vedano, per Saltertrand, Baccon Bouvet 1987, s. v. *fungo*, per Bardonecchia [Rochemolles], Masset 1987a, s. v. *gariboul*; si confronti inoltre ALEPO I.III.1).

²² Sulla distinzione tra prestito d’uso e prestito di sistema e tra prestito in presenza e prestito in assenza di bilinguismo, mi permetto di rimandare a Regis 2003 e Regis (2005: 41-2).

²³ Il riferimento è ovviamente a Grassi 1958.

RIFERIMENTI BIBLIOGRAFICI

- ALEPO I.I. = *Atlante Linguistico ed Etnografico del Piemonte occidentale. Il mondo vegetale. Alberi e arbusti*, Priuli & Verlucca, Pavone Canavese, 2005.
- ALEPO I.III. = *Atlante Linguistico ed Etnografico del Piemonte occidentale. Il mondo vegetale. Funghi e licheni*, Priuli & Verlucca, Pavone Canavese, 2004.
- ALF = GILLIÉRON, J., EDMONT, E., *Atlas Linguistique de la France*, Champion, Paris, 1902-12.
- ALJA = BOUVIER, J.-C., TUAILLON, G., *Atlas Linguistique et Ethnographique du Jura et des Alpes du Nord*, CNRS, Paris, 1971-78.
- BACCON BOUVET, C., *A l’ombra du cluchâ. Salbertrand, Valados Usitanos*, Torino, 1987.
- BARBERO RUFFINO, L., *La parlata del kyé. Note grammaticali e culturali*, Associazione Culturale “E KYÉ”, Fontane di Frabosa Soprana, 2004.
- BERTOLDI, V., “Una voce moritura. Ricerche sulla vitalità di *CORYLUS* (> **COLURUS*)”, in «Revue de Linguistique Romane», I: 237-61, 1925.
- BOUDREAU, M., MÖHREN, F., *Actes du XIII^e Congrès international de linguistique et philologie romanès*, 2 voll., Université Laval, Québec, (ed.) 1976.
- BRERO, C., *Vocabolario italiano-piemontese / piemontese-italiano*, Il Punto, Torino, 2001.

- BUFFA, A.M., CANOBBIO, S., LAVIA, M.L., MARCHI, F., « Risultati di una ricerca sui confini linguistici », in AA.VV., *Atti del VII Convegno del Centro per gli Studi dialettali*, Torino: 125-49, 1971.
- CALLERI, D., « Messa a punto di un questionario per la raccolta di fitonimi dialettali », in BERRUTO, G., SOBRERO, A.A., (a c. di), *Studi di sociolinguistica e dialettologia italiana offerti a Corrado Grassi*, Congedo, Galatina: 77-94, 1990.
- CALLERI, D., CANOBBIO, S., TELMON, T., « I fiori dell'ALEPO », in BECCARIA, G.L., MARELLO, C., (a c. di), *La parola al testo. Scritti per Bice Mortara Garavelli*, Edizioni dell'Orso, Alessandria: 95-118, 2002.
- CANOBBIO, S., « Osservazioni sulla parlata franco-provenzale della Val Sangone », in BOUDREAU / MÖHREN, 1976: II, 399-403, 1976.
- CANOBBIO, S., POGGIO, P., « Protocolli delle inchieste », in TELMON / CANOBBIO, 2003: 99-355, 2003.
- CANOBBIO, S., TELMON, T., (a c. di), *Atlante Linguistico ed Etnografico del Piemonte Occidentale - ALEPO. Presentazione e guida alla lettura*, Priuli & Verlucca, Pavone Canavese, 2003.
- CASALIS, G., *Dizionario Storico-statistico-commerciale degli stati di S.M. il Re di Sardegna*, Maspero, Torino, 1841.
- CHENAL, A., VAUTHERIN, R., *Nouveau dictionnaire de patois valdôtain*, Musumeci, Aosta, 1997.
- DAL NEGRO, S., *The Decay of a Language: the case of a German dialect in the Italian Alps*, Lang, Bern, 2004.
- DEI = BATTISTI, C., ALESSIO, G., *Dizionario etimologico italiano*, 4 voll., Barbera, Firenze, 1950-7.
- FEW = WARTBURG, E. VON, *Französisches Etymologisches Wörterbuch*, Mohr, Bonn-Tübingen-Basel, 1922 ss..
- GRASSI, C., *Correnti e contrasti di lingua e cultura nelle valli cisalpine di parlata provenzale e franco-provenzale. Parte I. Le Valli del Cuneese e del Saluzzese*, Giappichelli, Torino, 1958.
- GRASSI, C., "Parlà du kyé: un'isola linguistica provenzale nelle valli monregalesi", in *Prothimesis. Scritti in onore di V. Pisani*, «Studi Linguistici Salentini»: II, 128-38, 1969.
- HAUGEN, E., "The analysis of linguistic borrowing", in Id., *The Ecology of Language*, Stanford University, Stanford: 79-109 [già in «Language», 26: 210-31], 1972 [1950].
- MASSET, A., a, *Dizionario del patois provenzale di Rochemolles*, Editrice Melli, Borgone, 1997.
- MASSET, A., b, *Grammatica del patois provenzale di Rochemolles*, Editrice Melli, Borgone, 1997.
- MUYSKEN, P., "Three processes of borrowing: borrowability revisited", in Extra, G. / Verhoeven, L. (eds.) 1999, *Bilingualism and Migration*, Mouton de Gruyter, Berlin-New York: 229-46, 1999.
- PARRY, M., "Subject clitics in Piedmontese: A diachronic perspective", in «Vox Romanica», 52: 96-116, 1993.
- REGIS, R., "Enunciazione mistilingue e prestito: una storia infinita?", in «Plurilinguismo», 10: 127-64, 2003.

- REGIS, R., *Appunti grammaticali sull'enunciazione mistilingue*, Lincom Europa, Muenchen, 2005.
- ROHLFS, G., *Grammatica storica dell'italiano e dei suoi dialetti. Morfologia*, Einaudi, Torino (trad. it. di *Historische Grammatik der Italienischen Sprache und ihrer Mundarten. II. Formenlehre und Syntax*, Francke, Bern 1954), 1968.
- SANT'ALBINO, V. di, *Gran Dizionario piemontese-italiano*, Unione Tipografico-Editrice, Torino, 1859.
- SELLA, A., *Flora popolare biellese. Nomi dialettali, tradizioni e usi locali*, Edizioni dell'Orso, Alessandria, 1996.
- TELMON, T., *Microsistemi linguistici in contatto in Val di Susa: l'articolo determinativo*, Pacini, Pisa, 1974.
- TELMON, T., « Problèmes d'interaction et de changement dans le système de l'article défini du patois provençal de Chiomonte (Turin) », in Boudreault / Möhren 1976: II, 375-89, 1976.
- TERRACINI, B., « Discorso introduttivo », in AA.VV, *Gli atlanti linguistici. Problemi e risultati*, Accademia nazionale dei Lincei, Roma: 11-24, 1969.
- TERRACINI, B., [1937], "Minima". Saggio di ricostruzione di un focolare linguistico (Susa), in Id., *Linguistica al Bivio*, Guida, Napoli: 265-323 [già in «Zeitschrift für Romanische Philologie», LVII: 673-726], 1981.
- THOMASON, S.G., *Language Contact. An Introduction*, Edinburgh University, Edinburgh, 2001.
- THOMASON, S.G., KAUFMAN, T., *Language Contact, Creolization, and Genetic Linguistics*, University of California, Berkeley 1988.



La rete dei punti. In grassetto: punti di lingua francoprovenzale;
in corsivo: punti di lingua occitanica;
in tondo: punti di lingua gallo-italica.

Le “diglossie” come radice dell’interferenza linguistica: il piano diacronico

Gianmario Raimondi



L’assunzione del termine *diglossia* come fuoco di un ragionamento che cerchi di delineare le dinamiche dell’interferenza fra diversi codici linguistici sul piano storico richiede preventivamente, a nostro avviso, alcune considerazioni di contesto che permettano di coniugare gli aspetti teorici e generali con le osservazioni descrittive particolari che verranno richiamate nel corso dell’argomentazione.

Rispetto al più generale fra i termini evocati dal titolo, quello di *interferenza linguistica*, sarà utile innanzitutto chiarire che esso va qui inteso secondo una chiave

prettamente sincronica, ovvero assumendo una prospettiva che fa propri gli assunti primari della *linguistica di contatto*, la quale, nelle formulazioni di Weinreich prima e di Benvenuto Terracini poi, osserva il fenomeno del rapporto fra le lingue alla luce di un concetto pregnante, quello di *agonismo linguistico*: le dinamiche interne alla lingua, strumento primario dell’agire sociale, non possono prescindere dai rapporti di forza che le dinamiche sociali nel loro complesso “sincronicamente” determinano, laddove le lingue, come ogni struttura sociale, tendono a entrare in competizione fra loro e a ritagliare per sé uno spazio d’azione quanto più grande possibile¹.

In questa prospettiva, il contatto fra le lingue appare dunque come la fonte primaria non solo di ogni interferenza, ma anche di ogni cambiamento ed evoluzione linguistica. E basti portare come esempio, in chiave di linguistica romanza, il grande fenomeno evolutivo che, dallo strato piuttosto unitario di latino volgare parlato nelle varie parti di quello che fu l’Impero Romano della tarda classicità, conduce alla formazione dei volgari neolatini: un processo che compie la propria accelerazione proprio in concomitanza con la fase delle grandi migrazioni dei popoli germanici e slavi, il fenomeno di portata epocale che, fra il IV e il VII secolo d. C., determina il contatto massiccio e profondo fra varietà linguistiche fino a quel momento indipendenti e separate fra loro².

Quando però si tentino di sondare più in profondità le modalità attraverso cui tale contatto linguistico avviene e si sviluppa, e i cambiamenti che in ragione di esso si verificano, ci si rende anche conto di necessitare di strumenti più specifici e raffinati di indagine. Uno fra i più importanti fra questi strumenti euristici proviene ancora una volta dall'ambito delle riflessioni sociolinguistiche: quello di *diglossia*, termine che (proposto da Charles Ferguson nel 1959)³ è entrato stabilmente a far parte del vocabolario della linguistica per descrivere le situazioni in cui la compresenza di due o più codici linguistici all'interno di una comunità si sviluppa secondo modalità che attribuiscono a ciascuno dei due codici un uso funzionalmente differenziato, vuoi sull'asse diamesico (uno dei codici è usato per il parlato, l'altro per lo scritto), vuoi su quello diastratico e diafasico (uno dei due codici rappresenta la varietà "alta" o formale, l'altra quella "bassa" e informale)⁴.

Ripreso, fra gli altri, da Aurelio Roncaglia nell'ambito della romanistica, dove è risultato funzionale a delineare i particolari rapporti intercorrenti nel primo Medioevo fra i nuovi volgari (varietà "bassa" e parlata) e il latino (inteso come lingua "media" della tradizione scritta)⁵, il concetto di diglossia e la situazione da esso rappresentata ci pare corrispondano bene alla condizione in cui *de facto* si esplicano sovente la maggior parte dei rapporti di contatto fra lingue.

Ogni volta che due lingue entrano in contatto fra di loro, esse tendono infatti naturalmente a conformare la propria funzione (ovvero l'insieme degli usi pragmatici e sociali giudicati come "pertinenti") secondo una dinamica di tipo complementare, per cui i settori di uso occupati da ciascuna delle due lingue tendono ad affiancarsi, evitando in linea di massima le sovrapposizioni. I contatti fra le lingue si svolgono dunque secondo dinamiche che di norma sono di tipo "asimmetrico", in contesti in cui naturalmente viene a crearsi quella che (con una metafora che prendiamo dall'ambito della fisica dei fenomeni elettrici) potremmo definire una "differenza di potenziale" fra lingue.

Quando, per usare un esempio "antico" e documentato, il latino delle origini entra in contatto con le lingue confinanti, i settori di rispettiva pertinenza sono dimostrati dai campi lessicali in cui si manifestano i prestiti che il latino contrae nei loro confronti:⁶ sabine e italiche sono parole che riguardano il settore dell'agricoltura (*bos* 'bue', *furnus*, *furca*, *bufalus*, *bifulcus* 'contadino'); etrusche quelle che si riferiscono alla cultura (il teatro: *histrion* 'attore', *persona* 'personaggio'), al commercio (*taberna*, *spurida* 'canestro per la spesa') e alla politica (*populus*). Questa distribuzione per campi sociali è un segno inequivocabile di dinamiche differenziate, in cui il latino svolge di volta in volta il ruolo di varietà "alta" (rispetto alle lingue italiche) e "bassa" (rispetto all'etrusco) in un contesto tipicamente diglottico. E ancora più visibile è il rapporto diglottico che il latino instaura con il greco, nella sua dimensione di lingua scritta della cultura filosofica e scientifica: al di là dei prestiti lessicali che il latino opera dal greco nei campi della scienza e della letteratura (*architectus*, *bibliotheca*, *historia*, *poeta*), è nel profondo della struttura linguistica che possiamo avvertire l'influenza diglotti-

ca, laddove il latino impara dal greco, ad esempio, a formare i sostantivi astratti (di cui il latino originario era notoriamente povero) attraverso l'uso di suffissi modellati sul greco, come *-ia* a partire dal greco *-èia*, o *-etas*, su *-ótes* greco (da cui *medietas* 'medietà', calco sul greco *mesótes*; oppure *qualitas* su *poiótes*).

Un altro esempio di grande portata, un po' più recente, è poi rappresentato dalla fase di grande trasformazione subita dall'inglese nel periodo di dominazione normanna delle isole britanniche (dall'XI al XIV secolo), quando il francese dei dominatori diventa unica lingua di comunicazione ufficiale e scritta, e l'anglosassone originario va incontro ai grandi fenomeni di semplificazione che lo allontanano ad esempio dal tedesco (perdita della resa funzionale della declinazione e adozione del plurale sigmatico, sul modello del francese) e all'irruzione massiccia del lessico di matrice romanza, anche (ancora una volta) a livello di inclusione nel sistema di morfemi derivativi di origine francese, come gli astrattizzanti *-ity*, creato a partire dal fr. *-ité* (lat. *-ITATE*), per cui *quality*, *honesty*, *liberty*, e *-ness* (fr. *-esse* < lat. *-ITIA*), da cui *consciousness*, *happyness*, e via dicendo.

Un ultimo preventivo inquadramento teorico dovrà infine riferirsi agli aspetti inerenti al concetto di *diacronia*. Posto che i rapporti fra le lingue, come quelli fra le società, cambiano, ci pare interessante tentare di sviluppare il discorso sull'interferenza all'interno di un quadro diacronico che tenga conto della successione entro cui si possono collocare sul piano storico le influenze di una lingua sull'altra e i loro rapporti funzionali. Di qui l'idea, contenuta nel titolo, di "diglossie" (al plurale), intesa come individuazione di possibili piani successivi e differenziati di diglossia.

Nello specifico del francoprovenzale di Val d'Aosta, possiamo individuare i piani principali di questa successione nella polarità che la parlata nativa dell'area istituisce con le due lingue nazionali confinanti, il francese prima e l'italiano poi, senza dimenticare però che queste fasi sono state precedute (e accompagnate forse) da un momento in cui il francoprovenzale si è sviluppato a contatto con un'altra varietà linguistica (questa volta sovranaazionale), e cioè il latino: non il latino volgare da cui esso trae la sua origine, ma il latino, ecclesiastico e notarile, che ha svolto per secoli il ruolo di varietà funzionale scritta e "alta" all'interno del contesto diglottico di tutte le lingue romanze.

Per chiudere questa parte introduttiva, diremo infine che gli esempi utilizzati poco sopra si riferiscono non casualmente all'ambito della morfologia derivazionale e alla formazione delle parole. In quanto infatti la morfologia si caratterizza, per rapporto al lessico, come livello di maggiore "profondità" nella struttura di una lingua, ci pare che sia interessante indirizzare su questo settore le nostre indagini volte a suggerire alcune delle possibili dinamiche di interferenza. Nella parte successiva del contributo, sonderemo pertanto il campo dei suffissi, campo che nel quadro della morfologia rimane uno dei pochi settori osservabili, nella misura in cui i morfemi derivazionali si sedimentano all'interno del lessico e il loro esame non necessita (come avviene invece per altri fenomeni

morfo-sintattici) della condizione di contestualizzazione sintagmatica offerta dai veri e propri testi di una certa estensione, poco documentabili per il franco-provenzale antico, una lingua che per ovvii e ben noti motivi ha lasciato poche tracce scritte di sé. Aggiungeremo infine che le nostre osservazioni si concentreranno esclusivamente sulla fase cronologicamente più distante di queste dinamiche, escludendo la fase di interferenza francoprovenzale-italiano, che avviene in tempi relativamente recenti⁷.

Gli esempi che forniremo di seguito, ciascuno incentrato su uno o su una serie di suffissi derivativi (proposti a partire dal loro etimo latino), sono funzionali a delineare alcuni degli scenari possibili relativamente alla compresenza di un livello interpretabile (essenzialmente sulla base dell'esito fonetico riscontrato) come francoprovenzale "originario" e altri livelli in cui forme allotropiche del medesimo suffisso etimologico suggeriscono casi di interferenze da contatto diglottico con altri sistemi linguistici.

Le osservazioni derivano da un'indagine su una base "minima" di dati, costituita dai materiali (e dagli spunti) proposti da Lucetta Fontanella nel suo *Saggio di un lessico etimologico della Valle d'Aosta* e da un ulteriore spoglio del dizionario di Chenal e Vautherin, già utilizzato nel lavoro della Fontanella. Esse varranno quindi più come spunti di carattere metodologico che come risultati⁸.

1. -ĒNSE

Rispetto a questo suffisso, utilizzato prevalentemente per la creazione di determinazioni etniche, il patois conosce un esito fonetico originario /-ej/, determinato fonologicamente, oltre che dalla caduta (in successione) della -N davanti a sibilante, della vocale finale e della sibilante, dalla dittongazione di Ē latina. Questo dittongo discendente (che si ritrova anche in termini non suffissali, ma che portano al loro interno la medesima sequenza fonetica, come /'mej/ < MENSE 'mese' o /'tejza/ < TENSA 'tesa [misura]') è tipico dello stadio antico del francese e proprio attualmente del retoromanzo (lad. /'tejla/ < TELA), di alcune parlate galloromanze (come il francoprovenzale) e galloitaliche (lig. /'mejze/, /'tejra/ e, soprattutto, piemontese /'mejz/, /'tejla/), laddove invece il francese è passato poi ad un dittongo ascendente (/mwa/ = mois, /twaz/ = toise, /twal/ = toile)⁹.

Piuttosto raro nel lessico comune (citiamo /cor'tej/ < CURTENSIS 'cortese'), se non appunto nel settore degli etnici, nel frpr. valdostano ritroviamo però il suffisso nel continuatore del tipo BURGENSE 'abitante del borgo, borghese' (it. *borghe-se*), che però si presenta qui secondo una soluzione diversa da quella (* /bordzej/) che ci aspetteremmo. Il tipo /bordzwe/ (Chenal-Vautherin, s.v.), infatti, con la presenza di un dittongo già ascendente, denuncia la sua trafila particolare di prestito (adattato al consonantismo francoprovenzale, per cui G+E > dz) dal fran-

cese *bourgeois*, in uno degli stadi intermedi di trasformazione del dittongo¹⁰. Lo stesso suffisso ricompare poi nuovamente in forme particolari in etnici come /fraŋ'se/ (femm. /fraŋ'seza/), il quale nuovamente denuncia il suo modellarsi sull'esito di importazione (*français*) anziché su quello locale atteso (*/fraŋ'sej/), o come /pjemon'tejz/, /pjemon'tejza/, che rispetta apparentemente la fonetica originale francoprovenzale (almeno in parte, visto che comunque è riscontrabile anche la -s relittuale della sequenza latina), ma guarda caso in concomitanza con il medesimo esito della zona di provenienza dell'etnico (piem. /pjemun'tejz/).

In questo caso, pertanto, il polimorfismo degli esiti (/ej/, /we/, /e/, /ejz/) rivela la permeabilità del sistema linguistico frpr. alle influenze provenienti soprattutto da occidente, influenze che debbono rimontare anche ad un'epoca (XIII-XIV sec.) in cui il francese forse non rappresentava ancora propriamente la varietà di riferimento per la norma dello scritto ufficiale (ancora affidato al latino), ma verosimilmente costituiva già una sponda importante quale varietà "alta" per il parlato e lo scritto informale o di media formalità¹¹.

2. -ÖRE / -ÖRIU

Una conferma della stratificazione diacronica dei suffissi nel frpr. valdostano è fornita dagli esiti dei suffissi agentivi lat. -ÖRE e -ÖRIU. Era già stato notato da Aimé Chenal come i continuatori del suffisso -ÖRE si dispongano nel patois in due serie.

La prima è quella in cui il suffisso latino dà come esito /-aw/, riscontrabile sia in continuatori primari come /se'raw/ < SORORE 'sorella' e /me'law/ < MELIORE 'migliore', sia in derivati con affisso -AT+ORE, come nei tipi /mo'law/ < MOLATORE, /dzo'jaw/ < JOCATORE, /sa'law/ < SALATORE 'salatore di fontina', /ba'tsaw/ < BACTATORE 'trebbiatore', /sar'taw/ < SARTORE), con esiti locali che si spingono fino alla monottongazione in /-u/ (Valtournenche: /mu'lu/, /dzu'ju/). Nella seconda serie, composta soprattutto da derivati verbali (/protej'tør/ < PROTECTORE, /provi'zør/ < PROVISORE, /provoka'tør/ < PROVOCATORE, /proza'tør/ < PROSATORE, /krea'tør/ < CREATORE, /tsan'tør/ < CANTORE, /ta'λør/ < TALIATORE 'sarto'), ma anche da sostantivi astratti già latini, come /sa'vør/ < SAPORE, /ko'lør/ < COLORE, /tsa'lør/ < CALORE, /te'rør/ < TERRORE, l'esito è invece /-ør/¹².

La spiegazione del dimorfismo era orientata già da Chenal nella duplice direzione della diacronia (la seconda serie era giudicata più recente della prima) e del prestito (importata dalla lingua di Francia), come sembrano suggerire anche gli ambiti semantici di applicazione di questo suffisso che si riferiscono a termini di uso dotto (come paiono poter essere giudicati i derivati secondari da verbi) o riferiti a qualità astratte. In questo senso orienta anche il riscontro della coppia di sinonimi per la nozione di 'sarto', /sar'taw/ e /ta'λør/, in cui il secondo lessema è in evidente corrispondenza con la voce di uso comune francese *tailleur* e si connota come evidente prestito di lusso.

Se in linea generale questo quadro esplicativo può risultare sufficiente, è però interessante notare come la situazione di polimorfismo si presenti in maniera più complessa nel gruppo dei continuatori dell'altro suffisso lat. -ŌRIU. A fianco della serie omofona in /-aw/, riferita principalmente a oggetti di uso comune (/ko'ɫaw/ < COLATORIU 'imbuto', /me'rjaw/ < MIRATORIU 'specchio', /mo'tsaw/ < MUCATORIU 'fazzoletto da naso', /ra'zaw/ < RASORIU 'rasoio')¹³ e a strumenti o luoghi collegati con attività (/arro'tsaw/ < ADROTATORIU 'frantoio', /se'tsaw/ < SICCATORIU 'seccatoio', /fo'ɫaw/ < FOLLATORIU 'follatoio; pigiatoio', /ba'tsaw/ < BATTATORIU 'battitoio [per i panni]')¹⁴, il patois presenta non solo alcuni casi dell'allotropo di ascendenza francese moderna /-wer/, modellato su /-war/ della lingua di Parigi (/pre'swer/ 'frantoio a pressione', fr. *pressoir*; /aba'twer/ 'mattatoio', fr. *abattoir*), ma anche una serie di termini che portano una terza tipologia di suffisso, e cioè /-wero/ con conservazione della vocale finale, presente in termini come /refe'jtwerō/ < REFECTORIU 'refettorio', /ora'twero/ < ORATORIU 'oratorio', /obi'twero/ < OBITORIU 'obitorio', /provi'zwerō/ < PROVISORIU 'provvisorio'¹⁵.

Rispetto alle condizioni di occorrenza dei tre suffissi del patois, è interessante in primo luogo notare che esse ricalcano un dimorfismo riscontrabile anche nel francese, laddove ai primi due suffissi corrispondono continuatori francesi che propongono il suffisso *-oir* (*miroir, muchoir, rasoir; séchoir, fouloir, battoir*; e infine *pressoir, abattoir*), mentre al terzo corrisponde invece il suffisso di trafilatura e conservativa *-oire* (*réfectoire, oratoire, provisoire*). Secondariamente, si potrà notare in aggiunta che quest'ultimo suffisso si ritrova però anche in un termine come /obi'twero/ che non trova corrispondenza nel lessico francese (che per questo significato possiede invece il termine *morgue*). Da queste osservazioni sembra di poter desumere che, mentre per l'opposizione /-aw/-/wer/ è legittimo riferirsi alla diglossia patois-francese, che in termini di uso più recente (come possono essere verosimilmente il doppiante semantico *pressoer* rispetto al preesistente *arrotsaou* per la nozione di 'frantoio', e la denominazione *abattoer* per il 'mattatoio') giustifica pienamente l'adozione del prestito, nel caso del suffisso /-wero/ si debba piuttosto pensare ad un dimorfismo maggiormente conaturato al sistema strutturale e morfologico del patois, che, sulla base dell'analogo dimorfismo presente nelle due lingue di cultura confinanti (*-oir/-oire* nel francese; ma anche *-oio/-orio* nelle serie oppositive italiane *rasoio, seccatoio, follatoio, battitoio* di contro a *refettorio, oratorio, provvisorio, obitorio*), pare opportuno collocare all'interno di dinamiche diglottiche più antiche e relative alla polarità, da tutte le varietà linguistiche in oggetto ben conosciuta e documentata, fra i nascenti volgari e il latino medievale; o (esprimendo il medesimo concetto secondo una prospettiva di tipo comunicativo-funzionale) fra i codici propri del dominio del parlato e i modelli pertinenti alla tradizione scritta.

3. -ĪCU/-A e -ĀTĪCU/-A

Una triplice serie di continuatori si ritrova anche per i suffissi nominali e aggettivali -ĪCU e -ĀTĪCU. Anche qui il lessico del patois lascia osservare, in corri-

spondenza con il francese, una prima serie caratterizzata da ragguardevoli fenomeni di evoluzione fonetica, che generano per il primo suffisso gli esiti /-dzo/, /-dza/ e /-dze/ (per cui /me'dzo/ < MEDICU, /'tɔrdza/ < TAURICA 'vacca sterile; vacca con poco latte', e anche, forse con una spinta più forte del francese, /'fɔrdze/ < FABRICA 'forgia'), paralleli al fr. /-z/ (a.fr. *mege, miege* 'medico'; fr. *forge*), per il secondo /-adzo/ (/kompa'nadzo/ < COMPANATICU, /ramo'nadzo/ < RAMONATICU 'pulizia del camino', /ba'gadzo/ < BAGATICU 'bagaglio'), corrispondente a /-aʒ/ (*ramonage, bagage*)¹⁶. Accanto a questa, in corrispondenza dell'esito conservativo e dotto del fr. *-ique*, troviamo nel patois due esiti: da un lato /-eko/ e /-a'teko/, quantitativamente maggioritari, dall'altro /-ike/.

Se l'aspetto fonetico dei due suffissi sembra senz'altro far propendere per una maggiore dipendenza del secondo dalla lingua di Parigi, dato che il primo rivela (col mantenimento della vocale finale e il regolare passaggio di \tilde{I} - latina ad /e /) un'evoluzione rispondente ad alcuni tratti del frpr. valdostano, i settori di lessico occupati mostrano una casistica più sfumata. Sicuramente di ambito più tecnico e moderno saranno infatti gli ambiti di agg. come /lɛŋgwi'stike/ < LINGUISTICU e /stenogra'fike/ < STENOGRAPHICU, e, per converso, più vicini alla lingua usuale e probabilmente di strato più tradizionale nomi come /fa'breka/ < FABRICA 'fabbrica', /mø'zeka/ < MUSICA e agg. come /pra'teko/ < PRATICU, /sata'neko/ < SATANICU, /dzabo'leko/ < DIABOLICU, /lɔna'teko/ < LUNATICU, e via dicendo. Più problematico, tuttavia, risulta discriminare lo statuto di lessemi come da un lato /lo'dʒike/ < LOGICU, /ɔtɔma'tike/ < AUTOMATICU, /ɔtan'tike/ < AUTHENTICU, dall'altro /kato'eleko/ < CATHOLICU, /simbo'eleko/ < SYMBOLICU, /stati'steko/ < STATISTICU: fra i significati proposti, infatti, quello più tecnico e sicuramente recente è 'statistico', che viceversa è trattato per mezzo del suffisso di trafila apparentemente meno dotta e francesizzante¹⁷.

Al di là di queste difficoltà esegetica, anche in questo caso comunque verificiamo la presenza di strati differenziati di rapporti fra lingue e soprattutto di asimmetria di comportamento fra il francoprovenzale valdostano e il francese, laddove quest'ultima dovrebbe viceversa rappresentare la fonte primaria e modellizzante di innovazione linguistica.

3. -ALE

Per quest'ultimo caso, invece, lo scenario si presenta con una forte simmetria di comportamento fra patois e francese. Nei derivati aggettivali che utilizzano il suffisso latino *-ALE*, infatti (fatta salva l'esistenza di un esito "naturale" del francoprovenzale, attestato in voci primarie come /tse'na/ < CANALE 'grondaia' e /di'a/ < DITALE), le corrispondenze sono assolute: alla duplice serie dei derivati francesi in *-el* (*solannel, paternel, mortel*) e *-al* (*pastoral, patriarcal, journal, moral*) fanno da perfetto riscontro i corrispettivi frpr. (*solannel, paternel, mortel; pastoral, patriarcal, journal, moral*), attestando in questo caso una forte dipendenza del sistema locale di derivazione dal francese.

Provando ora a tirare qualche filo conclusivo dall'esemplificazione portata sinora, possiamo dire che risulta abbastanza evidente che, concentrandoci sul piano della diglossia francoprovenzale (patois)-francese, il primo sembra aver attinto profondamente dalla sua lingua-tetto rispetto a quella che è una funzione fondamentale della lingua, e cioè la creazione dei neologismi. Per rapporto a questo importantissimo ambito, che costituisce il principale mezzo attraverso cui il lessico di una lingua può trovare incremento (e quindi rispondere ai cambiamenti che hanno luogo nel contesto di referenti cui il sistema linguistico corrisponde, e cioè il "mondo"), si può legittimamente affermare che il patois sembra aver gradatamente modellato il proprio sistema derivazionale su quello del francese, lingua vicina dal punto di vista strutturale e complementare sul piano diglottico; e questo in misura tale che nel patois di oggi i suffissi ad essere avvertiti come più produttivi (ovvero quelli che, in virtù della loro trasparenza di significato, sono potenzialmente applicabili per la formazione dei neologismi derivati) sono probabilmente quelli di tramite francese più recente: /-ør/ (-eur ortograficamente) rispetto a /-aw/ (-aou) per i continuatori di -ORE, /-ike/ (-ique) rispetto a /-eko/ (-ecco) per quelli di -ICU, /-wēr/ (-oir) rispetto a /-wero/ (-æro) per -ORIU.

Più discutibile è invece la stratificazione cronologica di questa interferenza linguistica e la sua assunzione a unico parametro esplicativo del polimorfismo suffissale del patois. Consideriamo infatti, come unico esempio di un polimorfismo differentemente motivato, il caso dei continuatori del lat. RATIONE in francese e in francoprovenzale, cui aggiungiamo qui l'italiano.

Per questo termine, di origine concreta (in lat. significa originariamente 'conto, calcolo' ed è collegato al v. dep. *rēri* 'contare, calcolare'), le tre lingue in questione propongono tutte una coppia di allotropi di significato diverso e di diversa trafila in fonetica storica: al tipo, di trafila popolare e parlata (come mostra l'evoluzione fonetica del nesso T+J), fr. *raison*, frpr. *reison*, it. *ragione* (nel senso principale di 'facoltà di pensare' e di 'argomentazione, prova'), tutte e tre le lingue oppongono infatti il doppione fr. *ration*, frpr. *rachon*, it. *razione*, nel senso di 'porzione, parte', che denuncia attraverso il differente e più conservativo esito del nesso un'origine latamente "dotta", ovvero legata al dominio della lingua astratta e scritta¹⁸. I paradigmi di derivazione collegati al concetto di 'ragione' muovono comunque generalmente, e in maniera parallela in tutte e tre le lingue, dal termine di trafila popolare, per cui osserviamo regolarmente la catena *raisonner-reisonné-ragionare* (con suffisso verbale -ARE) > *raisonnable-reisonnablo-ragionevole* (con -ABILE o, in. it., -EBILE) e *raisonnement-reisonnement-ragionamento* (con l'astrattizzante -AMENTU). La cosa interessante è però che rispetto al derivato aggettivale-denominale che utilizza il suffisso -ALE le stesse lingue, nuovamente in perfetta corrispondenza, si rifanno invece all'allotropo di trafila dotta: per cui fr. *rationnel* (e non **raisonnel*), frpr. *rachonnel* (e non **reisonnel*), it. *razionale* (e non **ragionale*).

Ora, è evidentemente poco probabile che i tre sistemi linguistici, indipendentemente l'uno dall'altro, abbiano sviluppato nella stessa maniera la serie di

derivati in oggetto. Ma tuttavia, qualora si voglia pensare a un'influenza diretta del francese sul francoprovenzale, è anche evidente che una medesima influenza debba essere pensata anche in direzione dell'italiano, che mostra la stessa alternanza fra *ragionare-ragionevole-ragionamento* da un lato e *razionale* dall'altro; mentre i dizionari storici ci certificano invece che la coppia *ragione-razionale* è in questa lingua praticamente coeva (Bono Giamboni, prima del 1292, per il primo lemma; prima del 1294, Guittone d'Arezzo, per il secondo)¹⁹.

La risposta, allora, risiede forse in un genere di diglossia diverso da quello "orizzontale" e derivante da contatto diatopico configurabile per il rapporto storicamente intercorso fra le tre lingue moderne in oggetto; una diglossia diacronicamente più "alta", "verticale" e diastraticamente (o difasicamente) connotata, e condivisa da tutte e tre le situazioni linguistiche in oggetto. Si tratta proprio del rapporto asimmetrico, cui abbiamo qui più volte accennato, intercorrente fin dall'età alto-medievale fra un latino parlato *circa romanzum* (sempre più vicino nelle sue caratteristiche alle moderne lingue neolatine) e un latino tendenzialmente scritto e più conservativo proprio degli ambienti clericali e "curiali", capace di assumere su di sé il ruolo di modello per quei settori del lessico più lontani dalla comunicazione di base; una asimmetria la cui azione spiega meglio di altre "diglossie" le caratteristiche spesso comuni e parallele del lessico intellettuale delle lingue romanze.

È questo, in sostanza, il campo degli *internazionalismi* linguistici, ovvero di quella tipologia di parole che gran parte delle lingue di cultura del mondo occidentale (e per 'ragione' aggiungiamo qui l'esempio dell'opposizione *reason-rationality* in inglese, lingua non romanza) condividono fra loro sulla base della spinta uniformante delle lingue di cultura sovranazionali, fra le quali il latino medievale e umanistico riveste ovviamente il ruolo di manifestazione prototipica²⁰.

Il riconoscimento di manifestazioni di questa dinamica in una varietà minoritaria come il francoprovenzale suggerisce che, anche nel caso di lingue affidate al veicolo dell'oralità per una larga parte della propria storia, la definizione precisa delle circostanze storiche e delle situazioni comunicative (i contatti commerciali? i negozi giuridici? la predicazione?) entro cui tale dialettica fra lingua della cultura materiale e lingua della cultura intellettuale abbia potuto aver luogo debba essere considerato un aspetto della ricerca meritevole senz'altro di significativi approfondimenti.

NOTE

¹ Da un punto di vista interno alla dialettologia, le sistemazioni teoriche sociolinguistiche operate negli anni Cinquanta del xx secolo da Weinreich (che è considerato il padre della *Kontakt-Linguistik* e per cui si rimanda al volume U. WEINREICH, *Lingue in contatto*, con saggi di Francescato, Grassi e Heilmann, Torino, 1974 [1^a ed.: New York, 1953]) e da Terracini (B. A. TERRACINI, *Conflitti di lingue e di cultura*, Torino, 1996 [1^a ed.: Venezia, 1957]) possono essere lette in continuità con le osservazioni proposte già dall'approccio dialettologico dello stesso Gilliéron (J. GILLIÉRON - M. ROQUES, *Études de géographie linguistique d'après l'Atlas Linguistique de la France*, Paris, 1912), il quale, per spiegare le dinamiche del cambiamento linguistico, tiene costantemente anche se implicitamente in primo piano la dimensione sociale e l'attività di scelta operata dal parlante o dai gruppi di parlanti.

² È il fenomeno che, dalla sintesi operata da W. VON WARTBURG, *Die Ausgliederung der romanischen Sprachräume*, Bern, 1950, si è abituati a chiamare "frammentazione linguistica della Romània", che rappresenta (lo si ricorda qui una volta per tutte) "una" delle opzioni possibili per spiegare la differenziazione delle lingue romanze.

³ Cfr. Ch. FERGUSON, *Diglossia*, in P.P. GIGLIOLI (acd), *Linguaggio e società*, Bologna, 1973, pp. 281-300 [1^a ed.: Harmondsworth, 1972]

⁴ Per la definizione degli usi del concetto di diglossia e degli assi di variazione nel repertorio linguistico basti qui rinviare come strumento di riferimento al quadro proposto da G. BERRUTO, *Sociolinguistica dell'italiano contemporaneo*, Roma, 1998, pp. 13-54 [1^a ed.: Roma, 1987].

⁵ Cfr. A. RONCAGLIA, *Le Origini*, in E. CECCHI - N. SAPEGNO (dir), *Storia della Letteratura Italiana*, Milano, 1965, vol. I, pp. 1-270.

⁶ I dati proposti sono tratti dalle corrispondenti voci italiane in C. BATTISTI - G. ALESSIO, *Dizionario Etimologico Italiano*, Firenze, 1950-1957, ma cfr. anche A. ERNOUT - A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, Paris, 1967.

⁷ Su questa fase si vedano invece, in questo stesso volume, le osservazioni contenute nel contributo di Saverio Favre. Per quanto attiene ai suffissi, si rimanda anche al contributo di L. FONTANELLA, *La forma delle parole: per una mappa dei suffissi in Valle d'Aosta*, in *Lexicologie et lexicographie francoprovençales*, Actes de la Conférence annuelle sur l'activité scientifique du Centre d'Études Francoprovençales (Saint-Nicolas, 16-17 décembre 2000), RAVA-BREL, 2003, pp. 137-144, che si dedica a tracciare le linee metodologiche di una descrizione du base diatopica della suffissazione derivazionale nel quadro del policentrismo delle parlate francoprovenzali valdostane, e alle segnalazioni bibliografiche ivi contenute.

⁸ Cfr. L. FONTANELLA, *Saggio di un lessico etimologico della Valle d'Aosta*, Alessandria, 1995. Nelle pagine introduttive del lavoro, che raccoglie circa 2.500 forme (tratte dal dizionario di Chenal e Vautherin, dallo studio di Clemente Merlo sulla Valtournenche e da tesi di laurea sulla Valsavarenche e su Ayas) in 700 basi etimologiche, l'autrice tratta il problema dei suffissi, rimandando alla raccolta organica contenuta in A. CHENAL, *Le franco-provençal valdôtain*, Aoste, 1986. Per l'altro strumento di spoglio utilizzato (ovviamente, A. CHENAL - R. VAUTHERIN, *Nouveau dictionnaire de Patois valdôtain*, Aoste, 1997), valgono i limiti ben conosciuti, relativi alla normalizzazione dei materiali linguistici in direzione di una supposta varietà "aostana" e "mediana" di incerto statuto.

⁹ Cfr. CHENAL-VAUTHERIN ss. vv. *mèi* e *tèisa*. Per gli esiti di lig. e piem. cfr. G. ROHLFS, *Grammatica storica della lingua italiana e dei suoi dialetti*, Torino, 1966-1969, vol. I, § 55; per il retoromanzo cfr. C. LEE, *Linguistica romanza*, Roma, 2000, pp. 50-51.

¹⁰ L'evoluzione diacronica del dittongo francese (che vedrebbe uno sviluppo fonetico /ej/-/uɛ/-/wa/) è riassunta, fra gli altri, da M. K. POPE, *From Latin to Modern French*, Manchester, 1934, pp. 100.103; lo stadio intermedio attestato nella forma frpr. si collocherebbe fra XIII e XIV secolo. Cfr. anche ROHLFS, *ibid.* e LEE, *ibid.*.

¹¹ Per la storia della diffusione del francese in Valle d'Aosta cfr. S. FAVRE, *La Valle d'Aosta*, in M. CORTELAZZO et al. (acd), *I dialetti italiani. Storia, struttura, uso*, Torino, 2002, pp. 143-144.

¹² Cfr. FONTANELLA, *Saggio di un lessico* cit., p. XII-XIII, che rimanda a CHENAL, *Le franco-provençal* cit., pp. 28-30. Per le voci cfr. FONTANELLA, *ibid.*, ss.vv. MÖLA e JÖCARE e Chenal-Vautherin, *Nouveau dictionnaire* cit., ss.vv. *seraou, meillaou, moillau, dzoyau, saillaou, batsaou, sartaou* e *protèiteur, proviseur, provocateur, prosateur, createur, tsanteur, tailleur, saveur, couleur, tsaleur, terreur*. Nello stesso esito confluiscono anche i continuatori di -OSU latino, come /ɛjvi'dzaw/ < INVIDIOSU, /pɛrej'zaw/ < PIGRITIOSU e via dicendo (cfr. Chenal-Vautherin, *Nouveau dictionnaire* cit., ss.vv. *invidzaou* e *périsaou*).

¹³ Cfr. CHENAL-VAUTHERIN, *Nouveau dictionnaire* cit., ss.vv. *coillau, meriaou, motsau, rasaou*. Gli esiti locali si spingono a /-ɔw/ (Valsavarenche /mɛ'rjɔw/ 'specchio') e /-u/ (Valtournenche /mu'tʃu/ 'fazzoletto', /ra'zu/ 'rasoio'); cfr. FONTANELLA, *Saggio di un lessico* cit., ss.vv. MĪRARI, MŪCCARE e RASŌRIU.

¹⁴ Il termine /ba'tsaw/ vale anche come continuatore di -ORE, nel significato di 'colui che batte (il grano), trebbiatore'. Per questa e le altre voci citate cfr. CHENAL-VAUTHERIN, *Nouveau dictionnaire* cit., ss.vv. *batsaou, arrotsaou, setsaou, foillaou*.

¹⁵ Cfr. CHENAL-VAUTHERIN, *Nouveau dictionnaire* cit., ss.vv. *pressoer, abattoer; refeitoéro, oratoéro, obitoéro, provisoéro*; cfr. anche FONTANELLA, *Saggio di un lessico* cit., ss.vv. ORATORIU per l'esito /ora'toerɛ/ in Val d'Ayas. Nello stesso luogo, viene citata anche l'occorrenza del coetimologico (secondo FEW, VII, s.v. ORATORIU) *atouéro* 'cappelletta votiva, crocifisso ai lati della strada', che però andrebbe a mio avviso accostato anche al tipo *ALTALE che in fr. dà *autel* 'altare'.

¹⁶ Cfr. CHENAL-VAUTHERIN, *Nouveau dictionnaire* cit., ss.vv. *tærdza, fordze; companadzo, ramonadzo, bagadzo*. Per l'a.fr., cfr. A. J. GREIMAS, *Dictionnaire de l'ancien français*, Paris, 2004, s.v. *mege*.

¹⁷ Cfr. CHENAL-VAUTHERIN, *Nouveau dictionnaire* cit., ss.vv. *lenguistique, stenografique; fabrec-ca, meusecca, pratecco, satanecco, dzabolecco, leunatecco; logique, otomatique, otantique; catolecco, simbolecco, statistecco*.

¹⁸ Per le note etimologiche cfr. M. CORTELAZZO - P. ZOLLI, *DELI - Dizionario Etimologico della Lingua Italiana*, Bologna, 1999, ss.vv. *ragione* e *razione*.

¹⁹ Cfr. CORTELAZZO - ZOLLI, *Cit.*, ss.vv. *ragione* e *razionale*. Per quest'ultimo termine gli autori rimandano infatti come etimo direttamente all'agg. lat. *rationale*.

²⁰ Sui problemi di ordine metodologico cfr., per l'italiano contemporaneo, A. PETRALLI, *Tendenze europee nel lessico italiano. Internazionalismi: problemi di metodo e nuove parole d'Europa*, in B. MORETTI - D. PETRINI - S. BIANCONI (acd), *Linee di tendenza dell'italiano contemporaneo*, Atti del XXV Congresso SLI, Roma, 1992, pp. 119-134. La dimensione antica (alto-medievale e medievale) degli internazionalismi, a proposito della quale non mancano ovviamente cenni dispersi nelle diverse storie linguistiche delle lingue europee, rappresenta un capitolo non ancora scritto della storia linguistica d'Europa.

Interférences morphosyntaxiques dans un contexte diglossique ita- lien / patois

Saverio Favre



J'avais déjà eu l'occasion de souligner, il y a désormais plusieurs années, à propos du répertoire linguistique valdôtain, l'évidente priorité de l'italien sur les autres codes linguistiques : il s'agit en effet de la langue qui, pour différentes raisons, jouit d'un plus grand prestige, et qui est véhiculée par une nombreuse série d'éléments externes, parmi lesquels les médias, le tourisme, l'immigration, etc. Le patois, quant à lui, est en train de changer : il suit les temps et les modèles représentés par les langues de culture, et donc il ne peut plus être une langue exclusivement rurale, puisque il doit régler ses comptes avec la

politique, l'économie, le sport et tous les autres aspects qui caractérisent la vie moderne. En d'autres termes, l'interférence avec l'italien ou avec d'autres codes linguistiques et l'adaptation aux temps et aux situations actuelles sont inévitables¹.

Le lexique est évidemment la composante de la langue la plus exposée à l'interférence, constamment harcelé par les néologismes (d'ailleurs l'italien aussi est victime complaisante des anglicismes), mais la morphologie et la syntaxe aussi ne sont pas exemptes de contaminations qui, petit à petit, tendent à s'affirmer dans le langage de tous les jours, jusqu'à s'enraciner de façon permanente. Parmi les innombrables exemples que l'on pourrait citer pour illustrer ce phénomène, j'ai choisi ma langue maternelle, le patois d'Ayas, dont je pense avoir une connaissance suffisamment approfondie me permettant de creuser dans ses replis les plus cachés. Les considérations suivantes découlent de l'observation directe, ou mieux de l'écoute, de la façon de s'exprimer, notamment des jeunes : il s'agit souvent d'un langage truffé d'italianismes, dus à une connaissance approximative du patois, mais aussi au peu d'attention de la part des locuteurs, à une sorte de paresse mentale dans la recherche des expressions patoises correctes qui, pourtant, existent. Sans vouloir endosser l'uniforme du puriste intransigeant, il serait tout de même souhaitable que les sujets parlants puisent davantage dans les ressources

offertes par le patois, sans avoir recours sans distinction à l'italien, solution peut-être la plus immédiate et la plus pratique.

Voilà donc quelques exemples parmi les interférences les plus fréquentes.

Genre et nombre des substantifs

Plusieurs substantifs du patois sont de genre féminin, *la fiour, la couloù, la mer, la sâl, la mél*, “la fleur”, “la couleur”, “la mer”, “le sel”, “le miel”, contrairement à l'italien où ces mêmes mots sont masculins, mais conformément au français, excepté le sel et le miel. Souvent ces mots sont interprétés comme s'ils étaient des masculins, ce que l'on peut déduire de l'article, et l'on entend dire *un fiour, un couloù, lo mer, lo sâl, lo mél*, sous l'influence évidemment de la langue italienne. Par contre, certains néologismes empruntés à l'italien sont parfois soumis aux règles morphologiques du patois, surtout chez les locuteurs les moins jeunes. Dans le parler dont il est question (mais le phénomène concerne toute la Vallée d'Aoste), les mots se terminant par *-o* restent invariables : *eun ommo, douch ommo*, “un homme, deux hommes” ; *y é 22 grado*, “il y a 22 degrés”. D'ailleurs, en français aussi, ces substantifs se prononcent de la même façon, aussi bien au singulier qu'au pluriel, la marque du pluriel “-s” étant un élément purement graphique. Pour revenir à des exemples concernant de véritables néologismes : *tsé y é dè bon albergo*, “ici il y a de bons hôtels”, *éi atchéta doui triciclo i méinà, un per un*, “j'ai acheté deux tricycles aux enfants, un chacun”, *èntó tsi telefono d'ou d'jor d'oûei t'arruve daperteut*, “avec ces téléphones d'aujourd'hui tu arrives partout” ; les formes du pluriel en italien sont *alberghi, tricicli, telefoni*, mais, dans le contexte patois, ils ont maintenu la désinence du singulier, suivant la règle de l'invariabilité. Les mêmes considérations sont valables pour d'autres séries de mots : *èn faméya n'èn tré cellulare* (au lieu de *cellulari* de l'italien), “en famille nous avons trois portables”. En effet, la désinence *-e* du singulier ne varie pas au pluriel : *un pare, euna mare / doui pare, dove mare*, “un père, une mère / deux pères, deux mères”.

Prosodie : position de l'accent tonique

En général, dans les parlers valdôtains, l'accent tonique peut tomber sur la dernière ou sur la pénultième syllabe des mots, même si des exceptions, que je n'aborderai pas ici, peuvent se présenter. Le parler d'Ayas n'échappe pas à cette règle (je n'entre pas dans le mérite de certains mots qui ont déjà fait l'objet de discussions très animées) mais, dans le cas de syntagmes composés d'un verbe uni à des pronoms personnels de forme atone, en fonction de compléments en position post-verbale, on peut attester, chez les jeunes notamment, des interférences que l'on peut ramener au modèle de la langue italienne. En d'autres termes, on entend souvent : *avéita-lo* (la voyelle soulignée indique la place de l'accent tonique), “regarde-le”, *ehcouta-mè*, “écoute-moi”, *prèn-tè-nèn*, “prends-

en-toi”, *pourta-yè-lo*, “porte-le-lui”, sur la base des règles accentuelles de l’italien, *guardalo*, *ascoltami*, *prenditene*, *portaglielo*, prévoyant que l’accent reste sur la syllabe tonique du verbe. Les formes patoises correctes sont au contraire *avéita-ló*, *ehcouta-mè*, *prèn-tè-nèn*, *pourta-yè-ló*, avec la dernière syllabe accentuée, comme en français. Pour ce qui est des séquences de deux pronoms personnels de la 3^e personne avec un verbe à l’impératif, comme c’est le cas de “porte-le-lui”, en français l’accusatif précède le datif, tandis qu’ en italien et dans le parler d’Ayas c’est l’inverse, le datif précède l’accusatif. Les patois valdôtains ont adopté tantôt l’une tantôt l’autre solution, *pourta-lo-lèi* ou *pourta-lèi-ló* ; la distribution géographique du phénomène et les fluctuations qu’on remarque révèlent l’instabilité du système syntaxique².

Verbes pronominaux

Démora-se / *sè démorà*, “s’amuser”, *pormona-se* / *sè pormonà*, “se promener”, *èngrapéya-se* / *s’èngrapéyà*, “grimper”, en patois d’Ayas sont des verbes pronominaux. La possibilité d’avoir le pronom personnel en position pré-verbale ou post-verbale indique vraisemblablement deux stades d’une évolution linguistique en cours : la première solution, suivant le modèle du français, est la plus archaïque et est propre au langage des personnes âgées ; la deuxième, suivant le modèle de l’italien, est la plus moderne et est propre au langage des jeunes générations. Ces verbes, dans le parler actuel, sont souvent employés en forme intransitive non pronominale : *démorèn*, (it. *giochiamo*), “amusons-nous” *li méinà i démouron* (it. *i bambini giocano*), “les enfants s’amusent”, *y alavon pormonà tu li djor* (it. *andavano a passeggiare tutti i giorni*), “ils allaient se promener tous les jours”, *i son alà èngrapéyà* (it. *sono andati ad arrampicare*)³, “ils sont allés grimper”, au lieu de *démorèn-nó*, *li méinà i sè démouron*, *y alavon sè pormonà tu li djor*, *i son alà engrapéya-se*. Le verbe *pormonà* prévoit aussi une forme transitive comme dans *pormonà lo tchun*, “promener le chien”, possibilité partagée aussi par le français et plus rarement par l’italien. *Démorà* aussi peut avoir des emplois transitifs, comme dans *démorà li méinà*, dans le sens de “faire amuser les enfants”. Le verbe “oublier” représente un autre cas où l’on peut vérifier de façon évidente l’influence de l’italien sur le patois : la forme correcte *éi ebià*, “j’ai oublié”, est de plus en plus remplacée par *mè so ebià*, it. *mi sono dimenticato*. Le verbe pronominal “s’oublier” du français a, par contre, des sens très particuliers.

Emploi des prépositions

Dans le parler d’Ayas, les prépositions correspondant au français “avec” et à l’italien *con* sont *avói* et (*èn*)*tó*, qui ont cependant des domaines d’emploi bien précis. On peut souvent attester des confusions, voire des inversions, dans l’emploi de ces prépositions, surtout de la part des jeunes, qui sont dues, je pense, à une interférence interne au patois plutôt qu’à l’influence des langues de culture. Toutefois, le modèle de l’italien, prévoyant une solution unique,

peut avoir contribué, en quelque sorte, à la neutralisation de l'opposition entre *avói* et *èntó*. Voici des exemples : *ehquiapà bôhc avói la pioula*, "couper du bois avec la hache", *so alà mè pormonà to Agate*, "je suis allé me promener avec Agathe", *l'a prèdjà to l'ènquerà*, "il a parlé avec le curé", *l'é tornà avói lo tsehtón so y ehpale*, "il est revenu avec la hotte sur les épaules", au lieu des expressions correctes : *ehquiapà bôhc to la pioula*, *so alà mè pormonà avói Agate*, *l'a prèdjà avói l'ènquerà*, *l'é tornà to lo tsehtón so y ehpale*. Des interférences avec l'italien sont indiscutables dans les trois cas qui suivent, où l'on peut attester un emploi abusif des prépositions. Des expressions telles que *so alà dou médétsin* (it. sono andato dal medico), "je suis allé chez le médecin", *i son alà mindjà su dâ Nina* (it. sono andati a mangiare dalla Nina), "ils sont allés manger chez Nina", sont de plus en plus courantes au lieu des versions correctes *so alà avói lo médétsin*, *i son alà mindjà su avói la Nina*. *Dou* et *dâ* sont des articles contractés, composés d'un article et de la préposition *da* qui ne s'emploie jamais dans ce contexte : *l'é da Djozet* (it. è da Giuseppe), "il est chez Joseph" (au lieu de *l'é avói Djozet*, ou *èn tsèn dè Djozet*), n'est pas correcte. Conformément au français et au contraire de l'italien, le patois, avec les verbes de mouvement suivis d'un infinitif, ne prévoit pas de prépositions, mais le langage actuel nous montre souvent une situation opposée : on dit souvent *i son alà a djouà i botche* (it. sono andati a giocare a bocce), "ils sont allés jouer au boules", *mè so alà a coutchà* (it. sono andato a dormire), "je suis allé me coucher", tandis que les formes correctes sont *i son alà djouà i botche*, *mè so alà coutchà* (ou mieux encore *so alà mè coutchà*). *I van a hcoula*, it. vanno a scuola, remplace souvent la version correcte *i van a l'hcoula*, "ils vont à l'école".

Désinences verbales

C'est vraisemblablement l'interférence avec l'italien qui a produit dans le parler d'Ayas des formes verbales aberrantes, notamment en ce qui concerne les désinences. On entend souvent des phrases telles que : *l'a rèpètù euna classa*, "il a répété une classe", *mè fa tourna rèpète ?*, "il me faut répéter à nouveau ?", ou, pire encore, *rèpet la léitsón !*, "rèpète la leçon !", au lieu de *l'a rèpètà euna classa*, *mè fa tourna rèpètà ?*, *rèpètà la léitsón !* Ces voix verbales ont été conjuguées par analogie avec ripetuto, ripetere, ripeti de l'italien, langue où ce verbe est de la deuxième conjugaison, tandis que *rèpètà* du patois, comme "répéter" du français, appartient à la première conjugaison. Les mêmes observations sont valables pour *corrèdje li dèvé* (it. correggere i compiti), "corriger les devoirs", *y èn corrèdjù* (it. li abbiamo corretti), "nous les avons corrigés", *corrèdj !* (it. correggi !), "corrige !", au lieu de *corrèdjà li dèvé*, *y èn corrèdjà*, *corrèdja* !⁴ D'autres perles concernent, par exemple, les verbes "rire", "vivre" et "dire". Des formes telles que *éi rèù*, "j'ai ri", et *éi véçà*, "j'ai vécu", au lieu de *éi ri* et *éi véçù*, sont de plus en plus fréquentes : vraisemblablement, *rèù* est conjugué par analogie avec *bèù*, *nèù*, *lèù*, "bu", "neige", "lu"; *véçà* est conjugué sur le modèle des verbes de la première conjugaison. Des formes s'écartant de la règle et en train de s'affirmer notamment chez les jeunes, mais non seulement, sont *deujo*, "je dis" et *i deujon*,

“ils disent”, pour *(d)ió*, et *i (d)ión*. Dans ce cas, ce sont probablement certaines voix de la conjugaison de ce verbe qui ont provoqué l’interférence, à savoir, *dejèn*, “nous disons”, *dejé*, “vous dites”, 4^e et 5^e personnes de l’indicatif présent et *dejavo*, ou *dejó*, etc., “je disais” etc., 1^e personne de l’indicatif imparfait.

Expressions, périphrases

La langue italienne connaît et accepte la construction stare avec un gérondif, pour indiquer une action qui est en train de se dérouler, et pour la distinguer ainsi de l’action habituelle⁵: sta dormendo, “il est en train de dormir”. Cette construction est cependant déconseillée avec le verbe avoir, comme dans sta avendo un colloquio, expression désagréable aux oreilles des puristes. La langue française aussi, pour marquer l’aspect duratif de l’action, se sert de périphrases comme “être en train de”, indiquant plus explicitement que l’action est présentement en voie de s’accomplir : “il est en train de s’habiller”⁶. Certains parlers, parmi lesquels celui d’Ayas, tout en partageant la construction propre au français, sont influencés par le modèle italien et créent des expressions telles que *ichto èn mindjèn* (it. sto mangiando), “je suis en train de manger”, *l’ichta èn lo fajèn* (it. lo sta facendo), “il est en train de le faire”, *y ichton echteyèn* (it. stanno studiando), “ils sont en train d’étudier” (dans ce dernier exemple, même le gérondif *èn echteyèn*, “en étudiant”, est devenu *echteyèn*, comme l’italien studiando). En bon patois on dirait : *so èn trèn dè mindjà*, *l’èt èn trèn dè lo fare*, *i son èn trèn d’echteyà* ; en tant qu’alternative, on peut aussi dire, comme en français “je suis ici à l’attendre”, *so tsé que mindjo*, litt. “je suis ici que je mange”, *l’é tsé (là) qu’ou lo féi*, litt. “il est ici (là) qu’il le fait”, *i son tsé (là) què y echteuyon*, litt. “ils sont ici (là) qu’ils étudient”. Le patois traduit les expressions “comment tu t’appelles ? je m’appelle Louis” du français et come ti chiami ? mi chiamo Luigi de l’italien par *tsèn què t’îe non ? éi non Loui*, litt. “qu’est-ce que tu as nom ? j’ai nom Louis”. Toutefois, le modèle des langues de culture est en train, petit à petit, de prendre le dessus et ce n’est pas rare de tomber sur la variante *comme te tè crée ? mè créo Loui*, où *créà* est le correspondant d’“appeler”. De même *comme i l’an créa ?*, “comment l’ont-ils appelé ?” est en train de remplacer l’expression correcte *tsèn què i yan béttà non ?*, litt. “qu’est-ce qu’ils lui ont mis nom ?”.

Pour conclure, l’analyse des phénomènes morphosyntaxiques pris en considération dans cette étude nous montre un patois dont la structure correspond le plus souvent à celle du français (d’ailleurs l’affinité de base des deux codes n’a pas besoin d’être démontrée), avec cependant des caractères qui lui sont propres. La tendance générale est toutefois celle d’un glissement progressif vers le modèle linguistique de l’italien : les raisons de cette nouvelle réalité qui est en train de se dessiner sont désormais connues, la situation est difficilement contrôlable, mais un rappel à l’ordre est peut-être opportun.

NOTES

¹ Cf. FAVRE S., *Histoire linguistique*, in : *Espace Temps Culture en Vallée d'Aoste*, Imprimerie Valdôtaine, Aoste, 1996 ; FAVRE S., *La Valle d'Aosta*, in : *I dialetti italiani. Storia, struttura, uso*, UTET, Torino, 2002.

² Cf. à ce propos FAVRE S., PERRON M., *L'Atlas des patois valdôtains. Essai de cartographie et d'analyse linguistique*, in : « Nouvelles du Centre d'Études francoprovençales "René Willien" », n° 20, 1989, pp. 15-29.

³ En italien, l'emploi non pronominal du verbe arrampicare est propre au langage de l'alpinisme, du cyclisme, etc.

⁴ Il faut préciser, à ce propos, que dans le parler d'Ayas, pour ce qui est des verbes de la première conjugaison, la désinence de l'infinitif et du participe passé, dans ses quatre formes, est toujours *-a* ; en d'autres termes, *mindjà* peut signifier "manger", "mangé", "mangée", "mangés", "mangées".

⁵ Cf. SATTÀ L., *La prima scienza. Grammatica italiana*, Casa Editrice D'Anna, Messina-Firenze, 1972, p. 383.

⁶ Cf. GREVISSE M., *Le Bon Usage*, Éditions Duculot, Paris-Gembloux, 1980, 11^e édition, p. 49 et p. 832.

Les néologismes dans l'usage quotidien du francoprovençal en Vallée d'Aoste

Andrea Rolando - Marie Claire Chaberge*



Introduction

À chaque leçon les enseignants de patois se retrouvent face à d'énormes problèmes. Ce n'est pas l'hyperactivité des enfants ou la lassitude des adultes le soir, le manque de papier ou d'espace ; leur hantise est de ne pas savoir répondre. Le meilleur cours de didactique vous dira qu'un bon instituteur avoue son ignorance, en renvoyant la réponse à la leçon suivante (après la consultation frénétique d'un bon dictionnaire), mais en réalité le nombre de questions, et notamment des questions non résolues, est trop élevé, surtout quand il y a un manque de

vocabulaire, surtout quand il y a des questions telles que : « come si dice piastrellista, motosega, tecnico informatico ? »¹...

C'est donc avec énorme plaisir que nous avons participé à cette conférence, organisée par le Centre d'Études Francoprovençales René Willien de Saint-Nicolas, qui nous a permis de nous confronter avec les experts du secteur sur un thème extrêmement actuel et concret. Les suggestions et les critiques provenant du "parterre" suite à notre allocution nous ont amenés à intégrer nos réflexions, que nous avons essayé de développer dans cet article.

Notre raisonnement a démarré par l'observation du quotidien. C'est pour cela que notre introduction, le jour de la Conférence, voulait montrer une sorte de "photographie", ironique et amusante, mais pas trop loin de la réalité. Ce qui est sûr et certain, c'est que notre préambule a attiré l'attention du public.

Le contexte : Daniel Fusinaz, impeccablement habillé et professionnel, chasse le coordinateur du débat puisqu'il attend une Marie Claire Chaberge un brin effarouchée...



Daniel Fusinaz et Marie Claire Chaberge

Le quotidien

À la banque...²

(Daniel est au guichet, il fait des calculs, il travaille à l'ordinateur. Marie Claire arrive, elle a l'air inquiet. Daniel la salue avec joie)

Daniel : Bondzor Madama !

Marie Claire : (*triste*) Bondzô...

D : (*inquiet*) Tò bièn ?

MC : Lèissén pèdre... L'an djeusto fi-me lo **risanamento** é l'an acca-pou-me trèi vatse malade de **brucellosi** é cattro de **tubercolosi**...
Can mimo, prédzèn-nèn pa, si seu pe fiye eun **versamento**.

D : V'èide dza lo **modulo** ?

MC : Na !

D : (*il sort un formulaire*) Bon, vo-ze lo **compilo** mè... Diquiè versedde ?

MC : Eun **vaglia** (*Daniel remplit le formulaire*) ...é tchica de sou tri.

D : ÈÈ ??

MC : De sou tri... De **spiccioli** !

D : AA !! (*il termine de remplir le formulaire*) Voualà : me betedde an **firma** hé é vo aledde eun **cassa**.

MC : Va bièn, mi soplé : dério euncó fiye eun **bonifico**... éitsade tchica lo **saldo**, n'i la féi que n'i pa praou de sou...

D : Eh vouè, manquereu beun cotsouza...

MC : É, lo sayoù, tchica si dirì mèis n'ì fenì de payé lo **spargiletame**, l'eumplàn de la **mungitrice** é lo **lattodotto** ! Fièn pai : devèndro vugno fiye eun **versamento**.

D : A, **cribbio** ! devèndro l'é **sciopero**.

MC : A **mannaggia** ! (*pause de réflexion*)

D : **Comunque** se v'oulèide ll'è **sempre** la **cassa continua** : vo féyedde la **distinta**, betedde la **solita firma** é tapedde to lé dedeun !

MC : (*indignée*) Tappì le sou de mé lé dedeun ???? Vou ite-vo matte ? Mé tcheu le mèis déo payé lo **mangime**, é totte le medesin-e, le **penicelline**, le-z-**antibiotici**...

D : (*rapide, pour la calmer*) U **se no**, pe po vardé de **contanti** a mèizòn, vo-ze féyedde fée un **assegno circolare** !

MC : Mé, la seula baga que n'ì de **circolare** l'é la resetta...

A propoù de resetta, derio atsetì an **motosega** noua, l'é que n'ì pa praou de sou... Comme pouì fiye ?

D : (*d'un air professionnel...*) Po de problème ! Lèi pensén no, no vo-ze féyèn eun dzén **prestito** !

MC : Pe dabòn ?

D : Voué ! Mi seurtoù, Madama, féyedde po de **cambiali** – me **raccomando** ! – que aprì to hèn va i **protesto** é veun foura eun gran **cazeun** ! Pitoû... (il consulte rapidement l'ordinateur) pitoù, **ecco** : eun dzén **mutuo** a **tasso agevolato** avouì dou-z-àn de **pre-ammortamento** !

MC : (*profondément perplexé*) Se lo diade vo...

D : Tracachedde-vo-zè po !

MC : (*elle regarde sa montre*) A Mondjeu, squeezezade-mé, si fran coudzia de scappé, déo allì cloure le **girandole** ! (*elle s'en va en courant*) Au revoir, é mersi !

D : Madama... atègnedde !! V'èide oublià lo **telefonino** !

Considérations – réflexions

Nous nous sommes bien amusés à rédiger ce petit sketch ; mais ce n'est pas une *pure* invention... On peut affirmer en effet que la langue employée est le reflet de la situation culturelle et linguistique dans laquelle les patoisants valdôtains se trouvent aujourd'hui. La vie des Valdôtains a changé par rapport au passé, d'un point de vue économique, social et culturel, surtout pendant les dernières années et le patois a dû s'y adapter de façon très rapide. La journée et la vie des locuteurs patoisants sont si imprégnées de culture et de langue italienne qu'il serait impossible de ne pas trouver des emprunts à la langue italienne.

Le poids de cette influence avait été souligné par les premiers enseignants des cours de l'École Populaire de Patois dans le livre *Patois à petits pas, Méthode pour l'enseignement du francoprovençal* publié par le BREL. Ils avaient remarqué

qu'elle touche aussi les mots les plus courants et familiers : les Valdôtains disent it. *nonno* 'grand-père' pour frpr. *papa-gràn*, it. *bacio* 'bise' pour frpr. *poteun*, it. *forse* 'peut-être' pour frpr. *magâ*, it. *purtroppo* 'malheureusement' pour *débilavàn*, it. *altrimènti* 'sinon' pour *piatro*³.

Même les chiffres sont souvent "oubliées" dans la vie de tous les jours... Combien de fois on entend dire : « *Attén, te baillo lo numèd de téléphone, marca-lò : zero uno sei cinque...* » !!!!⁴

Analyse des mots

Le texte de la pièce présente de nombreux mots en gras : il s'agit de mots qu'on peut considérer emprunts et / ou calques⁵.

Nous vous proposons une analyse, ou mieux, une clé de lecture qui regroupe ces mots selon leur origine ou leur caractéristique.

Le texte de cette courte pièce peut être un bon exemple du francoprovençal parlé aujourd'hui par les valdôtains. Dans les diverses situations de vie quotidienne et, dans ce cas spécifique à la banque, on s'aperçoit que le patois a changé et il est très différent de celui qu'on parlait il y a seulement cinquante ans. Les patoisants empruntent à l'italien beaucoup de mot appartenant aux langages techniques tel que *brucellosi*, *tubercolosi*, *penicellina*, *antibiotico*, *tasso agevolato*, *cassa continua*, *protesto*⁶. Dans certains cas le patois adapte l'emprunt aux structures dialectales : comme cela pourrait être le cas de *versamento* qui devient *versemèn*. Le poids de l'italien se fait sentir aussi dans le domaine de l'agriculture et des travaux manuels. C'est le cas de la *motosega*, *spargiletame*, *mungitricce*⁷. Ce qui fait encore plus réfléchir est le fait que l'italien s'impose aussi en substitution des mots que le patois valdôtain possède depuis longtemps : *cassa* pour *quiése*, *spiccioli* pour *lè seu tri*, et des adverbes, marqueurs, interjections : *comunque*, *ecco*, *cribbio*, *mannaggia*⁸. Les valdôtains semblent aussi aujourd'hui accepter des formes proparoxitoniques qu'autrefois on aurait adaptées en paroxiton comme dans le cas de *élicottéro*⁹. C'est le cas de *modulo*, *spiccioli*, *bonifico*, *girandole*, *prestito*, *antibiotici*¹⁰.

Excès de purisme ?

Vous êtes-vous amusés à compter les mots en gras du texte ? Nous l'avons fait pour vous. Il y en a une quarantaine, dans un dialogue d'environ trois minutes. On pourrait donc se demander : « Peut-on affirmer qu'on a parlé patois ? ».

Il faut dire que le phénomène des emprunts n'est pas forcément négatif, il peut être considéré aussi comme un moyen d'enrichissement de la langue. Le

vocabulaire de la langue anglaise, par exemple, qui est l'une des plus répandues au monde, dérive pour une grande partie du français.

Il est certain qu'on ressent souvent un certain malaise, on a le sentiment que le patois est en train de perdre ses "traits fondamentaux", ses caractéristiques, sa "cohérence interne" à cause d'un recours à "l'emprunt fréquent et [surtout] acritique"¹¹ de mots et constructions issus d'autres langues.

Mais attention : peut-on répondre à la question « a-t-on parlé patois ? » ; et surtout, « le bon patois, le patois pur, existe-t-il ? ». Il n'existe pas de langues "pures" et de langues "impures". À de rares exceptions près (peuples isolés), toutes les langues subissent l'influence d'autres langues en contact avec elles. L'emprunt lexical en est la marque la plus spectaculaire¹².

Tant qu'elle est parlée, toute langue vivante, est en perpétuelle évolution, mais le changement linguistique est souvent vécu comme une décadence, et non comme un développement normal ou comme un progrès.

« La nostalgie nourrit des attitudes passéistes aisément récupérables par l'idéologie. C'est pourquoi purisme semble rimer avec conservatisme. [...] Ce sont les jeunes générations qui, en s'appropriant la langue, la changent. La langue se trouve ainsi perpétuellement rajeunie »¹³.

Mais parfois cela n'est pas facile à accepter. Comme pour beaucoup d'autres choses, la langue d'antan était "plus belle, plus musicale, pure"¹⁴, comme la fontaine, les saucisses et les pies noires... La langue devient ainsi un enjeu dans le conflit des générations et des classes sociales.

« Le jugement sur la langue s'étend aux locuteurs qui la parlent. Un homme distingué parle un français admirable, un loubard [voyou de banlieu] ne saurait parler qu'un français déplorable »¹⁵.

Il faudrait faire une distinction entre bons et mauvais patoisants, en affirmant que ceux qui emploient un grand nombre d'emprunts sont des mauvais Valdôtains... Au delà des provocations, on peut tranquillement affirmer que l'idée de la bonne langue est une idée abstraite.

Et si on voulait être puriste à 100%, alors il faudrait pousser la purification linguistique à l'extrême, et rechercher, dictionnaires en main, dans le patois que nous considérons "correct", toutes ces expressions et tous ces mots qui sont dus à l'influence du français ou de l'occitan. L'allocution du professeur Gianmario Raimondi, toujours dans le cadre de la Conférence Annuelle, nous a montré toute une série de cheminements divergents du patois, à partir du latin. L'exemple est éclairant : le suffixe latin -ORE devient -AOU dans certaines

variantes du patois valdôtain (JOCATORE > *dzouyàou*) ; mais les mots PROVISORE > *provizeur*, DIRETTORE > *dirèteue*, auraient subi l'influence française... L'influence du français sur le francoprovençal est bien antérieure au XIX^e siècle. Des mots qui sont aujourd'hui considérés comme du "bon patois" sont des emprunts.

« Ainsi le nom indigène du cordonnier, dans l'ensemble du domaine francoprovençal, était *escoffier*. Mais dans toute la partie du domaine située sur territoire français, ainsi qu'en Suisse romande, dans le canton de Vaud, de Genève et du Valais, *escoffier* a été presque entièrement supplanté par les formes françaises *cordonnier* ou *cordouanier* »¹⁶.

On pourrait multiplier les exemples.

Alors, quelle est la limite au purisme ? Que peut-on faire ?

Une deux trois... Actions !

Le problème est : devons-nous nous limiter à décrire ce qui se passe ? Devons-nous être satisfaits parce que, malgré tout, il y a encore quelqu'un qui parle patois ?

Même si pour une langue l'aspect fondamental pour sa survie reste la transmission orale, indépendamment des dictionnaires et des grammaires, en tant qu'enseignants, engagés toutes les semaines dans la diffusion du patois, cela ne nous suffit pas, surtout pour le fait que nous devons enseigner, transmettre... Nous avons donc besoin de quelques points de repère. Les conclusions que nous avons tirées pour le moment nous ont amenés à développer les actions suivantes :

- diffuser par l'enseignement les mots vivants en francoprovençal dont il existe un équivalent, un "concurrent" italien, et en même temps, souligner, faire connaître les expressions encore vivantes, notamment ces expressions imagées, ces locutions idiomatiques qui sont la partie la plus "colorée" d'une langue ;
- trouver les réponses à ceux qui nous demandent comment on dit "piastrellista, motosega, tecnico di laboratorio".

Pour ce qui concerne ce deuxième point, il est évident que la réponse d'un seul enseignant ne peut pas être définitive, nous ne sommes pas si prétentieux ! Le travail de réflexion doit être mené au sein d'un groupe, par des gens qui travaillent sur le terrain (en classe !) et qui ont l'habitude de se pencher sur les questions de langues, cela pour expliquer, pour enseigner, davantage que pour dire « ça, c'est / ce n'est pas du bon patois »...

La meilleure façon d'agir devrait être celle d'effectuer un travail de recherche et d'informer, de se mettre à la disposition des patoisants et de ceux qui ont l'intention d'apprendre le francoprovençal sur les diverses possibilités existantes en patois et de laisser la liberté aux gens de choisir la façon qu'ils considèrent la plus proche de leur sentiment.

Description du travail...

Nous nous sommes donc lancés dans les "missions" décrites ci-dessus. Le travail n'a pas été simple, et à chaque rencontre, nous nous regardions et nous nous disions : avons-nous le droit de "toucher" à une langue ? Cela pour vous dire que nous ne voulons pas (et au fur et à mesure que nous avançons dans nos études sur le francoprovençal nous nous rendons aussi compte que nous ne *pouvons pas imposer ni conseiller*¹⁷, mais "seulement" *réfléchir* et inviter les gens à réfléchir sur leur langue.

Voilà en synthèse la démarche suivie :

- 1. Rédaction de listes** : chacun d'entre nous a choisi de rédiger une liste de mots employés couramment sur le lieu de travail ou dans une situation familière. Les domaines touchés sont l'agriculture, la banque, la musique, la technologie. Nous tenons à souligner que nous n'avons pas cherché de mots poussiéreux, mais au contraire des mots qu'on utilise tous les jours !
- 2. Analyse des mots** : nous avons formé un groupe d'enseignants de patois pour commencer à proposer, à côté des mots clairement dus à l'influence d'une langue étrangère, des mots existants dans nos patois, des mots que nous sommes en train de perdre et que nous voudrions récupérer, ou des emprunts ou des calques adaptés aux structures phonétiques et accentuelles du francoprovençal valdôtain.
- 3. Présentation** des listes lors de la Conférence Annuelle. Dans la première colonne des tableaux suivants on a inséré les mots utilisés en patois dans la vie courante ; dans la deuxième et troisième colonne la traduction italienne et française ; dans la quatrième colonne les mots que nous proposons à côté de l'usage réel ou des variantes possibles selon les caractéristiques des patois valdôtains (par exemple entre haute et basse Vallée d'Aoste)¹⁸.

Quelques remarques...

Nous n'avons pas fait d'enquêtes ni d'enregistrements. Nous avons choisi des réalités que nous connaissons. Nous sommes conscients que le risque existe d'avoir choisi des mots qui pourraient représenter ce que nous pensons que les

gens disent, mais pas ce que les gens disent vraiment. Pour ce qui concerne la proposition des mots à employer à côté de ceux qu'on utilise déjà, nous avons suivi les principes suivants :

- **Maintenir** des mots employés tels qu'ils sont dans la mesure où ils ne dérangent pas les structures des patois valdôtains. Certains emprunts "sonnent bien" à l'intérieur de notre langue ;
- **Récupérer** les mots francoprovençaux qu'on a tendance à perdre. Il y a un autre principe ici, qui est l'ampleur temporelle de cette récupération : allons-nous chercher le patois de 1800, ou nous contenterons-nous de l'époque de nos grand-parents, qui peuvent nous expliquer le contexte du mot en question ? Nous avons opté pour cette deuxième règle, que nous appelons le principe de la "mémoire d'homme".
- **Emprunts - Calques** : Proposer dans le cas des emprunts ou des calques une modification, là où elle nous semble nécessaire, des mots employés selon les caractéristiques phonétiques et accentuelles du patois. Par exemple en utilisant le suffixe *-chón* dans le cas du mot italien *délega* > *délé-gachón* 'délégation'.
- **Simplifier** : étant donné que nous ne sommes pas des dictionnaires ambulants, et que très probablement il y a des mots déjà existants que nous ne connaissons pas (par exemple pour les maladies), nous proposons de choisir des solutions simples, plausibles, en attendant d'en savoir plus.

Conclusions

Il est clair qu'il n'existe pas une seule solution à toutes ces questions. Les tableaux suivants montrent les propositions que nous avançons d'après nos sensibilités et nos connaissances.

« Ce qu'il faut rechercher, c'est une transformation prudente et éclairée de la norme [...] il faut cesser de traiter la norme comme un absolu et de pratiquer cette espèce de manichéisme linguistique selon lequel un énoncé ne peut être que correct ou faux [...]. C'est le sujet parlant qu'il faut guérir de son idée fixe selon laquelle il n'y a qu'une manière de dire les choses [...] il faut le persuader qu'il y en a presque toujours plusieurs, et que c'est à lui de décider laquelle, dans une situation donnée, est la bonne »¹⁹.

Voilà que cette phrase résume tout notre article : c'est le bon sens qui doit nous guider. Ce que nous voulons faire en tant qu'enseignants, c'est conserver mais surtout transmettre un patrimoine en faisant connaître les diverses possi-

bilités que possède le patois, en puisant dans ses ressources et en promouvant surtout l'usage de la langue, sachant que pour que le patois valdôtain ait un avenir, il faut surtout et tout simplement... **le parler**.

MAINTENIR

Usage réel en patois	Italien	Français	Propositions à côté de l'usage réel
L' É T A B L E			
la battéria la / lo couràn lo berdji	la batteria	la batterie	lo fi berdji la batteri
la moundjitrèche, la machina a arié	la mungitrice	la trayeuse	l'arieuza, la machinna a biétsé
la rasségna lo martchè concoù	la rassegna	l'exposition de bétail	lo martsé concoù
lo baou blocoù	la stalla contaminata	l'étable contaminée	l'éteu blocó
lo baou indenne lo baou san	la stalla indenne	l'étable indemne	l'éteu san
lo mandjime	il mangime	le concentré	la faeunna
lo risanamènto resan-ì le vatse	il risanamento	l'assainissement	
A U B U R E A U D E B A N Q U E			
lo banquì lo banquié	il banchiere	le banquier	
lo cliàn	il cliente	le client	
l'eumpléyà de banca l'èmplèyé dè banca	il bancario	l'employé de banque	
lo livrè lo livret	il libretto	le livret	
lo versamènto lo versemèn lo depoù	il versamento	le versement	
L A M U S I Q U E			
l'acor	l'accordo	l'accord	
l'amplificateur	l'amplificatore	l'amplificateur	
l'orquestra	l'orchestra	l'orchestre	
lo palquie lo palc lo plató	il palco	la scène	la sène

Usage réel en patois	Italien	Français	Propositions à côté de l'usage réel
L A T E C H N O L O G I E			
formatà	formattare	formater	
scannérisé	scannerizzare	scanner	scannà
l'antenna	l'antenna	l'antenne	
la banda	la banda	la bande	
la télévejon	la televisione / il televisore	la télévision / le téléviseur	
lo botón lo poulante lo tasto	il pulsante	le bouton	
lo canal	il canale (televisivo, radiofonico)	le canal de télévi- sion (Canada) la chaîne	
lo répéteur	il ripetitore	le répéteur	
lo signal	il segnale	le signal	

RÉCUPÉRER

Usage réel en patois	Italien	Français	Propositions à côté de l'usage réel
A U B U R E A U D E B A N Q U E			
l'inquiostro	l'inchiostro	l'encre	l'ëntso
L A T E C H N O L O G I E			
lo trapano	il trapano il girabacchino	le vilebrequin le trépan la perceuse	lo verbequeun lo trépàn la perseuza
lo spartinéve la lama, lo coueun	lo spartineve	le chasse-neige	lo tréné la lama, lo coueun
la loutche	la luce	la lumière	la lemière, la clé la tchée
la lampadina la lampie	la lampadina	l'ampoule	l'ampoula la lampie

EMPRUNTS - CALQUES

Usage réel en patois	Italien	Français	Propositions à côté de l'usage réel
L ' É T A B L E			
lo spardjiletame	lo spandiletame	l'épandeur de fumier	l'ipatta-dreudze l'épata-fèmé

Usage réel en patois	Italien	Français	Propositions à côté de l'usage réel
L A M U S I Q U E			
lo pèntagramma	il pentagramma	la portée	la portó
la mìnima	la minima	la blanche	la blantse
la sémimìnima	la semiminima	la noire	la nèye
A U B U R E A U D E B A N Q U E			
l'asségno lo chèque	l'assegno	le chèque (bancaire)	
lo bonìfìco	il bonifico	le virement (bancaire)	lo viremàn lo viremèn
la fotocopiatriise	la fotocopiatrice	la photocopieuse / le photocopieur	la fotocopieuzà
lo compìouter	il computer	l'ordinateur	l'ordinateur
lo portateur lo porteur	il portatore	le porteur	
la stampante	la stampante	l'imprimante	l'eumprimanta l'émprimanta
lo versemèn a rate	il versamento a rate	le versement fractionné	lo versemèn frachoun-ó
L A T E C H N O L O G I E			
la prolounga	la prolunga	la rallonge	la ralóndze
la rédechón	la riduzione	l'adaptateur	l'adattateur
stampà	stampare	imprimer	eumprimà
la tastiéra	la tastiera	le clavier	lo clavié / lo quiavié / la tastiée
salvà	salvare	sauvegarder	vardà

SIMPLIFIER

Usage réel en patois	Italien	Français	Propositions à côté de l'usage réel
L ' É T A B L E			
la mastite	la mastite	la mammite	la maladi di teteun
la broutchellozi	la brucellosi	la brucellose	la maladi di san
la tbc	la tubercolosi	la tuberculose	la maladi di poumòn
la moundjitrìtche	la mungitrice	la trayeuse	la machina a arié la machinna a biétsé
la focheuze/focheuza	la falciatrice	la faucheuse	la machina a séyi
lo lattodotto	il lattodotto	la conduite du lait	lo tibbo di lasi lo tubbo dou lasé

CARACTERISTIQUES

Usage réel en patois	Italien	Français	Propositions à côté de l'usage réel
A U B U R E A U D E B A N Q U E			
domitchilié	domiciliare (un effetto -)	domicilier	domisilié
la déléga	la delega	la délégation	la délégachòn
la fidéyouchòn la caouchòn	la fideiussione	la fidéjussion / la caution	la fidéyuchòn la cochòn
la procura	la procura	la procuration	la procurachòn
lo protesto	il protesto	le protêt la protestation	la protestachòn
L A M U S I Q U E			
l'ac <u>ou</u> stica	l'acustica	l'acoustique	l'acousteucca l'acoustécca
L A T E C H N I Q U E			
l'éntèrutteur	l'interruttore	l'interrupteur	l'éntèrutteur
l'élettrisitó	l'elettricità	l'électricité	l'élètrisitó l'èlètrisitó
l'élettr <u>o</u> nica	l'elettronica	l'électronique	l'élettronécca l'èlètroneucca
l'informat <u>i</u> ca	l'informatica	l'informatique	l'énformatécca l'eunformateucca
la rédechòn	la riduzione	l'adaptateur	la rédechòn l'adattateur

NOTES

* Avec la collaboration de Liliana Bertolo, Nathalie Clos, Daniel Fusinaz et Diego Lucianaz.

¹ « Comment dit-on carreleur, tronçonneuse, informaticien ? »

² Dans le texte suivant les mots en patois francoprovençal sont écrits selon la graphie proposée par le BREL (Bureau Régional pour l'Ethnologie et la Linguistique) et le Centre d'Études francoprovençales « René Willien », pour les mots identifiés comme italiens on a maintenu l'orthographe italienne. Dans le reste de l'article les mots en patois francoprovençal, à l'exception des citations, sont écrits toujours en utilisant la graphie proposée par le BREL (Bureau Régional pour l'Ethnologie et la Linguistique) et le Centre d'Études francoprovençales « René Willien » selon la variante dialectale de la personne qui les a fournis.

³ *Patois à petits pas*, (1999), p. 15.

⁴ « Attend, je te donne le numéro de téléphone, note-le : zero uno sei cinque... ».

⁵ DL (1973), p. 188 : « Il y a *emprunt* linguistique quand un parler A utilise et finit par intégrer une unité ou un trait linguistique qui existait précédemment dans un parler B et que A ne possédait pas ; l'unité ou le trait empruntés sont eux-mêmes appelés *emprunts* ». p. 72 : « On dit qu'il y a *calque linguistique* quand, pour dénommer une notion ou un objet nouveaux, une langue A (le français, par exemple) traduit un mot, simple ou composé, appartenant à une langue B (allemand ou anglais, par exemple) en un mot simple existant déjà dans la langue ou en un terme composé formé de mots existant aussi dans la langue ».

⁶ Brucellose, tuberculose, pénicilline, antibiotique, taux préférentiel, caisse continue, protêt.

⁷ Scie à chaîne, épandeur de fumier, trayeuse.

⁸ Quand même, voilà, sacrebleu, malédiction.

⁹ Hélicoptère. En général le patois francoprovençal valdôtain ne prévoit que des mots oxytons (accentués sur la dernière syllabe) ou paroxytons (accentués sur la pénultième).

¹⁰ Formulaire, monnaie, transfert, arroseurs rotatifs, prêt, antibiotiques. En général l'analyse de Marzys semble aussi valable pour le cas valdôtain.

MARZYS (1969), p. 25 : « [...] la concurrence du français [pour nous l'italien], dès le XIX^e s., est devenue si grande que le patois ne réussit plus à sauver, tant bien que mal, que deux catégories de mots : soit ceux qui n'ont pas de synonymes dans la langue officielle, soit ceux qui correspondent, à la fois sémantiquement et étymologiquement, à des mots français [pour nous italiens]. Encore les premiers tendent-ils à tomber dans l'oubli avec les objets ou les notions qu'ils désignent et qui appartiennent à un état de civilisation en train de disparaître ; quant aux seconds, ils subissent une francisation [pour nous italiasation] à la fois formelle et sémantique ».

¹¹ *Patois à petits pas*, (1999), p. 13 : « À présent [le patois] risque de perdre ses caractéristiques, sinon de disparaître, en raison des transformations économiques, sociales, politiques et culturelles qui ont entraîné son recul et sa marginalisation au profit de l'italien, du français et d'autres langues aussi. Afin de le sauvegarder, il est important de maintenir et d'augmenter le nombre de locuteurs, mais aussi d'en conserver les traits fondamentaux ainsi que sa cohérence interne qui sont menacés par les interférences de l'italien, par l'emprunt fréquent et acritique de mots et constructions issus de cette langue et aussi par la difficulté d'adapter le patois aux nouvelles exigences de communication ».

¹² Yaguello (2004), p. 92.

¹³ Yaguello (2004), p. 94.

¹⁴ Puddu (2003), p. 30-31 : « Il sardo dei monti è un tipo del tutto diverso dal suo fratello della pianura [...] È fuori di dubbio che in queste montagne l'antica razza sarda si sia conservata molto più pura che nella pianura, continuamente sommersa dai nuovi invasori. Anche la lingua è qui la più bella e la più pura ; è un dialetto armonioso e virile, con i bei resti latini antichi ed una sintassi arcaica, quello che sopravvive in questi monti con sfumature varianti da villaggio a villaggio [...] ». Traduction italienne par Giulio Paulis de WAGNER (1908), *Das Nuorese. Ein Reisebild aus Sardinien*, in : *Globus* XCIII. 16, 245-246.

¹⁵ Voir note n° 9.

¹⁶ MARZYS (1969) : *Escoffier* est encore attesté au Val d'Aoste par Jean-Baptiste CERLOGNE, *Dictionnaire du patois valdôtain*, Aoste 1907, p. 119 : *coufè* à côté de *cordagnè*.

¹⁷ Même derrière la phrase *on conseille de dire...* se cache une volonté normative par

laquelle on risquerait de vouloir répandre le patois qui nous plaît personnellement, et non pas, tout simplement, le patois. Cf. BERRENDONNER (1982), p. 35.

¹⁸ Les mots de la première et de la dernière colonne sont écrits selon la graphie proposée par la BREL et le Centre d'Études Francoprovençales René Willien. Les lettres soulignées montrent les syllabes accentuées, surtout dans les mots proparoxitoniques d'origine italienne que cette graphie ne peut pas indiquer.

¹⁹ MARZYS (1973a), p. 83-84.

BIBLIOGRAPHIE

- DL, *Dictionnaire de linguistique*, Librairie Larousse, 1973.
- NDPV, CHENAL, Aimé, VAUTHERIN, Raymond, *Nouveau Dictionnaire de Patois Valdôtain*, Musumeci Editeur, 1997, Quart (Vallée d'Aoste).
- PPP, *Patois à petits pas, Méthode pour l'enseignement du francoprovençal*, BREL (Bureau Régional pour l'Ethnologie et la Linguistique, Imprimerie valdôtaine, 1999, Aoste.
- BERRENDONNER, Alain, *L'éternel grammairien, Etude du discours normatif*, Peter Lang, 1982, Berne.
- BIBEAU, Gilles, *L'évolution du statut de l'emprunt linguistique*, in *Latin-Poirier* 2000, pp. 7-14.
- BONNOT, Jean-François P., *Bon usage, norme et régionalisme en Franche-Comté : à propos de quelques grammaires et traités des XVII^e et XVIII^e siècles*, in *Nobel*, 2003, pp. 95-110.
- CELESTIN, Tina, *L'emprunt et l'intervention linguistique officielle*, in *Latin-Poirier* 2000, pp. 55-67.
- CHENAL, Aimé, *Le pour et le contre d'une graphie phonétique. Son influence négative sur l'ethnie valdôtaine et le développement d'une littérature de qualité*, in *Lo Flambo*, n° 4, 1967, pp. 46-51.
- CHENAL, Aimé, *Le franco-provençal valdôtain, morphologie et syntaxe*, Musumeci, 1986, Quart (Vallée d'Aoste).
- CORTELAZZO, Manlio, *Koinès dialectales italiennes après le XV^e siècle*, in *Knecht – Marzys*, 1993, pp. 227-234.
- DARMS, Georges, *La création du rumantsch grischun*, in *Knecht–Marzys*, 1993, pp. 235-245.
- DOBIAS-LALOU, Catherine, *Aux origines de la koiné : le cas du grec*, in *Nobel*, 2003, pp. 5-13.
- Écriture, langues communes et norme, Formation spontanée de koinès et standardisation dans la galloromania et son voisinage*, Actes du colloque tenu à l'Université de Neuchâtel du 21 au 23 septembre 1988, publié par Pierre KNECHT et Zygmunt MARZYS, avec la collaboration de Dominique DESTRAZ, Faculté des Lettres Neuchâtel, 1993, Librairie Droz SA, Genève.
- ENGLER, Rudolf, *La discussion italienne sur la norme et sa réception en Europe*, in *Knecht–Marzys*, 1993, pp. 205-225.
- HAAS, Walter, *Rapport sur l'état actuel de la discussion concernant l'origine de la*

- norme allemande, in Knecht–Marzys, 1993, pp. 247-256.
- KNECHT, Pierre, *Les germanismes lexicaux dans la Suisse latine : idéologie et réalité*, in Latin–Poirier, 2000, pp. 45-53.
- LATIN, Danièle, POIRIER, Claude, avec la collaboration de Nathalie BACON et Jean BÉDARD, *Contacts de langues et identités culturelles, Perspectives lexicographiques, Actes des quatrième Journées scientifiques du réseau « Études du français en francophonie »*, Agence universitaire de la Francophonie, Les Presses de l'Université Laval, 2000, Canada.
- MARZYS, Zigmunt, (1969), *Les emprunts au français dans le patois*, in Marzys, 1998, pp. 19-36.
- MARZYS, Zigmunt, (1973a), *La formation de la norme du français cultivé*, in Marzys, 1998, pp. 55-72.
- MARZYS, Zigmunt, (1973b), *Norme et usage en français contemporain*, in Marzys, 1998, pp. 73-84.
- MARZYS, Zigmunt, *La Variation et la Norme, Essai de dialectologie galloromane et d'histoire de la langue française*, Université de Neuchâtel, Faculté des lettres et de sciences humaines, Librairie Droz SA, 1998, Genève.
- MOUNIN, G., *Dictionnaire de la linguistique*, Quadrige, Presses Universitaire de France, 1993, Paris.
- NÄF, Anton, *Apprendre le suisse allemand, mais lequel ? À propos d'une koinè alémanique*, in Knecht–Marzys, 1993, pp. 257-269.
- PUDDU, Nicoletta, *In search of "real Sardinian" : truth and representation*, in Brincat - Boeder - Stolz, 2003, pp. 27-42.
- Purism in minor languages, endangered languages, regional languages, mixed languages. Papers from the conference on 'Purism in the Age of Globalisation', Bremen, September 2001*, Edited by Joseph BRINCAT, Winfried BOEDER and Thomas STOLZ, Universitätsvelag Dr. N. Brockmeyer, 2003, Bochum.
- SOLÈR, *Spracherhaltung – trotz oder wegen des Purismus. Etappen des Rätoromanischen*, in Brincat - Boeder - Stolz, 2003, pp. 43-59.
- TRUDEAU, Danielle, *Les inventeurs du bon usage (1529-1647)*, Les éditions de minuit, 1992, Paris.
- Variations linguistiques, koinès, dialectes, français régionaux, "Littéraires"*, textes réunis par Pierre NOBEL, Presses Universitaires de Franche-Comté, 2003.
- VURPAS, Anne-Marie, *Peut-on observer l'émergence de koinès dialectales en francoprovençal de France depuis le XVI^e siècle à nos jours ?*, in Knecht – Marzys, 1993, pp. 171–184.
- YAGUELLO, Marina, *Catalogue des idées reçues sur la langue*, Points.

Sites Internet :

<http://www.cslf.gouv.qc.ca/publications/PubF101/F101P1.html> *La norme linguistique*, Textes colligés et présentés par Édith BÉDARD et Jacques MAURAS du Conseil de la langue française / Publication réalisée à la Direction générale des publications gouvernementales du ministère des Communications / Dépôt légal — 2^e trimestre 1983 / Bibliothèque nationale du Québec / Bibliothèque nationale du Canada / ISBN 2-551-05243-2 / ©Gouvernement du Québec.



Table des matières

Allocution de bienvenue <i>Bruno Domaine, syndic de la commune de Saint-Nicolas</i>	5
Allocution de bienvenue <i>Teresa Charles, assesseur à l'Éducation et à la Culture</i>	7
Dalla diglossia al bilinguismo generalizzato Riflessi sulla metodologia e sulle procedure dell'indagine dialettologica <i>Corrado Grassi</i>	9
Distanciation et rapprochements en contexte diglossique : calques, emprunts, interférences, alternances <i>Philippe Blanchet</i>	19
La dialettica lingue minoritarie / lingue dominanti: prospettive storiche di osservazione <i>Alessandro Vitale-Brovarone</i>	27
Francoprovenzalismi nei vocabolari piemontesi <i>Anna Cornagliotti e Matteo Milani</i>	41
Degré de compétence des locuteurs et types d'interférences linguistiques dans une zone frontière entre le francoprovençal et l'occitan (le Pilat, Loire, France) <i>Michel Bert</i>	55
Trois exemples d'interférence linguistique sur la zone de rencontre entre le francoprovençal et l'occitan (Loire, Rhône, Isère et Haute-Loire, Ardèche, Drôme notamment) <i>Claudine Frechet</i>	69
Scánumal sül mè ardisch Casi di interferenza nei dialetti della Svizzera italiana <i>Franco Lurà</i>	81
Sistemi linguistici a contatto: il caso di Issime <i>Silvia Dal Negro</i>	87
La neologia nelle lingue minoritarie del Piemonte. Alcune riflessioni sulle scelte dei parlanti nel rapporto fra lingua e patois <i>Monica Cini e Consuelo Ferrier</i>	99
Quelques exemples de francisation dans les patois francoprovençaux de l'ouest 40 ans après les enquêtes de l'Atlas linguistique et ethnographique du Lyonnais <i>Jean-Baptiste Martin</i>	115

Journal de comptes de l'hôtel du comte de Forez semaine du 9 au 15 janvier 1323 n. st.	129
<i>Brigitte Horiot</i>	
Mon cochon est romantique	135
<i>Rose-Claire Schiile</i>	
Le locuteur plurilingue face à ses compétences linguistiques Emprunts, calques et marqueurs transcodiques dans le corpus valdôtain de l'ALAVAL	141
<i>Federica Diémoz et Andres Kristol</i>	
Incontri, scontri, reazioni: il prestito nei materiali dell'ALEPO	153
<i>Riccardo Regis</i>	
Le "diglossie" come radici dell'interferenza linguistica: il piano diacronico.....	169
<i>Gianmario Raimondi</i>	
Interférences morphosyntaxiques dans un contexte diglossique italien / patois	181
<i>Saverio Favre</i>	
Les néologismes dans l'usage quotidien du francoprovençal en Vallée d'Aoste.....	187
<i>Andrea Rolando et Marie Claire Chaberge</i>	

Achévé d'imprimer
au mois de décembre 2006
sur les presses de
l'Imprimerie Valdôtaine
Aoste